GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 2 1900

7e Année. N° 4. 15 Février 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Victor Bérard	*Science et Force allemandes*	675
Marcel Prévost	*Léa* (6e partie)	708
H. Bergson	*Le Rire.* — II	759
Frédéric Masson	*La Princesse Pauline* (1805-1809)	791
Myriam Harry	*Le Glaneur de Myrrhe*	824
L. Lévy-Bruhl	*Flaubert philosophe*	836
Charles Guérin	*Cendres*	853
Georges Bourdon	*Les Théâtres anglais*	859

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

RÉSURRECTION, par **le comte Léon Tolstoï**, traduit du russe, par **Teodor de Wyzewa**.

Cette traduction élégante et sobre aidera beaucoup en France au succès du livre. Le public pourra le goûter en ses moindres détails. Mais le sujet même est un des plus beaux, un des plus vastes qui aient sollicité le grand romancier russe. C'est l'histoire d'une crise morale. Un jeune homme a aimé et séduit une pauvre fille : elle était honnête, il l'abandonne ; elle roule peu à peu de chute en chute jusqu'à la prison. Est-elle vraiment coupable? Du moins, c'est un être déchu, et le séducteur se sent le devoir de ressusciter dans la femme perdue la jeune fille pure et noble qu'il a aimée et connue autrefois. Tout le roman n'est que l'histoire minutieuse de ses efforts; il abonde en scènes vigoureuses, C'est une œuvre admirable de pitié profonde et d'humaine vérité.

LA MÈRE DU DUC D'ENGHIEN, par **le comte Ducos**.

Il faut remercier le comte Ducos d'avoir éclairé pour nous cette figure peu connue de la Duchesse de Bourbon et de nous en avoir donné un attachant portrait. On trouve rassemblés en cette étude un grand nombre de renseignements épars dans une foule de recueils : l'auteur a puisé à toutes les sources, et particulièrement dans les archives du Palais Soubise, dans celles du Département des Affaires étrangères et dans celles du Département de la Marine; il a même consulté certaines archives familiales, comme celles du comte de Roquefeuil. Il nous donne un livre abondant et instructif, qui se lit avec intérêt.

PAGES CHOISIES DES SAVANTS MODERNES, — extraites de leurs œuvres, — par **A. Rebière**.

Dans un précédent volume, M. A. Rebière nous avait présenté la vie et les travaux des savants modernes, d'après les documents académiques. « Dans ce second volume, chaque savant prend la parole pour son propre compte, et il expose lui-même ses idées et ses découvertes. » L'auteur de ces extraits s'est gardé naturellement de choisir les développements et les transformations purement scientifiques : il nous livre surtout des préfaces, des têtes de chapitres, des résumés d'ouvrages, des pages sur l'histoire et la philosophie des sciences et aussi sur les méthodes de découverte et d'enseignement. C'est là une partie plus facilement accessible au public ordinaire; on peut prendre plaisir à ce volume, sans être déjà un savant : on y trouvera seulement les notions générales des sciences qui sont indispensables aux esprits cultivés. Souhaitons que M. A. Rebière nous donne un jour les deux autres volumes auxquels il pense, « l'un consacré aux savants de l'antiquité et du moyen âge, et l'autre aux savants contemporains ».

LA PHILOSOPHIE D'AUGUSTE COMTE, par **L. Lévy-Bruhl**.

On a beaucoup écrit pour ou contre Auguste Comte ; le temps est peut-être venu de l'étudier d'une façon impartiale et scientifique. Au lieu d'applaudir à son influence ou de la déplorer, mieux vaudrait essayer de la comprendre et d'en découvrir les raisons dans l'analyse de la doctrine elle-même. C'est l'objet que M. L. Lévy-Bruhl s'est proposé. Laissant de côté l'œuvre religieuse, il a étudié la pensée philosophique d'Auguste Comte comme s'il s'agissait d'Aristote ou de Descartes. Il en a dégagé les idées directrices, et il nous montre que cette philosophie exprime, sous une forme systématique, les tendances intellectuelles les plus marquées de notre siècle. Écrite avec une précision subtile et sobre, l'étude si remarquable de M. L. Lévy-Bruhl mérite de rester comme un commentaire indispensable de toute la philosophie positiviste.

MALENTENDUS, par **Th. Bentzon**.

Aimez-vous les romans? On en a mis quatre en ce volume. C'est dire qu'ils sont courts. Il faut ajouter qu'ils sont charmants. Cela commence par une aventure amusante : un jeune écrivain et une jeune Américaine débarquée en France pour envoyer des articles à un *Magazine* de son pays, « font partie », comme on disait autrefois, de s'étudier l'un l'autre. Lui, naturellement, voudrait plaire, son cœur est plein d'embûches ; mais elle fait bonne garde autour du sien; tout de même, elle est parfois émue,— oh! ce n'est qu'un trouble fort léger, — mais la notation en est délicate ; ils restent tous deux bons camarades, et ils se quittent sur un joli regret, sans rancune et sans chagrin profond. La dernière nouvelle, *Un Enlèvement*, est peut-être la plus attachante : elle est triste et désenchantée comme une histoire vraie. Le livre est exquis.

COMMENTAIRES SUR LES MÉMOIRES DE FOUCHÉ, suivis du parallèle entre Napoléon et Wellington, manuscrits inédits de **P.-J. Proudhon**, publiés par **Clément Rochel**.

On sait que les Mémoires de Fouché n'ont pas été écrits par l'ex-conventionnel. Ils furent rédigés par A. de Beauchamp à l'aide de notes fournies par Louis-Pascal Jullian, et publiées par l'éditeur Le Rouge. M. Clément Rochel nous donne là-dessus, dans une remarquable introduction, les renseignements les plus complets. Le premier volume parut en 1824 et les héritiers de Fouché s'empressèrent de protester. Mais il est incontestable que les auteurs de ces Mémoires « se sont inspirés de pièces authentiques, n'ont parlé que de faits dont ils avaient été les témoins ou les auteurs ». Les Commentaires de Proudhon conservent donc toute leur valeur, et M. Clément Rochel a été bien inspiré en les recueillant et en les classant avec soin.

PAUL CALMANN-LÉVY

Dans l'été de 1893, Paul Calmann-Lévy confiait à l'un de nous son projet de fonder, en compagnie de ses frères et de quelques amis, une revue nouvelle, — qui devait s'appeler la *Revue de Paris*, — et lui proposait d'en partager la direction avec James Darmesteter. Il lui fut répondu que s'il ne s'agissait pas seulement de créer une revue honorable et prospère, mais d'ouvrir une maison hospitalière entre toutes aux lettres comme à la politique, réellement libérale, non pas en doctrine, mais en pratique, favorable à des efforts très différents vers la vérité, vers la beauté; s'il ne s'agissait pas seulement d'une affaire, mais d'une œuvre, — on était son homme. Il répliqua simplement : « Nous sommes d'accord. »

Et l'on fut d'accord, en effet; on le resta, quand James Darmesteter, si tôt disparu, fut remplacé par un autre : ouvriers de la première heure ou de la seconde, nous avons vécu, avec Paul Calmann-Lévy, dans une intimité qui devint peu à peu, tant notre entente fut parfaite, une véritable amitié.

Président du conseil d'administration de la *Revue*, il lui donna, de son temps et de sa pensée, tout ce qu'il ne devait pas à d'autres intérêts; il lui montra même une prédilection qui souvent nous sembla presque touchante. Ailleurs, il cultivait son patrimoine, avec conscience, avec zèle; ici, comme sur une terre qu'il avait découverte, inventée, il travaillait avec amour.

Il ne se mêlait de la direction politique ou littéraire qu'en ami, et comme l'ami le plus discret, le plus délicat, sans jamais prétendre à peser sur nos décisions ou nos intentions, mais pour en être informé le premier, pour en constater, le

plus souvent, l'harmonie avec ses idées propres. Et cet assentiment nous était précieux. La droiture de son esprit, comme celle de son caractère, pouvait nous garantir, presque en toutes choses, la valeur de son opinion. Mais surtout, né parmi les livres, élevé parmi eux, il avait le goût sincère et le respect de ce qui faisait la matière morale de sa profession, — la littérature. Il discernait la qualité d'une œuvre, aussi bien que ses chances de succès, avec l'instinct le plus judicieux.

Il ne dédaignait pas, pour cela, le détail de cette profession, même le plus humble : excellent typographe, il mettait sa coquetterie à vérifier, à modifier une mise en pages ou la disposition d'un titre, afin que la *Revue,* « sa » *Revue*, en devînt plus belle.

Tout cela, du moins, pendant trois années, qui furent sans doute les plus actives de sa vie et les plus heureuses. Frappé d'un mal inexorable, il mit trois autres années à mourir. Avec ses frères, avec son fils, quelqu'un était auprès de lui qui, par un miracle perpétuel de vigilance et de tendresse conjugale, par une merveilleux maîtrise de soi, par une attention de toutes les minutes à secourir sa force déclinante, à guetter, à deviner sa pensée, lui a singulièrement adouci la douleur physique, épargné la douleur morale, et caché jusqu'au bout la vue de la mort.

Aussi ne s'est-il jamais désintéressé de ce qui avait occupé, de ce qui avait enchanté ses heures suprêmes d'énergie intacte. Il avait cessé de venir à l'imprimerie, puis au bureau de la *Revue*; mais, s'il passait en voiture devant la maison, il envoyait aux fenêtres, à cette porte qu'il ne devait plus franchir, un regard, un sourire affectueux, à peine mélancoliques.

Deux jours avant la fin, alors que la brume s'épaississait en lui, autour de lui, et qu'il entrait déjà dans le grand silence, il se rappela soudain, comme par une éclaircie, la date et l'heure; il murmura distinctement : « La *Revue*... la *Revue* doit être arrivée...» C'était le numéro du 1er février qui devait, en effet, se trouver à ce moment-là sur sa table.

Il n'a jamais oublié la *Revue*; la *Revue* ne l'oubliera pas. Elle sera toujours, et de plus en plus, ce qu'il avait souhaité qu'elle fût dès le principe : — nous resterons d'accord.

ERNEST LAVISSE — LOUIS GANDERAX

SCIENCE ET FORCE ALLEMANDES

I

Quel est le plus grand de nos intérêts? C'est le commerce impérial... Nous avons devant nous un grand exemple dans la création de l'Empire allemand.

J. Chamberlain au *Canada Club*, 25 mars 1896.

L'exemple de l'étranger, surtout lorsqu'il est mal compris, peut conduire les peuples à de singuliers errements. L'exemple de l'Allemagne fut d'un grand argument pour les fauteurs du protectionnisme français. L'exemple de la même Allemagne a conduit l'Angleterre dans l'impasse où nous la voyons aujourd'hui. Car c'est la prospérité de l'Allemagne impériale qui fit le succès de l'impérialisme anglais. L'influence de J. Chamberlain est sortie de la Commission Parlementaire de 1885 « sur la Baisse du Commerce », où tous les gens d'affaires du royaume s'étaient plaints vivement de la concurrence allemande : « Qu'était l'Allemagne, industriellement, commercialement, financièrement, avant Sadowa, avant Sedan, avant l'Empire? répètent encore aujourd'hui les impérialistes. Dépendante de nos hauts fourneaux et de nos Pays noirs pour ses fers et pour ses houilles, de nos usines pour les produits ouvrés, de nos tissages pour le vêtement, de nos entrepôts pour les épices et denrées exotiques, de nos na-

vires pour le trafic, bref notre cliente et, commercialement, notre vassale, l'Allemagne dépendait encore de nos Bourses et de nos Banques pour ses emprunts et même pour les transactions. Sadowa, Sedan, l'Empire, l'ont affranchie. La « Plus Grande » Allemagne politique est devenue aussi une « Plus Grande » Allemagne commerçante, fabricante, capitaliste. En beaux et valides écus, elle recueille aujourd'hui les fruits de la victoire. L'Empire ne donne pas seulement des lauriers. L'expérience allemande prouve qu'il nous faut aussi un Empire et un *Zollverein* protecteur. »

Mais cette prétendue expérience allemande, l'a-t-on jamais contrôlée pour y démêler sûrement les effets et les causes? L'Allemagne est-elle vraiment si prospère? et est-elle si prospère parce qu'elle est impériale? N'interrogeons là-dessus que des témoins non suspects d'ignorance ou de parti pris. Ces témoins existent dans les deux séries de rapports consulaires anglais, *Annual Series* et *Miscellaneous Series*, — à l'impérialisme anglais nous n'opposerons que des témoignages britanniques, — et dans les deux *Blue Books*, C — 8449 et 9078, où le *Foreign Office* et le Ministère Colonial ont réuni les opinions des ambassadeurs, consuls, gouverneurs coloniaux et autres officiers de Sa Majesté à l'étranger ou aux colonies.

*
* *

La prospérité de l'Allemagne par l'essor de son industrie et de son commerce ne peut être contestée. Quelques *jingoes* l'ont mise en doute. J. Chamberlain, à qui toute thèse est bonne selon les auditoires, pourvu qu'elle suscite un instant les gros rires des électeurs, disait un jour à ses gens de Birmingham :

L'Allemagne est, dit-on, redoutable *(Rires)*. L'Allemagne contremine notre industrie. L'Allemagne ronge notre commerce comme la mer ronge nos côtes *(Rires)*. Je ne crois pas que la mer ronge toutes nos côtes *(Gros rires)*. Si l'Allemagne rongeait si fort notre commerce, nos exportations chez elle devraient diminuer et les importations allemandes chez nous augmenter. En 1885, les exportations de produits nationaux s'élevaient pour l'Angleterre à 213 millions de livres sterling; en 1894, à 216; pour l'Allemagne, à 143 en 1885; à 148 en 1894. En 1885, l'Angleterre exportait en Allemagne pour 26 millions de produits nationaux, et en recevait 21 millions; en 1895, vous avez

une exportation anglaise de 33 millions pour une importation allemande de 27 millions de livres. Le trafic a donc augmenté des deux parts; mais cette augmentation a été de 7 millions pour l'Angleterre, de 6 millions seulement pour l'Allemagne [1].

De tels sophismes peuvent ragaillardir la vanité anglaise. Ils servent surtout à « suggestionner », suivant le mot d'un consul [2], l'émulation allemande. Modestement, la Chambre de Commerce hambourgeoise adopte les chiffres et les raisonnements du ministre anglais et, dans son rapport annuel, elle en tire de nouvelles incitations à l'effort :

On ne saurait trop mettre le public allemand en garde contre certaines statistiques anglaises, dont les exagérations systématiques et voulues tendent à prouver que l'industrie et le commerce allemands vont chasser leurs concurrents anglais du marché universel. En réalité, les chiffres véritables sont cités par le ministre des Colonies anglais. La Grande-Bretagne, moins peuplée que notre Allemagne, est encore de beaucoup en avance. Manchester, Birmingham et Glasgow sont toujours les capitales industrielles de l'Europe, et le commerce allemand lui-même ne peut encore se passer d'elles. La Grande-Bretagne a toujours une longue avance sur nous, grâce à ses chantiers maritimes, à sa flotte marchande, à son réseau de voies ferrées, à son système de grandes villes bien aménagées, grâce surtout à son empire colonial, qui lui assure un immense marché où l'Allemagne n'a que peu de clientèle. Gardons-nous donc de toute exagération chauvine et réunissons toutes nos énergies pour faire de nouveaux progrès [3].

L'Allemagne sait qu'elle n'est pas encore l'égale de l'Angleterre. Mais elle espère qu'elle le deviendra : « Il y a quelques années, écrit le consul anglais de Francfort, l'opinion allemande se souciait peu des grandes questions économiques internationales. Aujourd'hui l'idée d'une politique commerciale pour la conquête du monde entier gagne les masses : la diffusion de cette idée jusqu'aux cerveaux populaires est peut-être le résultat le plus visible de l'année 1898 [4].» A regarder le passé, cette ambition allemande ne peut sembler que très raisonnable. Si l'on s'en tient aux statistiques absolument

1. Discours à Birmingham, 13 novembre 1896.
2. Consul de Francfort, *Annual Series*, n° 2312, p. 1.
3. *Annual Series*, n° 1934, p. 22; n° 1942, p. 240.
4. *Annual Series*, n° 2122.

sûres des dix dernières années, le progrès continu a été merveilleux :

Valeur en milliers de marcs (1 250 francs).

	1889	1893	1895	1897	1898	1899
Importations. .	4 087	4 134	4 246	4 864	5 437	5 495
Exportations. .	3 256	3 244	3 424	3 808	4 001	4 151

Dans toutes les branches, ajoute le consul de Francfort[1], l'état des affaires, pour toute la contrée, témoigne de l'énorme progrès économique durant ces vingt-cinq années dernières. Il est difficile de décrire avec quelle rapidité et quel ensemble les usines de toutes tailles, moyennes, grandes, immenses, ont été créées. Un observateur qui aurait étudié les conditions de vie moyenne en Allemagne, il y a vingt ans, et qui reviendrait les étudier aujourd'hui, ou, plus simplement encore, un voyageur qui aurait visité les villes allemandes vers 1860 et qui les reverrait aujourd'hui, serait étonné des énormes changements. La plupart des villes ont été plus richement et plus artistement reconstruites ; toutes ont à montrer quelque nouvelle rue, quelques nouveaux quartiers, quelques grands palais d'affaires. Allemagne du Nord et Allemagne du Sud, c'est partout la même preuve des gigantesques efforts pour aller de l'avant ; partout la même ambition d'évincer les compétiteurs. La population, en moins de treize ans, a augmenté de six ou sept millions d'individus, dont quinze cent mille à peine sont allés à l'agriculture. Les champs monopolisés par les féodaux ne peuvent pas nourrir une population beaucoup plus forte et l'utilisation des machines agricoles empêche de ce côté l'augmentation de la main-d'œuvre. C'est le commerce et l'industrie qui ont nourri le surplus, soit environ 1 500 000 individus pour le commerce, et plus de quatre millions pour les industries de toutes sortes. Le mouvement des chemins de fer, les dividendes des grandes compagnies, le nombre des entreprises nouvelles, tout accuse la même marche ascendante. Un tableau des cinquante-deux sociétés sidérurgiques et houillères les plus importantes montre leurs dividendes passer de 5,45 p. 100 en 1894, à 7,59 p. 100 en 1895, à 10,68 p. 100 en 1897. La production de charbon était de 35 millions de tonnes en 1869 : elle dépasse 115 millions aujourd'hui. Celle de fonte n'était pas de 1 500 000 tonnes en 1869 ; elle dépasse neuf millions aujourd'hui. Au cours de 1897, 254 compagnies mettaient en œuvre un capital total de 380 millions de marcs, au lieu de 182 compagnies seulement en 1896, au capital de 270 millions, et de 92 compagnies en 1894, au capital de 88 millions. Les banques allemandes syndiquées ont

1. *Annual Series*, n° 2312.

conquis un grand nombre de places étrangères et entrepris au dehors toute une série de grands travaux : les voyages de l'empereur Guillaume en Turquie ont tourné un grand nombre de capitaux vers les entreprises d'Asie-Mineure.

Je commençais mon rapport sur 1897 en disant que cette année avait été au plus haut point un grand succès et que « toutes cheminées fumantes » pourrait être sa devise. L'année 1898 mérite les mêmes notes, mais un peu meilleures encore. Mines, houillères, usines, bureaux, tous ont eu plus d'affaires que jamais. La confiance générale n'a fait qu'augmenter. Le temps est loin où, dans son rapport sur l'Exposition de Philadelphie (1876), le professeur Reuleaux déclarait que l'Allemagne ne pouvait produire que de la mauvaise camelote à bon marché, *cheap and bad*. A coup sûr, dans le concert de louanges d'aujourd'hui, il y a de l'exagération, comme il y en avait dans le verdict du professeur Reuleaux. Mais, tout en se gardant de glorifier l'industrie allemande aux dépens de l'industrie britannique, l'Angleterre peut, sans réserves, croire au succès de l'Allemagne [1]

England may unreservedly admit Germany's success. Nous avons là un témoin autorisé, désintéressé, mis en garde et mettant en garde contre toute exagération, — *one ought to be on one's guard against glorifying Germany at the expense of British industry* : — voilà donc la réponse à notre première question. Tous les autres consuls anglais parlent de même. Celui de Hambourg donne en chiffres l'énorme accroissement de ce port, qui, en vingt ans, a triplé son tonnage, dépassé Liverpool et tous les ports du continent [2] :

Mouvement du port de Hambourg.

	ARRIVÉES.		DÉPARTS.	
Années.	Vaisseaux.	Tonnes.	Vaisseaux.	Tonnes.
1875.	5 260	2 118 000	5 209	2 085 000
1880.	6 024	2 767 000	6 058	2 762 000
1885.	6 790	3 704 000	6 798	3 712 000
1890.	8 176	5 203 000	8 185	5 214 000
1895.	9 443	6 254 000	9 446	6 280 000
1896.	10 447	6 445 000	10 371	6 300 000

Les consuls des autres nations, français, belges, américains, tiennent le même langage. Le consul anglais de Berlin

1. *Annual Series*, n° 2312.

2. *Annual Series*, n°s 2263 et 1934.

conclut : « Ce serait une absurdité et une duperie de croire à un arrêt du commerce allemand ou de mépriser ce rival comme un compétiteur indigne du commerce britannique[1]. »

*
* *

Donc l'Allemagne est prospère. Sa prospérité, qui peut devenir un danger pour le commerce anglais, date de vingt-cinq ans environ. Elle est postérieure à l'Empire. Elle n'a grandi que sous lui. N'a-t-elle grandi que par lui ? L'Allemagne doit-elle cette prospérité à l'Empire, c'est-à-dire à l'unité, à l'organisation militaire et à la protection ? Car ce sont là, pour les impérialistes anglais, les trois caractères essentiels de l'Empire, *Imperial Federation*, *Imperial Defence*, *Fair Trade*, Fédération constitutionnelle, Contribution militaire, Zollverein protecteur. L'attaché commercial à Berlin, M. J.-A. Crowe, disait devant la grande Commission d'enquête en 1885[2] :

Quand l'Allemagne, en 1866, devint une nation confédérée, elle prit conscience qu'elle était une nation, et elle sembla prendre aussi la résolution de faire bien les choses qu'elle n'avait pas encore faites. Elle voulut fonder des usines. Elle voulut avoir sa voix dans le monde commercial aussi bien que politique. 1870 grandit encore ces sentiments, qui depuis n'ont jamais cessé. La politique coloniale allemande n'est qu'un résultat de ce même sentiment national, qui veut prouver au monde que l'Allemagne est bien une grande nation capable de fabriquer et d'exporter.

L'unité nationale a certainement amené la prospérité allemande. Du moins, elle l'a rendue possible, d'abord en permettant au peuple d'y songer : tant que le peuple allemand n'eut pas son Empire, il fut incapable d'autre souci. De 1804 à 1876, l'unité nationale pendant soixante ans occupa toutes ses pensées. Il ne put rêver et combiner que préparatifs politiques ou militaires. En 1870, l'Empire réalisé rendit leur place à d'autres ambitions qu'avait connues l'Allemagne d'autrefois : l'Allemagne hanséatique et des villes libres, l'Allemagne trafiquante reparut derrière l'Allemagne impérialiste.

1. *Annual Series*, n° 2344.

2. *Blue Book*, C — 4621, p. 65.

C'est indubitablement parce que l'Empire ne hantait plus ses jours et ses nuits, qu'elle put se remettre aux affaires, — première leçon que pourraient méditer les impérialistes anglais... Et l'Allemagne hanséatique ne reparut qu'aux dépens de l'Allemagne impérialiste. Car l'Empire pangermanique n'est pas encore réalisé : tous les peuples de langue et de race allemandes ne sont pas enclos dans les frontières impériales. L'Allemagne actuelle songe-t-elle sérieusement à les incorporer? Qui formule aujourd'hui les revendications pangermanistes de la « Plus Grande » Allemagne? De temps à autre, quelque vieil unitaire de 1848, quelque docteur-professeur attardé aux conceptions moyenâgeuses ou romaines. Mais l'Allemagne trafiquante s'en est détournée, comme si la vie d'un peuple ne pouvait contenir à la fois le Commerce et l'Empire. Alors, que signifient ces belles formules : « L'Empire, c'est le commerce, *Empire is Commerce* », que J. Chamberlain répète aux négociants du Royaume-Uni [1]?

L'unité nationale fut, il est vrai, d'un autre secours pour la prospérité matérielle. Les succès nationaux, les victoires sur l'Autriche et sur la France, réveillèrent dans le peuple l'orgueil de race, la confiance en la valeur de tous et de chacun, le sûr espoir que désormais tout leur était possible, et la volonté de faire des choses que l'Allemagne émiettée ne faisait pas ou ne faisait plus. Industriels ou commerciaux, pour tous les succès de ce monde, un peu de confiance en soi est nécessaire, et les Allemands de 1860 en manquaient vraiment trop. Mais l'Angleterre de 1900 en a-t-elle aussi sûrement besoin? L'affaire du Transvaal ne prouverait-elle pas que trop de confiance est également fatal? Ne voit-on pas qu'en somme, tout ce que l'unité a valu aux Allemands, les Anglo-Saxons le possèdent déjà en surabondance? L'unité, d'ailleurs, n'a pas causé vraiment la prospérité germanique : elle n'a fait que la rendre possible. Serait-ce dans la force militaire, autre forme du rêve impérial, qu'il faudrait chercher cette vraie cause?

L'Angleterre commerçante a contre le militarisme une méfiance qui lui rendra longtemps encore inacceptable le service obligatoire. Si cette méfiance pouvait être calmée par les

1. Discours aux Chambres de commerce, 10 juin 1896.

prédications de lord Rosebery[1] et autres docteurs en jingoïsme, il devrait suffire aux travailleurs anglais de méditer l'exemple d'un autre voisin : ils peuvent, sans grands renforts de statistiques, constater le dépérissement continu du commerce français, depuis trente ans que, pour assurer la défense quotidienne et l'avenir de la vie nationale, nous avons dû endosser le fardeau des charges militaires. Ce commerce fut autrefois énergique et répandu : qu'en restera-t-il avant peu, si des mesures ne sont prises pour concilier les nécessités de la défense et les intérêts du commerce? L'Empire allemand, depuis 1870, a subi sans doute la nécessité de rester armé et de défendre sa vie; mais il n'a pas donné toutes ses pensées et toutes ses ambitions aux préparatifs et aux rêves de guerre. Il a songé à maintenir aussi les effectifs des armées de la paix : il a toujours été le premier à diminuer l'étendue et la durée du service effectif. Ici encore, l'Allemagne des affaires a fait entendre sa voix : elle a, gagnant beaucoup d'argent, consenti à payer tout ce que son armée exigeait; mais elle a strictement limité les forces, les initiatives, les volontés et, surtout, les années employées au service des armes. Publiquement, la guerrière d'autrefois a répudié tout désir de conquête. Elle a proclamé ses désirs de paix. Ses intentions pacifiques, elle a pu ne pas les imposer encore à la créance européenne; elle a fait mieux : elle les a imposées à la volonté du plus militariste des empereurs. Au maniement de l'Allemagne nouvelle, ce chevalier de la force qu'était Guillaume II, ce petit-fils enthousiaste de « l'inoubliable » soldat, est devenu le placier de marchandises et de capitaux germaniques, que connaît aujourd'hui tout le Levant balkanique et syrien. Il lui faut toujours, jeux de prince, des soldats, des canons, des bateaux. Il garde le parler haut et l'intempérance de langue des camps. Trop souvent encore, il fait mine d'assurer son grand sabre. Mais colère, rancune, ambition, jalousie, haine, alors que tous ses sentiments lui mettent contre l'Angleterre la menace à la bouche, toujours il s'arrête avant l'acte, « à cause de son commerce de Hambourg », va-t-il répétant.

1. Discours à la Chambre des lords, 31 janvier 1900.

C'est à la paix, c'est à vingt-huit années de paix, disent tous les consuls britanniques[1], que l'Allemagne doit tout d'abord sa fortune. La paix seule lui a économisé les énormes recrues de bras qui font sa première supériorité. Bon an mal an, elle a gagné par l'excédent des naissances de 500 000 à 700 000 travailleurs nouveaux, qu'au temps des reîtres et des lansquenets elle eût tournés vers les guerres privées, publiques, civiles ou étrangères, et qu'elle envoie aujourd'hui à ses usines et à ses comptoirs. — « Mais le militarisme, disent quelques Anglais, a pu faciliter la grandeur de l'Allemagne commerciale, en inculquant à toute la nation les qualités d'endurance et de sobriété, les habitudes d'ensemble et de travail commun, qui sont les vraies forces du commerce allemand[2]. » Qualités, habitudes, qui peut savoir au juste quelles conditions nous les inculquent et les développent? N'est-ce pas plutôt ces qualités et ces habitudes mêmes, antérieures au régime prussien, qui ont fait la possibilité et la force de celui-ci? et si le commerce en a profité comme l'armée, l'Allemagne nouvelle n'a-t-elle pas mis en œuvre bien d'autres énergies que le militarisme comprime ou supprime? Hardiesse de l'entreprise, audace du calcul, confiance en l'initiative personnelle, nous verrons que tous les consuls anglais signalent ces caractéristiques du commerce allemand et leur rapportent le plus gros du succès. Or, cette hardiesse et ce calcul, est-ce vraiment l'obéissance militaire qui les crée ou qui les entretient?

Reste une conception familière à toute l'opinion et à toute la presse britanniques : seuls, la discipline militaire de la nation et le commandement militaire de l'État ont pu créer ce régime *paternal* ou *parental*[3], comme on dit outre Manche, sur lequel, pense-t-on, repose toute la fortune allemande. Souci paternel des gouvernements, ordres paternels des pouvoirs, protection familiale de l'État, d'une part, et, d'autre part, obéissance filiale des sujets, sacrifice fraternel des intérêts contradictoires, union familiale de tous les efforts, — l'Angleterre volontiers se figure qu'un jour, sur un commandement ou sur

1. *Annual Series*, nos 1942, 2104 et 2312; *Miscellaneous Series*, no 490.
2. *Blue Book*, C. — 4715, p. 162.
3. *Blue Book*, C. — 4715, pp. 236 et 252.

un mot magique du souverain, la grande famille militaire allemande s'est changée en une famille commerciale et que seules l'Autorité et la Protection sous toutes ses formes leur ont valu la conquête du monde. C'est cette imagination anglaise, qui, généralisée parmi les gens d'affaires, a créé le mouvement protectionniste qui se cache sous le nom de *Fair Trade*. En réaction contre le « laisser faire, laisser passer » du libre-échange manchestérien, ce *Fair Trade* de Birmingham a réclamé le secours de l'État anglais, non pour protéger le commerce ou l'industrie nationale, disait-il, mais pour contrebalancer le rôle de l'État allemand et rétablir le *fair play*, le franc jeu [1].

En 1885, la grande Commission parlementaire sur la Baisse du Commerce fut poursuivie de ces réclamations : Birmingham, Sheffield, Liverpool, toutes les industries et tous les commerces en souffrance lui répétaient la même antienne [2]. Après un an et demi d'études (août 1885 — décembre 1886), ayant consulté toutes les Chambres de commerce, toutes les grandes compagnies, et les économistes, et les statisticiens, et les consuls, et les attachés commerciaux à l'étranger, etc., la Commission concluait dans son rapport final : « La concurrence de l'Allemagne se fait de plus en plus rude. Dans tous les coins du monde, on peut sentir la persévérance et l'entreprise allemandes. Ils gagnent du terrain sur nous grâce à leur meilleure connaissance des marchés, grâce à leur désir de s'accommoder au goût de chacun, à leur volonté de prendre pied partout et à leur ténacité à garder le pied une fois pris [3]. » Le rôle de l'État allemand n'apparaît pas en tout ceci. La Commission l'avait cherché pourtant : « Quelle sorte de protection l'Etat allemand accorde-t-il à son commerce et à son industrie ? » avait-elle demandé à tous les *Fair Traders*. — Les uns avaient répondu : « Par sa politique coloniale » ; d'autres : « Par son système de chemins de fer d'État » ; d'autres encore, et plus nombreux : « Par ses tarifs protecteurs ». La majorité, tout simplement, avait allégué les intentions et les propos du prince de Bismarck : c'était Bis-

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 170.
2. *Blue Book*, C — 4715, 4797, etc.
3. *Blue Book*, C — 4893, p. xx.

marck et la politique bismarckienne qui avaient tout fait; le seul nom de Bismarck servait à tout expliquer [1].

La Commission ne s'arrêta à aucune de ces réponses : elle semble avoir eu raison. En ce qui concerne les tarifs douaniers d'abord, l'essor de l'Allemagne date de 1870; sauf quelques crises, corollaires des crises internationales, il a grandi continument jusqu'à nos jours. Or, durant ces trente années, le protectionnisme bismarckien n'a pas toujours fonctionné. Jusqu'en 1879, l'Empire et Bismarck furent libre-échangistes. Le brusque revirement de 1879 ne fut pas amené « par le désir de venir en aide à certaines branches de l'industrie au moyen de tarifs ou d'impôts », — ainsi parlait le Chancelier dans son exposé de motifs au Reichstag [2]. C'était la mévente des bois de Varzin, l'invasion des blés russes, les plaintes des hobereaux et grands terriens, bref l'Allemagne féodale et agricole : ce fut surtout la pénurie du trésor impérial, uniquement alimenté par les douanes, qui amenèrent Bismarck à « assurer à l'ensemble de la production allemande un écoulement certain sur notre marché [3] ». Le protectionnisme fut une conception de la « Petite Allemagne ». Réserver à l'Allemagne toutes les énergies allemandes, garder intacte la force allemande, fut toujours le réel souci du prince de Bismarck. L'expansion, soit commerciale soit coloniale, n'eut jamais son cœur. Il s'y résigna vers la fin de son règne, sentant irrésistibles les poussées de la nation. Mais il ne les avait nullement provoquées : il les subissait. Comme dans tout le reste de sa politique, il ne fit que suivre le mouvement national, en le ralentissant pour le maîtriser. Lui disparu, l'industrie et le commerce secouèrent ces entraves protectionnistes qui ne profitaient qu'aux agrariens.

Les libre-échangistes anglais avaient donc raison de dire à la Commission de 1885 que le protectionnisme bismarckien était funeste aux industriels germaniques, — *it is a notorious fact that a great many industries in Germany suffer from it... ; so far from benefiting Germany the import duty is actually injurious*

1. *Blue Book*, C. — 4715, p. 236.

2. *Blue Book*, C — 4715, p. 236.

3. Pour tout ceci, je renvoie le lecteur aux beaux articles publiés, ici même, par M. Charles Andler et à son livre *le Prince de Bismarck* (librairie G. Bellais).

to German interests[1]. Les protectionnistes calculent néanmoins que seuls les droits de douane, assurant aux manufacturiers allemands le monopole du marché intérieur, leur permirent la conquête des autres marchés, où le commerce allemand leur écoulait à perte le surplus de leurs marchandises[2]. Ce calcul est indigne d'aussi bons commerçants : les droits ne permettaient pas à l'Allemagne industrielle de tels bénéfices intérieurs qu'elle pût longtemps supporter de telles pertes extérieures. Par la suite, d'ailleurs, l'Allemagne fut obligée de revenir presque au libre-échange pour sauvegarder son expansion commerciale.

Le successeur de Bismarck, en 1892, exposa au Reichstag la politique nouvelle, qui, également éloignée du libre-échange et de la Protection, devait être, disait-il, une politique *autonome* : « Maintenant que notre industrie a grandi, il faut nous occuper avant tout de trouver des débouchés... et *d'obtenir dans les meilleures conditions les matières premières en échange de nos produits manufacturés*... Il n'est pas impossible d'arriver à conclure des traités de commerce. C'est même le moyen de garder la dose de protection nécessaire, en évitant l'incertitude déplorable où le manque de limites contractuelles laisse tous les États européens *qui se laissent entraîner à une véritable course au clocher dans la voie du protectionnisme* ». Et des traités furent conclus de 1891 à 1894 : ils abolirent les droits sur la plupart des matières premières nécessaires à l'industrie ; ils réduisirent ces mêmes droits sur les produits alimentaires de première nécessité, « ce ne sont pas là des traités protectionnistes, dit un consul[3] : ils ont pour but unique le développement de l'exportation ». L'Allemagne bismarckienne des hobereaux et des terriens protesta vainement. Ce fut à ses dépens, au profit de l'Allemagne nouvelle, que l'on continue aujourd'hui encore de gouverner[4]. Cette

1. *Blue Book*, C — 4715 et 4793, *passim*.

2. *Blue Book*, C — 4715, pp. 155 et 383.

3. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 9 : *The agricultural party are disastisfied with the working of the tariff treaties which, they say, unfairly benefit the industrialists at their expense, by admitting foreign grains at specially low duties, in order to secure better markets abroad for industrial produce.*

4. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 16.

politique seule a permis le plein essor industriel et commercial auquel nous assistons. Et, pour l'avenir, cet essor même va peut-être imposer un plus franc retour à la politique du laisser faire. On prépare un nouveau tarif autonome pour remplacer en 1904 les traités qui viendront à échéance. De toutes parts, l'Allemagne industrielle se syndique, se renseigne, réunit ses efforts et ses vues afin de livrer aux agrariens un nouveau combat. Le gouvernement promet de rester neutre : il veut, dit-il, veiller à tous les intérêts de l'Empire, mais sans préférence pour aucun des partis... Ce n'est donc pas l'exemple de l'Allemagne qu'il faudrait citer pour exalter les bienfaits de la Protection : si les Anglais veulent être renseignés, les statistiques de la France durant les quinze années dernières leur montreront bien mieux en quel état le protectionnisme met le commerce d'un grand pays.

A défaut des tarifs, les *Fair Traders* allèguent d'autres modes de l'action gouvernementale, primes, subventions, subsides, assistance consulaire, politique coloniale... Toutes ces allégations sont sujettes à critiques. Pour les primes, les seuls sucres allemands en ont reçu : l'industrie sidérurgique laissée à elle-même n'en a pas moins grandi... Pour l'assistance diplomatique, les industriels de tous pays vantent toujours le bonheur de leurs rivaux et dénigrent leur propre représentation consulaire ; les Anglais ont suivi cette mode ; ils étaient peut-être les seuls à n'en pas avoir le droit. Quand les cris des *Fair Traders* ont amené, en 1896-1897, les nouvelles enquêtes parlementaires à ce sujet[1], il a fallu, comme en 1886[2], se rendre à l'évidence : rien au monde, pour l'histoire détaillée du mouvement économique en ce dernier quart de siècle, ne vaut les deux séries d'admirables rapports consulaires anglais ou le *Board of Trade Journal* qui mensuellement (hebdomadairement depuis le 1er janvier 1900) les résume : « Le rôle des consuls allemands a été beaucoup moindre que l'on ne croit. C'est aux efforts individuels ou collectifs, et non à l'assistance consulaire, qu'il faut attribuer tout le succès[3]. »

1. *Blue Book*, C — 4779.
2. *Blue Book*, C — 8432, 8962 et 8963.
3. *Annual Series*, nº 1911.

Pour la politique coloniale, c'est l'initiative privée des Godefroy de Hambourg, des Luderitz de Brême, des Bleichrœder et Hausemann de Berlin, qui devança l'action gouvernementale. Ici encore, la volonté impériale dut se plier aux exigences du peuple : « Je n'ai pas été un colonial de naissance », répétait le prince de Bismarck, qui ne se mit que très tard à la remorque des grands promoteurs coloniaux... Pour les primes à la construction et à la navigation, « ce ne fut qu'en 1881 que le gouvernement songea à pousser la marine de commerce et il ne passa à l'effet que vers 1885. La loi impériale de 1885 a été successivement étendue ; néanmoins, le développement des chantiers allemands est dû presque entièrement à l'énergique initiative des particuliers. Le gouvernement impérial n'a pas largement subventionné ou aidé la construction navale, comme ce fut le cas en d'autres pays. Il n'a payé, en somme, que des subventions postales pour des services de courrier ; il avait pour but réel de se former une réserve de marins et de croiseurs disponibles en cas de guerre [1]. »

Voilà ce que répètent à chaque page tous les rapports spéciaux que le Foreign Office a publiés dans ses *Miscellaneous Series* [2], sur *The Maritime interests of the German Empire, The Commercial Relations of Germany, German Colonies,* etc. ; et le plus récent, qui les résume tous, *Development of Commercial, Industrial, Maritime and Traffic interests in Germany from 1871 to 1898,* conclut [3] :

On peut absolument laisser de côté tout ce qu'ont fait les hommes d'État allemands pour aider et guider l'ambition de leur peuple. Leurs admirables efforts auraient échoué s'ils n'avaient pas eu dans leur main ce peuple allemand, si admirablement doué pour l'entreprise commerciale, et ce caractère allemand que l'on pourrait définir d'un mot : *thoroughness,* perfection. Dans les affaires, il est achevé, complet. C'est indubitablement grâce à la perfection des méthodes dans toutes les branches du trafic que l'Allemagne s'est élevée au premier rang des peuples commerçants... Dans leur concurrence avec le reste du monde, ce ne sont pas de grands changements qui

1. *Miscellaneous Series,* n° 490, p. 19.

2. Nos 340, 443, 474, 490.

3. *Miscellaneous Series,* n° 490, p. 7 et suiv.

leur ont donné la victoire ; c'est une masse énorme de petits efforts et de petites innovations... Leur prospérité industrielle et commerciale n'est que le résultat direct de l'excellence de leurs méthodes d'éducation, de production et de distribution.

II

Le commerce anglais souffrira de l'Allemagne bien plus durement encore au cours des cinq années prochaines, si les industriels anglais ne veulent pas attaquer les marchés coloniaux et étrangers avec l'énergie, la bonne organisation, les armes toutes modernes et les manières conciliantes adoptées par les Allemands.

Le consul anglais aux Samoa, *Annual Series*, n° 2049.

Il faut marcher avec le temps. Nous ne pourrons rivaliser avec nos concurrents que par l'étude tout à fait soigneuse de leurs procédés, et par la leçon que nous prendrons d'eux, si cette leçon peut être utile.

Le consul anglais à Copenhague, *Annual Series*, n° 1920.

Les succès industriels et commerciaux de l'Allemagne, comme ses succès militaires, sont le résultat tout d'abord de l'éducation : c'est la science, qui, dans tous les domaines, fut la première source de la force allemande. Rompant la première avec le vieil enseignement scolastique ou classique des langues et des antiquités mortes, l'Allemagne a fondé tout un enseignement nouveau des réalités vivantes :

En Angleterre, écrit le consul de Stettin [1], bien des établissements publics ou privés ont commencé un enseignement moderne qui copie le *Realgymnasium* allemand. Mais dans combien d'établissements, en fait, cet enseignement moderne n'est-il pas méprisé des maîtres et, par suite, des élèves, alors que l'enseignement classique passe toujours pour la seule éducation d'un *gentleman* ? Combien de jeunes gens anglais, au sortir de l'école et à leur entrée dans quelque grande affaire embrassant les marchés du monde, peuvent parler, sinon couramment, du moins passablement, une autre langue que la leur ? Ils savent un peu de latin et ils soupçonnent le grec, langues fort utiles aux gens d'Église ou de science, mais qui ne leur ouvrent ni la France, ni l'Espagne, ni l'Allemagne.

1. *Miscellaneous Series*. n° 434.

L'Allemagne a, de ses enfants, fait les modèles du siècle actuel et non les caricatures des siècles passés. Industrie, commerce, agriculture, chimie, horlogerie, tissage, menuiserie, architecture, mines, cuisine, brasserie, aviculture, horticulture, chaque ville ou chaque district a fait apprendre à ses fils les règles scientifiques du métier dont ils vivraient. Français, anglais, russe, turc, grec, arabe, espagnol, chinois, chaque port ou chaque État a fait, dès l'enfance, parler et écrire à ses futurs commerçants toutes les langues de leur future clientèle. Les *Livres Bleus* sont unanimes sur ce point :

Il ne peut y avoir le moindre doute, écrit encore le consul de Stettin[1], sur l'entière attention que donne la nation allemande aux avantages de l'éducation technique en toutes branches de l'art, des sciences, du commerce et de l'industrie. Elle n'hésite jamais quand il faut procurer quelque moyen d'apprendre quelque chose à ses jeunes gens. Elle s'est mise en état de leur apprendre tout ce qu'ils désirent et, en général, les jeunes Allemands désirent apprendre et font un plein usage de ce qu'ils apprennent. C'est la première des causes de notre malaise, que les Allemands apprennent bien leurs leçons et qu'ils n'oublient jamais ce qu'ils ont appris.

Et ce consul donne en exemple la ville de Stettin qui ouvre une école de construction pour architectes et ingénieurs, de terre et de mer, mais aussi pour contremaîtres, pour maçons, et fumistes, pour ouvriers de tous genres. Cette école, qui a coûté cinq cent mille marcs et qui a un budget de près de cent mille, offre ses classes à tout le monde du bâtiment : chacun y apprend les derniers perfectionnements de son métier, et, du gâcheur de plâtre aux constructeurs en fer ou en bois, chacun y apprend bien sa leçon, *the Germans learn their lessons well*. L'exemple de Stettin est pris au hasard : toutes les villes, grandes ou petites, pourraient offrir de même leurs écoles techniques, leur *Polytechnicum*. Personne, au reste, ne s'y trompe plus, en Angleterre et ailleurs. Dans un jour de franchise et de bonne foi, l'organe mensuel du *jingoïsme* le plus impérialiste, la *National Review*, se demandait : « Pourquoi les Allemands sont-ils en train de nous battre[2] ? » Et, écartant toutes les autres réponses, elle ne re-

1. *Annual Series*, n° 2064, p. 14-15.
2. *National Review*, avril 1897.

tenait que celle-ci : « C'est par leur éducation supérieure à la nôtre en ses applications, en ses méthodes, en son organisation. C'est par leur armée permanente d'hommes de science. »

Standing army of scientific men, aucun mot plus juste n'a été trouvé pour l'Allemagne nouvelle. La nation tout entière, de l'adolescence à la vieillesse, est enrôlée aujourd'hui dans les corps multiples de cette armée scientifique. Chacun y doit prendre son rang, Laboratoire, atelier ou bibliothèque, plume, microscope ou marteau, chacun à sa place et avec son outil concourt à l'œuvre commune, au développement pacifique de toutes les richesses nationales. A cette conquête scientifique de la fortune, l'Allemagne apporte les mêmes qualités de consciencieuse précision, de minutieuse recherche, de désintéressement individuel et de travail jamais découragé, que jadis ses docteurs en *us* apportaient à l'étude du moyen âge ou de l'antiquité : « Il n'y a pas de détails, si insignifiants qu'ils soient, que l'on n'étudie pour atteindre un but proposé. Il n'y a pas de peine, si grande soit-elle, que l'on ne prenne pour se rendre maître des moindres minuties. Dans toutes les branches de commerce ou d'industrie accaparées par eux, c'est toujours quelque découverte scientifique qui a fait leur succès ; mais ce n'est pas la chance du hasard, ce ne sont même pas les trouvailles du génie qui les conduisirent à ces découvertes. Car aucune de leurs inventions n'a été ni géniale ni énorme. C'est une masse de toutes petites innovations, beaucoup plus qu'une grande révolution, qu'ils ont apportées aussi bien dans la production que dans la distribution de leurs articles[1] ». La seule méthode scientifique, c'est-à-dire la patiente expérience et la rationnelle généralisation, a tout fait.

Si pour l'industrie on voulait trois exemples typiques, on n'aurait qu'à étudier comment ils ont procédé pour le sucre, la houille et l'acier. Ils ont toujours commencé par se mettre

1. *Miscellaneous Series*, n° 490 : *There is no doubt whatever that in competing with other nations it has been rather in consequence of a mass of small innovations than by great changes that they have succeeded*, — cf. *Annual Series*, n° 1828 : *Germany's gradual rise in the industrial world and the foreign commerce is due not so much to any great changes, improvements or alterations, but to a mass of small variations, innovations and modifications in their methods of dealing with industrial and commercial question.*

à l'école chez les meilleurs spécialistes. La France, ayant inventé le sucre de betterave, était devenue la première puissance sucrière du monde : en 1870 elle détenait encore le monopole. L'Allemagne alors se met à l'œuvre. Elle constate, après examen et comparaison des cultures françaises, qu'elle possède, comme la France du Nord, un sol et un climat favorables dans le voisinage de ses houillères. Mais son sol est moins fertile; son climat est sensiblement plus rude. La lutte contre les Français va donc être très inégale. Dès 1882 pourtant, les sucriers français commencent à crier misère : les sucres allemands pénètrent jusque sur le marché français. L'enquête ouverte par le parlement français établit quels procédés ont donné aux Allemands cette rapide victoire : la betterave allemande rend en sucre 12 p. 100 de son poids; les planteurs français déclarent ne pouvoir dépasser 7 p. 100. C'est que, depuis dix ans, les Allemands ont scientifiquement transformé toute l'agriculture :

Le fermier allemand a eu contre lui la même crise agricole que ses confrères du Continent ou du Royaume-Uni. Mais grâce à sa parfaite éducation, *by means of his thorough education* (c'est le mot qui revient à toutes les pages de ces rapports consulaires: *thorough, thoroughness)*, appuyé sur la science, il est toujours allé de l'avant. Il a appris à augmenter ses récoltes et ses revenus à mesure que les prix baissaient. C'est la science qui, dans toutes les branches de l'agriculture, est venue à son aide : la science lui a enseigné à nourrir son bétail, à nourrir ses plantes, à combiner ses engrais chimiques, à choisir ses assollements, etc. Une des plus sages mesures pour les progrès de cette science agricole a été la fondation d'enseignements agricoles dans toutes les vieilles universités. Le succès des Allemands, ici comme ailleurs, est toujours dû à un entraînement parfait et à un enseignement élevé, *to a thorough training and high-class teaching*[1].

Les Allemands ont donc appliqué à la betterave les méthodes scientifiques. Par une culture rationnelle et par une sélection continue, ils ont éliminé les espèces qui rendaient peu en sucre. Double et triple économie dans le travail : sol moins épuisé d'une part, — car sa fatigue est en raison du poids brut produit et non de la teneur sucrière; — dimi-

1. *Miscellaneous Series*, n° 452 : *Agriculture in Germany*.

nution de main-d'œuvre, d'autre part, aussi bien pour la culture et l'arrachage que pour la manutention industrielle. Ajoutez un emploi scientifique d'engrais chimiques très reconstituants et un établissement rationnel d'assollements convenables : la betterave en est encore améliorée et, malgré la culture intensive, le sol ne s'épuise jamais. Ajoutez un très simple calcul : les parties inférieures de la racine valent seules la peine d'être traitées pour le sucre ; le reste doit aller à l'alambic pour l'alcool. Ajoutez enfin un procédé scientifique d'épuiser les mélasses... Après douze ans à peine de concurrence allemande, la France, inventrice de la betterave, est dépouillée du bénéfice de son invention. Sa loi de 1884 sur les sucres lui est dictée par l'Allemagne scientifique, reine désormais du sucre et reine, par surcroît, de l'alcool. Car la betterave est allée, pour une part, à l'alambic et elle a demandé comme meilleure compagne d'assollement la pomme de terre, que l'Allemagne des laboratoires s'est mise aussi à distiller... Quelqu'un d'autre fera le compte ici même des énormes revenus que ces commerces de l'alcool et du sucre ont donnés à l'Allemagne.

Faut-il exposer comment cet alcool à son tour incita les laboratoires à une exploitation nouvelle et fructueuse d'autres richesses endormies dans le sol national ? La houille allemande semblait ne pouvoir jamais rivaliser avec les charbons anglais, belges ou même français. Éloignée de la mer et des gisements métallifères, impure, grossière, de piètre ou de médiocre qualité, elle ne pouvait suppléer en Allemagne même ni aux envois de Durham pour les cornues, ni aux envois de Galles pour les chaudières. Les laboratoires allemands prirent cette houille et, l'unissant à l'alcool, ils la changèrent en or. Car ce fut de l'or liquide que tous les produits nouveaux tirés de la houille. Ce fut une révolution scientifique de tous les arts appliqués : pharmacie, droguerie, teinturerie, peinture, vernissage, des médicaments et des couleurs de tous genres sortirent comme par miracle de ces cailloux noirs ; le monde fut inondé des anilines, fuchsines, alizarines, antipyrines, benzines, etc., allemandes. Mise en appétit, la chimie allemande s'annexa peu à peu toutes les industries similaires : soude, potasse, chlore, alcali, borax, quinines, glycérines,

salpêtre, saccharines, acides oxalique, sulfurique, etc. La France, avant 1870, fournissait toutes les pharmacies du Continent et de la Méditerranée. L'Angleterre exportait, sous la rubrique *alkali*, pour 3 millions de livres sterling en 1873, et voici la baisse de cette exportation depuis trente ans :

Exportations anglaises d'alkali.
(En milliers de livres sterling.)

1873	1883	1893	1895	1897	1898
2 929	2 124	1 857	1 557	1 279	1 006

Il ne faut pas oublier que ce commerce de la soude est entre les mains des *Fair Traders* de Liverpool, et que, si tel commerce similaire des produits tinctoriaux n'a pas subi la même crise[1], c'est que les *Free Traders* de Manchester ont pris en main ces industries et, ne comptant que sur leur énergie et sur leur expérience personnelles, ne demandant rien à l'État ni aux remèdes des charlatans impérialistes, ils ont lutté contre les Allemands par les bons moyens[2].

Exportations anglaises de produits tinctoriaux.
(En milliers de livres sterling.)

1873	1883	1893	1895	1897	1898
2 767	3 377	4 450	4 790	5 483	5 998

Manchester a envoyé une commission étudier leurs écoles. Elle a institué un *Technical Instruction Committee* permanent[3]. Elle a construit salles de cours et laboratoires. Bref, elle a suivi de tous points les conseils des rapports consulaires : « Le nombre de nouveaux produits chimiques fabriqués par les Allemands est fait pour étonner. La Grande-Bretagne, qui aurait tant de facilités, devrait chercher dans la chimie, — la grande industrie de l'avenir, — des moyens de compenser la baisse de ses industries textile et métallurgique[4]. »

1. Sous la rubrique *Chemical Products and Dye-Stuffs* et *Painters' Colours*.
2. *Blue Book*, C — 4797, p. 1.
3. *Blue Book*, C — 8963, p. 23.
4. *Annual Series*, nº 2093.

Exportations allemandes (en millions de marcs.)

	1889	1891	1893	1895	1897
Anilines et teintures. . . .	38.4	44.3	53.2	63.2	67
Alizarine	12.5	12.9	11.7	11.6	12.4
Alcaloïdes et antipyrine . .	3.7	5.8	6.8	6.12	4.3
Produits de l'aniline . . .	4.8	8.4	4.9	6.8	11.5
Quinine.	6.9	5.7	3.8	5.9	9.3

En 1889, l'Allemagne exportait en produits chimiques, pour 11 millions de livres sterling (275 millions de francs); en 1897, pour 16 millions (400 millions de francs). L'aniline allemande a conquis le monde, dit le *Board of Trade Journal*[1]. C'est que par des perfectionnements incessants, elle a sans arrêt diminué ses prix : les 50 millions de francs exportés en 1889 représentaient 7 millions de tonnes; les 80 millions, en 1897, représentent 18 millions de tonnes. Les seules procédés scientifiques ont tout fait : Ludwigshafen, Saarau, Dresde, Breslau, etc., ont remplacé les hangars et les manœuvres de l'industrie anglaise par des laboratoires et des chimistes. Leurs contremaîtres sont des savants, qui dans la seule année 1898 ont trouvé moyen de révolutionner cinq ou six industries, acide sulfurique, ammoniaque, saccharine, indigo, etc.[2].

Il faudrait exposer encore leur conquête scientifique de la métallurgie, de la machinerie et de la quincaillerie nouvelles. L'Angleterre avait dû sa fortune au fer et à la vapeur. L'Allemagne conquiert la sienne par l'acier et par l'électricité : toute la lutte sidérurgique va se réduire à cette compétition des vieilles forces et des vieux matériaux contre les forces et contre les matières nouvelles. Ici encore l'Allemagne n'a fait que développer et vulgariser les découvertes d'autrui. Ce n'est pas elle qui a inventé les procédés de l'acier nouveau. Ce n'est pas elle qui la première a étudié les piles, courants et

1. Octobre 1898, p. 464.

2. *Annual Series*, n° 2344 (août 1899) : *A great change seems imminent in the manufacture of sulphuric acid. The « Baden Aniline Soda Factory » has patented a most important improvement in the production... There is a report of a newly discovered process in the production of ammonia... A new sweetening substance,* sugarine, *which is said to be 500 times as sweet as sugar, has been discovered... Among new manufactures, artificial indigo is decidedly the most important... The discovery of* calcidum *may have much influence on various industries.*

machines électriques. Mais elle se les est appropriés : « La prospérité industrielle, conclut un rapport consulaire, s'est produite en Allemagne plus rapidement qu'en aucun autre pays, surtout parce que les Allemands ont toujours mis à profit le savoir et l'expérience de leurs devanciers, qu'ils en ont soigneusement étudié les procédés et que presque toujours ils les ont perfectionnés dans le détail[1]. » Bref, ce que durant la première moitié de ce siècle, l'érudition du *docteur philologue* allemand avait fait pour la conquête du monde antique, cette étude minutieuse, patiente, inlassable, à laquelle aucun détail n'échappait et qui savait pourtant reconstruire les ensembles, — nous la voyons aujourd'hui transportée dans la conquête du monde moderne par l'industrie du *docteur ingénieur*.

***

Pour le commerce, leurs efforts et leur œuvre scientifique ont été plus grands encore peut-être. C'est toute une tactique nouvelle qu'ils y ont introduite, et les consuls anglais, depuis dix ans, conseillent inutilement à leurs nationaux de méditer cette *business tactics*, qui ne fut que le résultat de longues et patientes études théoriques et pratiques.

L'Allemagne d'abord s'est outillée d'écoles commerciales[2] : élémentaires, secondaires, supérieures, elle en a aujourd'hui pour toutes les classes de négociants. L'État n'a presque rien fait. Le monde des affaires, surtout en Prusse, s'est souvent plaint de cette indifférence. Ce sont les gens d'affaires qui ont réclamé un enseignement rationnel. Ce sont les efforts des Chambres de commerce ou de l'*Association germanique pour l'Éducation commerciale*, qui ont installé ce triple enseignement pour employés, petits commerçants et chefs de maison. Ces efforts unanimes n'ont jamais cessé depuis trente ans. La Haute École de Leipzig, ouverte en avril 1898, en est comme le couronnement : « Cette Haute École est un bel exemple de la prévoyance germanique à calculer les nécessités de l'avenir et à y parer d'avance.

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 30. Cf. *Annual Series*, n° 2312, p. 32 : l'introduction des procédés américains pour les cuirs.

2. *Annual Series*, n°s 1942 et 2122; *Miscellaneous Series*, n° 340.

Les effets, n'en doutons pas, seront de doubler encore l'expansion allemande. Le but en est tout pratique. Les programmes, dressés par des gens pratiques, ont été discutés et sanctionnés par le second Congrès d'Éducation commerciale tenu à Leipzig en juin 1897[1]. » Du haut en bas, cet enseignement commercial a été compris et installé de même. Œuvre de gens pratiques, il a tourné toutes les théories vers une pratique immédiate, et, s'occupant un peu de sciences financières, économiques et administratives, de droit, de technique, etc., il a porté ses plus grands efforts vers les deux études maîtresses du commerce international, la connaissance des langues étrangères et la géographie commerciale.

La connaissance des langues étrangères, surtout, fut, au dire de tous les consuls, l'instrument principal de la supériorité allemande. C'est elle qui tourna au profit du commerce allemand cette « passion du dehors », par où l'Allemagne jusqu'à nos jours avait perdu tant de forces vives, émigrées au service du voisin. Jadis l'Allemand sans éducation commerciale allait se perdre, manœuvre industriel ou agricole, dans les humanités étrangères, latines, slaves ou anglo-saxonnes. Le commerce a canalisé aujourd'hui cet exode de jeunes Allemands vers tous les marchés du monde. Et d'abord vers l'Angleterre, pendant dix ou douze années, de 1873 à 1885 surtout, on vit s'abattre en nuées ces *clerks* qui s'enrôlaient comme volontaires dans tous les *offices* de la Cité, de Manchester et de Liverpool. L'Angleterre accueillit ces secrétaires avec empressement : ils ne demandaient aucun salaire pour commencer, puis se contentaient de salaires dérisoires, et leur savoir universel, en fait de langues étrangères, suppléait à l'ignorance de ce monde des affaires anglais qui ne sut jamais parler et écrire que sa propre langue, et incorrectement :

Une grande partie du savoir commercial dans l'Allemagne actuelle, écrit le même consul de Stettin[2], lui est venue d'Angleterre par des jeunes gens employés comme *clerks* et chargés surtout de la correspondance étrangère. Ces *clerks* restent chez nous trois ou quatre ans. Ils sont partis de chez eux en disant tout haut : « Je vais en Angleterre apprendre telle affaire : je reviendrai dans quelques années. »

1. *Miscellaneous Series*, n° 468, p. 1.
2. *Annual Series*, n° 2064.

Et ils réussissent toujours à étudier ce qu'ils ont dit. Pourquoi? C'est que, parmi les employés anglais, il n'en est pas un sur mille capable de faire la correspondance étrangère.

L'Angleterre constate aujourd'hui les résultats. Après dix ou douze ans d'études souvent indiscrètes, ces *clerks* rentrés chez eux y ont rapporté les méthodes, les secrets et les relations du commerce anglais ; ils ont appris le fort et le faible de leurs concurrents ; ils savent où porter leurs attaques. Mais surtout leur seule présence a opéré une immense révolution dans le commerce international. Jusqu'alors, seuls grands exportateurs et voituriers de marchandises, les Anglais avaient imposé au monde leur propre langue : l'univers commercial, ne pouvant se passer d'eux, avait dû parler anglais. Les *clerks* allemands incitèrent et habituèrent la clientèle anglaise à se servir de ses propres idiomes. Au nom de leurs patrons anglais, ils faisaient à chaque peuple des offres en sa langue : la Cité vit arriver, en français, en allemand, en espagnol, en italien, en russe, en turc même et en arabe, les réponses et les commandes qui jusqu'alors ne lui arrivaient qu'en anglais. Tant que les *clerks* allemands étaient là pour déchiffrer ces grimoires et pour y répondre, le patron anglais ne s'aperçut pas du changement. Mais, les Allemands partis, on se trouva en face d'une clientèle qui désormais avait la prétention et l'habitude d'être comprise en sa langue indigène. On essaya vainement de la remettre au pas. Elle ne voulut plus reprendre les anciens errements. Quittant l'ancien fournisseur qui ne se donnait pas la peine de la comprendre, elle s'en alla vers qui la comprenait, c'est-à-dire à ces anciens *clerks* devenus patrons en Allemagne, qui maintenant, ayant son adresse, lui faisaient, par des prospectus en sa langue ou par des commis voyageurs parlant sa langue, des offres de service. L'anglais n'est plus le seul idiome des affaires. Chaque peuple a la prétention aujourd'hui de trafiquer en sa langue. Or, seul, le commerce allemand écrit et parle toutes les langues de l'univers[1].

Après l'Angleterre, les *clerks* explorèrent et, pour tout dire, espionnèrent l'univers entier. Au sortir de l'école et de

1. Tout ce paragraphe est emprunté au rapport 2064 (*Annual Series*).

l'apprentissage, avant l'établissement définitif, ils prirent l'habitude des tours d'Europe et du monde. Partout le consul anglais les signale étudiant les besoins et les ressources, les habitudes et les goûts, les manies et les faiblesses, les monnaies et les échéances, de leurs futurs clients, ramassant échantillons et modèles qu'ils exposeront ensuite aux fabricants de leurs villes natales, cherchant les voies de transports les plus rapides et les moins coûteuses, collectionnant et méditant les tarifs douaniers pour éviter ou tourner les droits, combinant les emballages pour diminuer les frets et la douane, etc. On n'a pas oublié les articles publiés ici même sur leur « conquête pacifique et scientifique » du Levant turc. Le consul anglais de Stettin décrit l'une de ces associations fondées par le commerce allemand pour envoyer des jeunes gens à l'étranger : « Après 1871, l'Allemagne eut toutes raisons de croire que l'Europe allait jouir d'une longue paix, et partout on rêva d'entreprises industrielles et commerciales. Stettin démolit alors ses murailles, et dix-neuf de ses commerçants fondent un syndicat d'études pour le développement ou plutôt la création du commerce transatlantique. On part de cette double conception : 1° il nous faut une meilleure éducation de nos jeunes gens, employés ou patrons; 2° il nous faut des missionnaires pour étudier les marchés du monde et nous créer des relations[1]. » Partout ils ont procédé de même : un syndicat d'études forme un projet; des émissaires vont en vérifier les données; puis tout le monde se met à l'œuvre suivant un plan concerté et bien défini. Chacun de ces missionnaires est choisi d'après ses aptitudes et ses études antérieures, car l'Allemand ne se croit pas apte à tout, et chacun a, dès l'adolescence, fait étude de sa spécialité. Il faudrait pouvoir citer tous les rapports consulaires depuis dix ans : « Les Allemands, écrit le consul de Rio-de-Janeiro, ont conquis l'Amérique du Sud par l'étude toute spéciale qu'ils ont faite de ses besoins. Cinq cents *clerks* travaillent à l'heure actuelle la seule province de Santa Catarina[2]... Les Allemands, écrit le consul de Batoum, envoient sans cesse étudier les lois, coutumes, droits, etc.,

1. *Miscellaneous Series*, n° 434.
2. *Annual Series*, n° 1874.

de notre marché : leurs drogueries ne fournissent que des produits à l'ordonnance russe[1]... Tout le commerce d'Arkhangel est allemand à cause des *clerks* allemands qui peuplent les bureaux sur tout le pourtour de la mer Blanche... La place de Jérusalem, dit un autre, se fait allemande grâce aux commis voyageurs qui viennent étudier les besoins et les prix de notre marché : vingt-neuf ont passé depuis dix mois; et nous n'avons vu que quatre représentants anglais[2]... Les Allemands, écrit le consul de Chicago, nous envoient des commis experts pour étudier les goûts et les désirs locaux. C'est par cette étude scientifique du marché qu'ils s'implantent[3]. »

Le commis voyageur allemand est partout. Il regarde, étudie, compare, note et retient tout, et rapporte à sa maison qui, tout aussitôt, met les conseils en pratique, change les procédés, les modèles, les couleurs, les formes, les matières pour satisfaire telle clientèle donnée et désormais connue, pour parer à tels inconvénients ou à tels frais dénoncés. Elle fabrique pour le Portugal des rideaux non bordés qui ne paieront que six shillings à la douane : l'Anglais, qui borde les siens, continuera à payer quinze ou seize shillings. Elle ôtera tout ornement de cuivre ou de nacre dans ses cadres de pendule pour l'Espagne : l'horloger français, faute de connaître le tarif espagnol, paiera de ce chef douze ou quinze francs. Elle emballera sans bois ni paille, en wagons complets, sa porcelaine pour l'Italie, la douane italienne tarifant le poids brut : les porcelaines anglaises verront leurs droits doublés par leurs lourdes caisses et par leurs triples couches de papier ou de foin[4]. Partout, dans les deux mondes, pour le commerce comme pour l'industrie, c'est par ce savoir expérimental et par cette étude constante que l'Allemagne a réussi : la science a toujours été sa première force; son génie, suivant le mot d'un consul anglais, n'a été qu'une constante persévérance, *a steady perseverance*[5].

1. *Annual Series*, n° 1903.
2. *Annual Series*, n° 1872.
3. *Blue Book*, C — 4621, p. 34; *Annual Series*, n° 1865.
4. *Annual Series*, n° 1853.
5. *Annual Series*, n° 1933.

*
* *

Mais la science n'a pas tout fait, et les résultats eussent été sensiblement moindres sans une autre vertu de la nation tout entière. Affabilité, cordialité, politesse, sociabilité, cette qualité foncière de la race avait été disciplinée depuis un siècle par les prédications morales des philosophes, tournée par eux, sous la loi du devoir, en une solidarité nationale et humaine. A l'intérieur, c'est elle qui, après avoir fait la réelle unité de l'Allemagne impériale, a donné l'admirable et fraternelle coopération de l'Allemagne traficante, que les *Fair Traders* attribuent aux ordres de l'État, mais que seule l'unanimité des sentiments pouvait produire. A l'extérieur, c'est elle encore qui a fait du commerce allemand le fournisseur attentif et le serviteur complaisant de toutes les humanités.

Cette « entente commune », que vantent tous les observateurs anglais, a groupé dans chaque ville d'abord, dans chaque province ensuite, puis dans chaque État particulier, et enfin dans l'Empire entier, toutes les volontés et tous les efforts attelés à la même œuvre. Des syndicats. petits ou grands ou gigantesques, en sont nés, qui ont tressé en câbles irrésistibles les mille fils ténus et pliants des énergies et des capacités individuelles. Contre le colosse anglais, ces fils n'auraient rien pu : malgré ces toiles d'araignée, Britannia trônerait encore, inébranlable, sur ses bases massives. Mais comme les bataillons de fourmis humaines que l'on voit aux monument d'Égypte accrochées à quelque énorme statue et la mouvant et l'arrachant à la montagne par l'union et par la cadence de leurs milliers de frôlements, les secousses disciplinées de la multitude allemande ont ébranlé déjà cette colossale Albion. Charbon, fer, produits chimiques, sucre, borax, glycérine, joujoux, glaces, mobilier, etc., toutes les branches, grandes ou petites, de l'industrie; importation, exportation, acclimatation, colonisation, transport, batellerie, garage, emmagasinage, toutes les classes du commerce ont à leur tête un *Verein* pour le développement et la protection des intérêts communs. Ici encore, il faudrait citer tous les

rapports consulaires qui, tous, tiennent ces *Vereine* pour les facteurs les plus certains de la réussite allemande[1].

Stettin et son *Verein pour le développement des relations outre-mer* serait encore le meilleur exemple. Stettin, en 1870, n'était qu'un pauvre port de la Baltique, sans autres clients que ses voisins les plus immédiats de Russie ou de Suède. En 1871, dix-neuf notables se réunissent en un *Verein*, fondent des cours de langues étrangères et de géographie commerciale, une bibliothèque et des bourses de voyages. En 1872, les premiers missionnaires partent pour l'Amérique du Sud, puis d'autres vers les Indes anglaises et hollandaises, puis d'autres vers l'Australie et l'Amérique Centrale : chaque année, depuis trente ans, Stettin a ainsi partagé le monde entre ses « espions », disent les Anglais jaloux. Elle a aujourd'hui des clients et des correspondants sur toutes les places de l'univers. Elle a décuplé ses fonderies, cimenteries, briqueteries, chantiers de construction et ateliers de confections : elle habille sur mesures les humanités de toutes couleurs; elle a exporté en 1897 soixante-dix mille tonnes d'habits tout faits[2].

On peut constater par cet exemple — et tous les autres concordent — que l'initiative privée, et non pas l'action gouvernementale, a syndiqué les énergies individuelles. Les *Fair Traders* voient partout la discipline militariste et la courbache de l'Empire. Mais c'est la nation qui a tout voulu, tout combiné, tout accompli. La concorde et la camaraderie ont été les seuls liens : le *Verein* de Stettin avait dans ses statuts prévu les promenades et excursions en famille pour les dimanches d'été. L'intime union, qui partout à l'étranger règne entre Allemands domiciliés de tout état, est presque toujours le résultat de pareils *Vereine* fondés et maintenus par la seule bonne volonté réciproque. Jamais, dans la nation de Kant, d'autre « impératif » n'a été imposé ni reconnu que l'impératif catégorique et universel, implanté dans la conscience et dans les

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 8 : *Another factor that is considered to have helped the development both of home industries and foreign trade in the great extension in Germany of the principle of association or co-operation among the commercial classes for every kind of mercantile enterprise.*

2. *Annual Series*, n° 2064. Tout ce paragraphe est emprunté au rapport 434 (*Miscellaneous Series*).

conceptions de chacun par les doctrines des philosophes, — l'impératif du devoir national et social. Personne ne s'est soustrait à la tâche : les plus grands savants ont pris la tête des laboratoires les plus industriels, et les plus gros capitalistes celle des *Vereine* les plus hardis. Personne n'a douté de la foi commune : tous ont regardé le travail comme le premier devoir de l'honnête homme, Personne n'a cru que la prospérité individuelle pût aller ou durer sans la prospérité générale : le petit profit immédiat et personnel s'est presque toujours soumis au grand bénéfice national et lointain. Les consuls anglais ont récemment conté avec admiration quels sacrifices se sont consentis les uns aux autres les grands *Vereine* du fer, du charbon et de la construction navale pour rendre possibles les débuts et pour prolonger ensuite les premiers succès des chantiers germaniques[1]. Chacun a réduit ses bénéfices à presque rien; quelques-uns ont même travaillé à perte pendant les premiers mois; là où les *Rings* anglais auraient rivalisé d'âpreté et de désirs *monopolist*, les *Vereine* allemands ont lutté de complaisances et de libéralités.

Dans toutes les affaires petites ou grandes, les consuls anglais affirment qu'il en a été de même. Il est possible que le désir de corriger leur propre nation de cet âpre égoïsme devenu la caractéristique de l'Angleterre unioniste, ait influé sur les vues et sur les expressions de ces consuls anglais : il est difficile d'admettre cependant que tous se soient donné le mot pour nous peindre, à la façon de Tacite, une Germanie idéale et tout irréelle. Il semble bien que la solidarité allemande partout s'affirme dans les questions commerciales aujourd'hui, comme hier dans les questions militaires, comme dans les questions sociales demain. Et ici encore, c'est l'exemple de l'étranger que l'Allemagne a médité; l'Allemagne des *Vereine*, par le calcul et la conciliation des intérêts de tous, n'a fait que poursuivre les rêves du radicalisme anglais.

Cette Allemagne fut encore une vraie radicale dans sa conception et son usage de la politique. Entre les *Vereine* et l'État ou les États, il y a eu sans doute actions et réactions. Mais l'action principale a été des *Vereine* sur les États et sur

1. *Miscellaneous Series*, n° 490.

l'Empire même, et non de l'Empire sur les *Vereine*. Dans chaque État confédéré et dans la Confédération même, par une double action sur les suffrages des électeurs et sur les décisions des autorités, les *Vereine* ont incliné vers leurs intérêts toute la politique locale ou générale de l'Empire. Le rapport consulaire sur les canaux de l'Empire[1] met en leur meilleur jour ces relations du peuple commerçant et des pouvoirs. L'industrie des transports a été bouleversée par cette canalisation allemande. Les railways avaient fait la fortune anglaise. Les canaux assurent à l'Allemagne une énorme économie, partant de gros bénéfices annuels, grâce à la différence des frets sur terre et sur eau. Les compagnies, puis les *Vereine* de transports, furent les premiers à concevoir et à commencer cette œuvre. Puis les villes, Hambourg ou Lübeck, furent conquises à l'idée, puis les États et enfin l'Empire même. Ainsi fut conçu et se réalisa le grand ensemble dont le *Canal Central* du Rhin à l'Elbe et à l'Oder sera l'achèvement. Pour les transports par terre, les États n'ont pas seulement suivi les conseils des *Vereine*. Parfois ils sont devenus eux-mêmes de véritables *Vereine* : si la Saxe est un *Verein* d'éducation commerciale, la Prusse est un *Verein* de transports ; elle a pris en main l'exploitation de ses chemins de fer d'État non pour des raisons politiques ou stratégiques, mais « pour satisfaire aux aspirations du nouvel Empire industriel et commercial[2]. » Partout et en toutes occasions, il en fut ainsi : « Nous sommes une union d'États, écrivait un consul américain ; l'Allemagne est aujourd'hui un État d'unions. » Quand les *Fair Traders* célèbrent cette aide perpétuelle de l'État allemand et cette adaptation de la politique aux intérêts matériels, ils oublient, malgré le nom de radicaux que J. Chamberlain persiste à leur donner, que le radicalisme anglais ne fut aussi que l'effort de l'Angleterre travailleuse à « presser », comme elle disait, sur la machine gouvernementale. L'Allemagne impériale n'a fait que continuer chez elle, par d'autres moyens, la politique radicale à l'heure même où l'Angleterre impérialiste abandonnait cette politique.

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 25.

2. *Annual Series*, n°s 3135 et 1815 ; *Miscellaneous Series*, n° 494.

Et l'Allemagne fut encore plus radicale au dehors. Les radicaux anglais, disciples de Bentham, se proclamaient ennemis de la force et citoyens du monde. Ils recommandaient à leur peuple, comme premières et fondamentales conditions du bonheur, l'amour de la paix et le service de l'humanité. L'Allemagne impériale, depuis qu'elle existe, n'a pas fait une guerre, pas même, à vrai dire, une expédition coloniale. Mais partout elle s'est présentée en amie, en collaboratrice, en servante. Par son industrie, par son commerce ou simplement par le prestige de son succès, elle n'a point essayé d'imposer ses modes ou ses préférences : elle s'est pliée aux caprices de toute sa clientèle. Elle a exagéré même dans cette voie : elle a flatté toutes les manies, exploité toutes les faiblesses humaines. Ses complaisances se sont faites très humbles et ses représentants obséquieux. Elle abuse un peu des démonstrations et des protestations presque serviles, envers ceux-là même que ses premiers triomphes ont le plus durement atteints. Il n'est pas touriste, commerçant ou étudiant français qui n'ait rapporté d'outre-Rhin quelque souvenir parfois touchant, parfois bouffon, parfois gênant, de cette cordialité et de cette politesse allemande, lourde, naïve, maladroite, mais toujours « bon enfant ». A part la brutalité aristocratique des officiers, l'étranger n'a jamais à souffrir chez eux de cette morgue insupportable, de cette raideur mal complaisante et de ce dédain de parvenu, que l'Anglais apporte à toutes ses relations d'affaires : « La première raison du succès des Allemands, écrit le consul de Varsovie, est l'arrogance des industriels anglais... Le commerçant anglais, écrit le consul de Hambourg, en est encore à penser que sa clientèle doit prendre ce qu'il aime et qu'il n'a pas à lui fournir ce qu'elle veut, *the belief that his customers are to take just what he likes, and not he to supply what they like...* » Toute la différence entre la vieille tactique anglaise et la nouvelle tactique allemande pourrait tenir en quelques mots, écrit le consul de Francfort. Tant que l'Angleterre posséda le monopole universel, la clientèle fut obligée de s'accommoder aux habitudes anglaises, aux goûts anglais, aux usages, aux mesures, aux prix anglais ; l'industrie anglaise *anglicisait* le monde ; l'Allemand, comme le prophète,

s'est dérangé; il est allé à la montagne; il s'est donné beaucoup de peine pour satisfaire tous ses clients[1]. »

Les rapports consulaires[2] donnent mille preuves détaillées de cette affirmation :

Nos commerçants anglais, écrit le consul de Belgrade, ne veulent pas se rendre compte du bénéfice que l'on peut avoir à montrer beaucoup d'égards au client. Les Allemands savent parler et agir pour plaire : ils n'ont pas les nuances brusques et cassantes, le ton raide et même rogue de nos représentants... L'Allemand, écrit le consul de Riga, saisit toutes les occasions de plaire à sa clientèle. Il a vu que les scies anglaises ne convenaient pas à nos exploitants : il en a fabriqué pour eux sur dessins spéciaux. Il a vu que le moindre clou ou ornement de cuivre entraînait en douane de grosses contestations ou difficultés pour nos importateurs ; il a supprimé le cuivre dans tous ses articles. Il a suivi pour les transports et pour les échances toutes les indications, tous les désirs de notre place. Il a fait ses catalogues en langue, poids et monnaies russes... Les tailleurs et marchands de confections allemands, écrit le consul de Stettin, ont constitué un musée de poupées et de modèles habillés à la mode de tous les pays. Pour chaque peuple, ils fabriquent aujourd'hui le costume national ou habituel, dans les étoffes et les couleurs que tels et tels clients préfèrent. Ils ne présentent les modes allemandes que si on les leur réclame : ils ne mettent aucun point d'honneur à ne point copier les modes française ou anglaise... Voulez-vous un bel exemple de l'habileté allemande? écrit le consul du Havre. Les Allemands ont obtenu la fourniture de l'école industrielle d'Elbœuf. Ils ont fourni toute la machinerie à un prix dérisoire. Ils ne l'ont fait payer que pour la forme. Et ils ont donné gratuitement tous les produits nécessaires au laboratoire. Ils ont ainsi gagné le bon vouloir de la ville, et ce cadeau leur sera amplement payé par la clientèle future de tous les élèves sortis de cette École et habitués aux articles, procédés, outils et tours de main allemands... L'Allemand, écrit le consul de Ténériffe, a pris pour règle de contenter les goûts, les convenances et la bourse de ses clients. Que ces goûts lui semblent barbares, inexplicables, déraisonnables, n'importe : il pliera toujours sa fabrication aux demandes les plus fantastiques. Quant aux convenances, il s'acharne à supprimer toute peine et même tout ennui à son client. Il catalogue et facture toutes ses marchandises franco à domicile, frets et douanes compris, dans la monnaie du pays et au cours de la place. Le client ne peut jamais avoir de surprise désagréable sur le prix de revient. Pour les échéances, l'Allemand fera

1. *Miscellaneous Series*, n° 340.
2. *Annual Series*, n°s 1933, 1864, 1860, 1901, 2064, 2029, 1828, etc.

volontiers quatre, six et même douze mois de crédit : en temps de crise ou d'accident, il renouvellera ses traites. Il ménage la poche de tous, se dérange pour la moindre commande, commence avec de petites affaires et de petits profits, abaisse ses prix au fur et à mesure de ses bénéfices : il tâche de fournir à chacun ce que chacun peut payer.

Sur tous les marchés du globe, l'article allemand a copié les modes et trop souvent contrefait, « piraté », disent les Anglais, les modèles et marques indigènes ou en vogue (car cette Germanie n'a pas toutes les vertus); le commerce allemand, se faisant tout à tous, a sollicité et sans hésitation accepté tous les ordres, petits et grands, fructueux ou à peine rémunérateurs ; il s'est adressé partout aux foules et non à l'élite; en conséquence, il a dû fournir beaucoup et à très bon marché et, pour les paiements, faciliter les longs crédits; bref, l'Allemagne est devenue en cette fin de siècle démocratique le grand bazar populaire du monde : c'est elle qui remplace Birmingham, la boutique à joujoux de l'univers. *World's toy shop*, comme disaient déjà les gens du XVIIIe siècle. Les deux succès, à un siècle de distance, sont le produit des mêmes puissances éternelles. « La force, disait autrefois Birmingham, n'est un remède à aucun mal » et ce n'est la source d'aucun bien. L'Angleterre des radicaux, après avoir créé par la science de ses grands inventeurs les moyens d'action, vapeur, gaz, fer, railways, bateaux, etc., des siècles nouveaux, s'était pénétrée, à l'école de sa philosophie utilitaire et de son christianisme dissident, des véritables devoirs de l'humanité nouvelle et de l'idéal démocratique de paix, de justice, de fraternité, de solidarité nationale et humaine. La force et la discipline allemandes n'ont pas eu, en réalité, d'autres sources que cette même science inventive et cette même solidarité pacifique.

VICTOR BÉRARD

LÉA[1]

II

A force de réfléchir sur cette entrevue avec le président d'Ubzac, que sa conscience lui imposait comme un devoir, Frédérique en avait peu à peu réglé les conditions à l'avance. Il importait avant tout que sa dignité de femme, considérée par Pirnitz et par elle-même comme intangible, n'en fût pas amoindrie. L'idée qui s'offrait la première à l'esprit — recourir au secrétaire personnel — fut donc écartée. N'était-ce pas accepter en quelque sorte la voie proposée par M. d'Ubzac, ménager, à son exemple, les convenances mondaines et politiques ? Frédérique renonça d'ailleurs à écrire au président : avec un personnage de cette importance, on n'est jamais sûr que les lettres ne soient pas ouvertes par un intermédiaire. Enfin, elle n'eut voulu pour rien au monde l'aller trouver dans son hôtel particulier, au risque de rencontrer sa femme. Elle fut donc amenée à le joindre au Palais, sans annoncer sa visite.

Le matin du jour qui suivit la rentrée de Frédérique à Paris, — après son voyage à Poudenats, — Pirnitz accompagna la jeune fille jusqu'au grand escalier de marbre qui monte à la galerie de Harlay. Il était à peine dix heures et demie. Frédérique, au pied de son calvaire, chancela d'émotion.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier et 1er février 1900.

— Oh! Romaine, — fit-elle, crispant ses doigts sur le bras de sa compagne. — Faut-il vraiment que je tente cela? Il n'est pas de supplice qui ne me fût moins dur.

— Je sais que l'épreuve est rude, répliqua l'apôtre. Une autre que vous n'en aurait même pas accueilli la pensée. Mais puisqu'une telle inspiration vous est venue, vous n'avez pas le droit de vous y soustraire. Donc, soyez forte. Représentez-vous l'iniquité d'une condamnation possible de Geneviève... Cette iniquité, vous pouvez l'empêcher.

— Je ferai ce que je dois, dit Frédérique. Merci.

— Je vais à l'instant retrouver Daisy chez notre avoué pour régler la liquidation du cautionnement, reprit Pirnitz. Où vous reverrai-je, et quand?

— Donnons-nous rendez-vous dans la galerie de Harlay, voulez-vous? Vous m'y attendrez avec Daisy, si vous êtes libres avant moi, comme c'est probable. En cas de nouvelles heureuses, nous pourrons toutes les trois les porter aussitôt à Geneviève.

— Soit! Galerie de Harlay, le plus tôt possible. Courage!

Elle lui pressa les mains. Frédérique monta les degrés de marbre, entra dans le Palais, pénétra à gauche par la porte à têtes de dogues ornée sur son fronton de ces mots : « Cour de cassation ». Là, elle demanda à un garçon si Monsieur le premier président d'Ubzac était visible.

— C'est bien jour d'audience de la Cour, dit l'homme. Mais Monsieur le premier président n'arrive qu'à onze heures, onze heures et demie...

— Puis-je l'attendre?

— Si vous voulez.

Il ouvrit paresseusement un cabinet tapissé de rouge, meublé de chaises en velours grenat. Frédérique s'assit. Un instant après, le même garçon lui présenta un imprimé sur lequel elle inscrivit son nom : Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier, en face du numéro 1. Le président d'Ubzac, ancien garde des sceaux, avait apporté au Palais les habituelles formalités d'un ministère.

— Alors, demanda-t-elle, je passerai la première?

— Oh! ça n'est pas sûr... Il vient des collègues de M. d'Ubzac au Sénat, des conseillers à la Cour de cassation,

des amis... Alors, ils entrent avant... Mais, des fois, s'il n'en vient pas, vous aurez la chance de passer. Il vaut toujours mieux être placée en tête, n'est-ce pas?

De nouveau seule dans le cabinet rouge, Frédérique attendit, plus sereine qu'elle n'avait présagé. Le lieu était tellement administratif, banal, qu'elle s'y sentait vraiment en démarche officielle : une solliciteuse dans l'antichambre d'un fonctionnaire.

Dix heures et demie, onze heures sonnèrent. Plusieurs autres visiteurs furent introduits : deux dames en grand deuil, un personnage à favoris, à moustache rasée, un monsieur très bruyant, parlant haut, que le garçon connaissait et appelait respectueusement « Monsieur le sénateur... » Les deux dames en deuil s'absorbaient dans un entretien à voix basse et ne prêtaient pas d'attention à ce qui se passait autour d'elles ; le magistrat lisait des journaux apportés en paquet dans la poche de son pardessus. Le sénateur, après avoir arpenté bruyamment la petite pièce, s'être ébroué dans une toux énergique, avoir miré dans la glace son visage de voyageur de commerce, était venu s'asseoir en face de Frédérique et cherchait à capter le beau regard pensif de la jeune fille...

« Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier ! »

C'était le garçon qui prononçait ce nom, ouvrant la porte du fond, celle qui conduisait par un bout de corridor chez Monsieur le Premier. Et dans la façon dont sa voix scandait les syllabes, il y avait à la fois de la déférence, de la surprise, et aussi le plaisir d'étonner son public...

Frédérique, elle, ne fut pas étonnée : elle avait prévu que M. d'Ubzac la recevrait aussitôt qu'il lirait son nom. Elle suivit le garçon... Un corridor demi-obscur séparait la pièce d'attente du cabinet présidentiel : pendant qu'elle le traversait, elle sentit une montée d'attendrissement et la comprima d'un effort violent. Mais cet attendrissement n'allait pas vers l'homme auquel elle devait la vie, et qu'elle verrait tout à l'heure de près pour la première fois. Il s'exhalait des profondeurs du souvenir, enveloppait l'évocation de la pauvre Christine, victime de cet homme...

Le garçon, s'effaçant sur le seuil, répéta le nom :

— Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier.

Frédérique vit une large pièce éclairée par deux hautes fenêtres, décorée de portraits de magistrats en robe rouge, et, derrière une table-bureau couverte de dossiers, un personnage en redingote sévère, élégamment coupée, qui se leva... Comme dans la plupart des graves circonstances de sa vie, elle trouva ramassées et disponibles, pour ainsi dire, toute son énergie et toute la force de son esprit : c'est le privilège et le secret des gens d'action. Regarder cet homme de haute taille, au noble visage encadré de cheveux blancs et d'une barbe grise soignée et fournie, reconnaître en lui ses propres traits avec on ne savait quoi de moins correct dans l'ouverture des yeux, de moins ferme dans le dessin du menton, lire sur ces prunelles hésitantes, sur cette bouche serrée, sur cette main qui pendait au bout de la manche et remuait dans le vide, un trouble intense, prêt à crever en larmes et en balbutiement, — se dire : « Non! je ne céderai pas, je ne lui permettrai pas de s'émouvoir... » et armer en effet son regard d'une telle rigueur que le président, sous le choc, se ressaisit aussitôt, devinant en face de lui une volonté rétive : — ces phases de la première rencontre tinrent dans quelques secondes, comme presque tous les puissants mouvements de l'âme humaine... Frédérique imposa ce qu'elle avait décidé : que M. d'Ubzac ne lui adressât pas le premier la parole. Ce fut elle qui dit :

— Monsieur le premier président, je viens présenter une requête à votre équité en faveur d'une innocente.

Le magistrat, désormais averti et maître de soi, répliqua :

— Asseyez-vous, mademoiselle.

Frédérique s'assit. Nettement, assez brièvement, mais sans mettre aucun détail, en personne sûre qu'on ne lui disputera pas les minutes, elle expliqua qu'elle venait plaider la cause de Geneviève Soubize, exposée à être renvoyée devant le jury. Elle ne demandait pas que la justice épargnât une coupable : elle espérait éclairer par des renseignements positifs la religion d'un magistrat suprême.

Alors elle conta le passé de Geneviève et de Daisy, l'origine, le développement de l'œuvre, rectifiant les opinions accréditées par les journaux hostiles, réfutant les calomnies lancées contre les fondatrices et leur enseignement.

Le président d'Ubzac, appuyé du coude gauche sur sa table

de travail, écoutait avec l'apparence d'une attention extrême et, par intervalles, approuvait d'un signe de tête ; mais Frédérique, dont les yeux hardis plongeaient dans ceux de son père, y devinait le tumulte intérieur qui empêchait le magistrat de suivre, presque d'entendre les paroles de sa fille. Elle pensa :

« C'est un cœur faible, avec un visage d'énergie, avec l'autorité factice que donnent, dans la société, le nom et l'argent... » Et — seul effet du sentiment filial — elle conçut le regret de ne pouvoir pas vivre quelque temps auprès de lui pour lui suggérer la loi morale et le devoir, comme elle les avait suggérés jadis à sa mère et à son grand-père Legay.

Lui, tandis que parlait sa fille, la regardait : un mélange de joie et de désespoir submergeait le cœur de cet homme de cinquante-cinq ans, comblé d'honneurs et d'argent, mais sevré de tendresse et parvenu à l'âge où, toutes les ambitions satisfaites, le cœur est tourmenté de nouveau par le besoin d'aimer. Que cette jeune femme si belle dans ses vêtements sombres qu'elle parait d'élégance, que cet être moral dont la noblesse éclatait à travers toutes ses paroles (et cela seul frappait le magistrat dans le récit de Frédérique), — que cette âme et ce visage exceptionnels fussent issus de lui, il en concevait un orgueil tel qu'aucun succès de sa carrière ne lui en avait jamais valu de pareil.

Seulement, il n'en pouvait douter, cette chair de sa chair refusait l'héritage de son admiration et de son affection. Elle n'avait pas eu un mot pour rappeler ses droits de fille ; elle venait comme une solliciteuse ordinaire, ne se recommandant que de la seule justice. Et de sentir qu'il était impuissant là-contre, que rien ne briserait la volonté de la jeune femme assise en face de lui, que rien ne survivrait à cette entrevue, — ce fut une angoisse insupportable.

Alors, il voulut à tout hasard la retenir, la voir le plus longtemps possible. Comme il la devinait en éveil, prête à l'alarme au moindre essai de rapprochement, à tout ce qui excéderait les rapports d'un magistrat et d'une requérante, il feignit un vif intérêt pour l'affaire Soubize, compulsa des dossiers, écrivit des notes. Puis il demanda des détails sur l'École des Arts de la femme... Qu'étaient devenues les fondatrices?

Daisy Craggs? mademoiselle Pirnitz? Il savait tous les noms, « parce que la tentative l'avait intéressé et qu'il l'avait suivie », disait-il. Frédérique le renseigna.

— Et votre sœur... Mademoiselle Léa?

— Léa nous a quittées. Elle est partie pour l'Angleterre. Elle est allée rejoindre des amis auprès desquels nous avons vécu autrefois. Je suppose qu'elle se mariera là-bas.

— Et vous?

— Moi, j'habite avec Romaine Pirnitz et Daisy Craggs... 21, rue de la Sourdière.

Elle dit cette adresse sans que sa voix tremblât. Le président fut si ému de l'entendre qu'il dut se renverser sur le dossier de son fauteuil. Frédérique comprit qu'il allait parler des choses interdites, s'attendrir. Il passa entre eux un silence tragique pendant lequel, bouleversée elle-même, ayant peur de fléchir si elle *regardait* l'émotion de son père, elle fixa obstinément les yeux sur un des hommes rouges à parements d'hermine accrochés au mur. Enfin elle put reprendre avec assez de fermeté :

— Monsieur le président, puis-je compter sur votre appui pour l'œuvre de justice qui me tient au cœur?

M. d'Ubzac, d'une voix très basse, répliqua :

— Je vous promets de faire tout mon possible... Et j'ai lieu d'espérer que je réussirai... Évidemment, cette jeune fille est très intéressante... très intéressante...

— M'est-il permis de vous demander comment s'exercera votre influence?

— Il m'est impossible, — reprit le magistrat, — d'agir directement sur le juge d'instruction. Ce serait une démarche maladroite, compromettante... Vous me comprenez?... Mais on peut s'arranger. Je m'adresserai au procureur général, qui lui-même fera connaître son désir au juge par l'intermédiaire du procureur de la République. De la sorte, nous échappons à toute critique...

Il semblait fort satisfait de la solution qu'il avait trouvée, et ses yeux quêtaient une approbation.

« Toujours la diplomatie, la politique, l'habileté! pensa Frédérique. Ne saurait-on donc être une Force sociale utile

sans s'embarrasser de tout cela?... Enfin... pourvu que justice soit rendue!... »

— Je crois pouvoir vous assurer, continua M. d'Ubzac, que j'aurai satisfaction. On reprendra au besoin l'instruction en partie, afin de ne pas conclure à la responsabilité. Seulement, je vous en supplie, pas un mot de mon intervention dans tout cela!

Il y avait vraiment de l'inquiétude, de la peur presque, dans l'attitude du magistrat prononçant ces derniers mots.

— Je voudrais bien cependant, reprit la jeune fille, porter tout de suite la bonne nouvelle à Geneviève Soubize, avec Daisy Craggs et Pirnitz... Pourrais-je obtenir pour elles et pour moi la permission de la voir à Saint-Lazare? Je serai discrète, — ajouta-t-elle aussitôt. — Je ne dirai pas d'où me vient cette espérance...

Elle distingua le déplaisir dans les rides qui plissèrent le front du magistrat. Il céda cependant. Il écrivit quelques lignes sur un feuillet qu'il mit sous enveloppe et traça la suscription.

— Voici un mot pour M. Fournier, le juge d'instruction chargé de l'affaire, dit-il en remettant la lettre à Frédérique. Lui seul peut délivrer le permis nécessaire pour visiter les prévenues. Ne racontez à mademoiselle Soubize rien de précis... rien qui me concerne... enfin, ne me nommez point, n'est-ce pas?... Je compte sur votre discrétion.

Elle ne répondit rien. Cette insistance l'irritait un peu. Elle dit simplement :

— Merci, monsieur le président.

Elle se leva. M. d'Ubzac se leva aussi.

— Est-ce que je ne vous reverrai pas? — demanda-t-il, comme malgré lui.

Frédérique répliqua :

— Je ne le pense pas, monsieur.

Une douleur si violente altéra la physionomie du président que la jeune fille fut émue de pitié.

— Je me rappellerai cependant, reprit-elle, dans le cas où je pourrais vous signaler une injustice à réparer, que je suis bien accueillie ici.

Ils firent quelques pas vers la porte du cabinet. Le père et

la fille étaient de même taille. Frédérique admira la beauté des traits du président, la limpidité de ces yeux que l'âge ne ternissait pas. Un soudain mouvement de tendresse la bouleversa, un instinct pour ainsi dire physique, le besoin de se jeter au cou de cet homme, de prononcer des mots puérils à son oreille ; si M. d'Ubzac lui eût ouvert ses bras, elle y fût tombée. Mais cette courte faiblesse — la seule qu'elle dût retrouver plus tard dans sa vie avec sa fuite désespérée, naguère, dans Regent's Park — ne fut pas remarquée par son père. A ce moment, en effet, le magistrat, accoutumé par la vie publique aux attitudes, s'efforçait de laisser à Frédérique l'image d'un être aussi ferme qu'elle lui apparaissait elle-même.

— Tout ce que vous voudrez de moi, — lui dit-il en la regardant bien en face, — vous l'aurez.

Elle eut le courage de répondre :

— Je ne vous demanderai jamais rien pour moi. Mais je vous remercie pour celles que vous aiderez à cause de moi.

Elle tendit sa main, que le président retint dans la sienne. Elle vit ses yeux humides malgré le stoïcisme qu'il tâchait de montrer. Elle l'aima mieux ainsi, maître de son trouble, digne et viril.

— Adieu, murmura-t-elle. Je vais demander le permis de visite à M. Fournier; ensuite, je cours rassurer un peu Geneviève.

Le président chercha comment il la garderait quelques instants encore sous ses yeux. Il ne trouva aucun moyen.

— Si vous pensez à moi parfois, — dit-il avec un peu d'hésitation entre les mots, — je voudrais...

Elle l'interrompit :

— Je vous promets, dit-elle, de penser à vous respectueusement.

Elle ouvrit elle-même la porte et sortit. L'attendrissement la gagnait, si violent, que dans le corridor demi-obscur elle dut s'appuyer contre la muraille; elle défaillait... Deux sanglots secs la secouèrent. Sa vie lui apparut comme un désert; elle eut le dégoût de l'avenir. Elle s'abandonnait. Une pensée soudaine la fit tressaillir et la redressa.

— Mon Dieu! S'il sortait! s'il me voyait!...

La peur d'être surprise là par son père, qu'elle devinait toujours immobile derrière la porte refermée du cabinet, lui rendit des forces. Elle traversa la rouge salle d'attente, maintenant pleine de solliciteurs, le vestibule où siégeait le garçon... Celui-ci se leva en sursaut, étonné de n'avoir point, comme de coutume, entendu sonner le timbre électrique par lequel le président annonçait la fin d'une audience...

Il reconduisit cérémonieusement Frédérique jusqu'à la galerie de Harlay.

La démarche auprès du juge Fournier pour obtenir la permission de visiter Geneviève détendit les nerfs de la jeune fille. Elle n'y fut retardée par aucune difficulté; mais elle y employa plus d'une demi-heure. Comme elle revenait galerie de Harlay munie des trois permis, elle aperçut Daisy et Pirnitz assises sur un banc. Elle courut à elles dans un élan de joie :

— Geneviève est sauvée !

Daisy, pâle d'émoi sous sa couperose, saisit la main de Frédérique et la baisa. Elle ignorait la relation filiale de Frédérique avec le président d'Ubzac : elle attribuait sa joie au succès de sa requête. Mais Pirnitz, pour qui le cœur de la disciple n'avait pas de mystère, comprit que Frédérique triomphait d'avoir subi l'épreuve, sa volonté et sa dignité intactes.

— J'en étais sûre, — lui dit-elle à voix basse, tandis que l'Irlandaise hélait un fiacre; — vous ne pouviez pas être vaincue. Mais l'épreuve était nécessaire; tôt ou tard elle vous menaçait... Maintenant, vous êtes vraiment confirmée.

Confirmée?... Frédérique n'eut pas le temps de faire expliquer le mot par Pirnitz, car Daisy ramenait le fiacre... Mais tandis qu'elles roulaient ensemble vers la prison Saint-Lazare, Daisy bavardant comme une folle, elle médita sur les paroles de l'apôtre. Elle se rendit compte qu'après l'écroulement de l'œuvre et la fuite de Léa, Pirnitz avait redouté pour sa préférée le retour possible vers la famille... Madame d'Ubzac passait pour une personne effacée et dominée par son mari; les idées avancées qu'affichait le président sénateur se seraient bien accommodées d'une reconnaissance un peu

théâtrale... Qui sait? Frédérique risquait peut-être d'être enlevée à la cause féministe...

« Pirnitz a raison, pensa-t-elle : cette épreuve était nécessaire. Désormais seulement, je me sens confirmée. »

Il était près de deux heures quand elles atteignirent la prison. Comme elles présentèrent une carte de M. Fournier jointe aux permis, on leur marqua de la considération. Elles furent introduites dans un parloir sur la porte duquel ce mot : *Réservé*, était imprimé sur une plaque d'émail.

— Verrons-nous Geneviève Soubize seule? demanda Pirnitz à la religieuse qui les accompagnait.

— Oh ! si cela peut vous faire plaisir... Geneviève est extrêmement facile et douce... Je ferai rester une garde dans le corridor pour le cas où elle aurait une crise. Mais c'est bien improbable. Depuis sa péritonite, elle va bien mieux du côté des nerfs.

Les trois femmes attendirent, oppressées par les murs de cette maison de souffrance. Elles regardaient d'un œil distrait les panneaux du parloir ornés de vagues lithographies municipales et la cheminée sur laquelle un buste de la République érigeait son masque de Cérès coiffée du bonnet phrygien. A deux heures vingt-cinq, une cloche sonna... Quelques instants après, Geneviève entrait conduite par une infirmière qui, sans dire un mot, se retira.

— Bonjour, Romaine... Bonjour, Daisy... Bonjour, Fédi...

D'un air sage de pensionnaire, elle embrassa les trois femmes. Daisy la serra longuement contre son cœur. Pirnitz et Frédérique, qui ne l'avaient pas encore revue depuis le soir du crime, sentaient la pitié barrer leur gorge... Geneviève portait l'uniforme des détenues, le complet de drap gris bleu, le fichu croisé sur les seins, l'humble capeline blanche semblable aux bonnets que les gens de la campagne infligent aux nouveau-nés. Ce bonnet surtout la changeait, cachant l'auréole rousse qui d'ordinaire entourait de flammes son joli visage chiffonné. Et pâlie, maigrie par la maladie récente, elle semblait toute diminuée, apaisée, sans mouvements nerveux comme autrefois, sans pétulance — trop calme.

On lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Oh ! je vais bien, dit-elle ; on m'a très bien soignée ici. Je ne manque de rien. Mais que cette maladie a été longue ! Vous n'imaginez pas comme j'ai eu mal à la tête. On me mettait des cataplasmes dans le dos, on me faisait boire des tisanes. Moi, je leur disais : « Je vous en prie, ôtez-moi d'abord mon mal de tête. » Je ne savais pas qu'on pût avoir mal à la tête si longtemps.

— Et maintenant, chère Geneviève, questionna Pirnitz, vous n'avez plus mal ?

— Non... J'ai seulement le cerveau tout congelé... Savez-vous ce que je veux dire ? Il me semble que j'ai derrière le front une grosse masse lourde et froide, insensible. C'est bien ennuyeux. Je crois que je ne pourrais pas encore travailler. Mais cela passera.

Assise sur le bord d'une chaise comme une élève modèle, elle débitait ces phrases raisonnables d'un ton à la fois résigné et détaché. Pirnitz et Frédérique échangèrent un regard de désolation. La pauvre Daisy congestionnait son visage à force de retenir ses larmes.

A voix basse, Pirnitz demanda à l'Irlandaise :

— Puis-je dire le résultat de la démarche de Frédérique ?

— Essayez... Avec moi, dès que je lui parle de ce qu'elle a fait, elle divague.

— Nous venons vous apporter une bonne nouvelle, Geneviève, fit l'Apôtre.

— Ah ! laquelle ?

— Vous ne serez, sans doute, pas renvoyée devant la chambre des mises en accusation. Vous serez bientôt en liberté.

Geneviève observa Pirnitz avec attention et ne parut pas avoir entendu.

Daisy guettait anxieusement ce qu'elle allait dire.

— Geneviève, reprit Pirnitz, n'êtes-vous pas heureuse de ce que nous vous annonçons ? C'est Fédi qui a obtenu cette faveur pour vous...

La détenue sembla ramasser tout l'effort de son intelligence. Elle regarda tour à tour Daisy, Pirnitz et Frédérique. Puis elle dit, d'une voix hésitante, peureuse :

— Est-ce qu'il va être bientôt l'heure de ma classe ?

Daisy laissa échapper ses larmes. Pirnitz et Frédérique éprouvèrent cet effroi particulier qui trouble le fond même de notre humanité, aux premières paroles délirantes d'un être qu'on a connu plein de sens, et qu'on aime.

Tout à coup Geneviève vit que Daisy pleurait. Elle quitta son siège, s'élança au cou de l'Irlandaise, l'embrassa à plusieurs reprises :

— Ne pleure pas, Daisy, ma chérie... Nous allons partir ensemble... Puisque nous serons toutes les deux, qu'est-ce que cela nous fait d'habiter n'importe où? Nous serons même bien mieux rue des Vergers... Il y a deux chambres qui communiquent, une pour chacune de nous, deux chambres si gaies!...

— Oui, ma belle, oui! balbutiait Daisy...

La jeune fille avait glissé agenouillée à ses pieds, elle se caressait aux mains de l'Irlandaise comme une bête fidèle.

— Oh! reprit Geneviève d'une voix peu à peu plus assurée. Nous allons être bien heureuses. C'est une œuvre admirable... Il s'agit de former des jeunes filles qui n'aient aucun besoin de l'homme, et qui puissent se conduire toutes seules, librement, fièrement.

Elle se releva, et, debout, parut faire un discours à un auditoire imaginaire:

— Le premier devoir de la femme, c'est d'être une personne, et non une sorte d'être vague et dépendant, à la merci des hommes, recevant ses idées des hommes, inclinant sa volonté sous la loi des hommes... Mais pour que la femme soit une personne véritable, elle doit d'abord se rendre indépendante, gagner largement sa vie. Nous apprenons donc avant tout à nos élèves un bon métier, qui les libère de la tyrannie masculine. Ensuite nous leur donnons conscience de l'égalité des sexes... Elles ont les mêmes droits que les hommes, il faut qu'elles le sachent, dès l'enfance.

Elle s'arrêta, se passa la main sur le front, comme en un effort de mémoire ou de réflexion.

— Les hommes... Les hommes ont tyrannisé les femmes pendant tant de siècles! Il faut s'en affranchir. Celles qui

ont besoin de la société des hommes sont méprisables... Il faut apprendre aux jeunes filles à s'écarter du contact des hommes... Elles deviendront ainsi comme les prêtresses de la morale dans la société nouvelle... Elle seront les vierges fortes, la plus parfaite expression de l'Ève prochaine. Il n'y aura plus... il n'y aura plus...

Elle s'arrêta et promena sur les trois visiteuses un regard inquiet d'enfant égaré... Daisy alla la prendre par le bras. Frédérique et Pirnitz s'approchèrent :

— J'ai encore..., — fit Geneviève à mots entrecoupés, — j'ai... encore... un peu... mal ici. (Elle touchait ses tempes l'une après l'autre). Oh! Daisy, rentrons... Je suis bien fatiguée... bien fatiguée...

La petite tête rousse coiffée du triste bonnet des détenues s'abattit sur la poitrine de l'Irlandaise, qui assit le corps maigre de Geneviève sur ses genoux et la berça comme un corps d'enfant. Geneviève alors ne dit plus rien, se laissa bercer, nichée dans le giron où elle avait goûté, petite fille, la douceur de l'abri maternel, Et de la voir, par l'attitude et presque par la taille, revenue à la puérilité, c'était un affreux spectacle pour Frédérique, — mais elle l'aimait mieux ainsi que debout comme tout à l'heure, haranguant un public imaginaire, répétant de sa voix de folle, avec ses yeux de folle, toute la doctrine que Frédérique avait pieusement recueillie naguère de la bouche de Pirnitz, tout ce qui avait été et demeurait l'orgueil, la joie de sa vie. Oh! cette harangue démente dans laquelle repassaient les enseignements de Stuart Mill et de Romaine!... Après tant d'épreuves, après la trahison des uns, la lâcheté des autres, l'hostilité victorieuse des hommes, fallait-il encore être blessée au cœur par l'inconsciente parodie de sa foi!... Maintenant que Geneviève se taisait, Frédérique, dans l'anxiété d'un croyant qui a vu un fou souiller le sanctuaire et tremble de le voir recommencer, saisit Pirnitz par la main et lui dit :

— Je vous en prie, Romaine, allons-nous-en!...

La porte du parloir s'ouvrit au même instant, la religieuse reparut. Elle sembla mécontente de trouver Geneviève sur les genoux de Daisy.

— Allons! — fit-elle avec une certaine brusquerie.

Qu'est-ce que cela veut dire, Geneviève? soyez convenable, ou je ne vous permettrai plus de venir au parloir.

La jeune détenue s'était dressée sur ses pieds dès qu'elle avait entendu la voix de la sœur. Elle resta devant elle peureusement, comme une écolière.

Daisy grommela :

— Qu'est-ce qu'elle fait de mal, la pauvre chérie?... En voilà un gendarme!

Le « gendarme » en cornette emmena sa prisonnière sans plus rien dire, sans même saluer les trois femmes présentes. Probablement, depuis leur arrivée, on s'était renseigné, on savait qu'on avait affaire aux terribles anarchistes complices de Geneviève! Quand la sœur fut partie, Daisy, après quelques instants de morne silence, dit à ses deux compagnes :

— Eh bien, n'est-il pas urgent de la tirer d'ici?

— Oui... mais une fois libre, où la mettrons-nous? questionna Frédérique.

— Qu'on me la donne, à moi, et je passerai ce qui me reste de vie à la soigner. Elle n'inquiétera personne, et du moins elle ne souffrira pas! Ah! si elle était restée avenue de Ségur...

— Daisy! fit Pirnitz d'un ton de reproche.

Mais l'Irlandaise, déjà, lui baisait les mains;

— Pardon! pardon! j'ai tant de chagrin! je ne sais plus ce que je dis... Que voulez-vous, Romaine! voir ma pauvre petite chérie en cet état, dans cette maison... Je n'ignore pas, allez! que c'est beaucoup par ma faute que tant de malheurs sont arrivés! Aussi désormais je me charge de Geneviève. N'est-ce pas mon devoir?

Elle implorait humblement l'aquiescement de l'apôtre, car Pirnitz exerçait toujours sur elle le même ascendant, et elle ne pouvait s'y soustraire, surtout en sa présence, sous son regard irrésistible.

— Daisy, répondit Pirnitz, le code de nos devoirs est écrit en nous : il n'y a de lois générales que pour un petit nombre d'actions... Vous serez toujours charitable, je le sais, vous ferez toujours le bien. Seulement il y a cent manières de faire le bien, et, pour les amies que j'aime, je souhaite qu'elles le fassent de la manière qui intéresse toute l'humanité.

Daisy baissa le front et ne répliqua rien. Frédérique et Pirnitz comprirent que celle-ci encore était perdue pour la cause de l'affranchissement. L'amour d'un être humain particulièrement cher la volait à l'humanité.

— Partons, dit Pirnitz.

Elle prit les devants avec Frédérique. Daisy les suivait, humble et confuse, étonnée elle-même d'avoir eu le courage de proclamer sa défaillance.

III

Malgré les calomnies répandues dans Saint-Charles, l'impatient Rémineau avait dû attendre, pour posséder Duyvecke Hespel, le mariage régulier à la mairie et à l'église : et ces deux cérémonies furent elles-mêmes remises jusqu'après le rétablissement du petit Gaston. Tout cela occupa environ cinq semaines, desquelles l'ouvrier sculpteur disait d'un ton pénétré :

— Jamais je n'ai eu tant de misère ni tant de contentement !...

Le couple s'installa dans une maison voisine de celle où ils avaient longtemps habité l'un et l'autre, toujours rue Cujas. Seulement, ce fut une maison neuve, distribuée à la façon moderne ; et comme Rémineau était non seulement un ouvrier habile, mais un érudit en matière de mobilier, — comme Duyvecke, nullement artiste d'ailleurs, s'entendait aux soins d'un ménage, l'intérieur des nouveaux mariés fut bientôt très confortable et très coquet. Ils vécurent à l'aise. Rémineau gagnait des journées de douze à quinze francs en travaillant chez lui. Duyvecke, soucieuse de contribuer au bien-être commun, donnait l'après-midi des leçons d'une heure et demie à une jeune fille préparant ses brevets — la fille d'un grand tapissier de la rue Lafayette qui employait souvent Rémineau. Depuis le mariage, rien n'avait rompu la bonne harmonie des époux. Rémineau demeurait asservi à Duyvecke par une adoration quasi religieuse. Et Duyvecke, attirée

d'abord, et par la bonté un peu gauche du sculpteur, et par la pseudo-maternité qui l'attachait au petit Gaston, — insensiblement, rien que par l'effet de la santé de son cœur, du bel équilibre de ses sens, en était venue à aimer Rémineau. Les caresses de ce brave garçon calmaient des aspirations indécises, des besoins vagues que son innocence de jeune fille avait ignorés.

Le soir de la visite faite à Saint-Lazare par Frédérique, Pirnitz et Daisy, l'Irlandaise arriva la première chez les Rémineau, aux environs de sept heures. Dans l'après-midi, elle avait vu le professeur Bouchardon, et obtenu de lui la promesse d'empêcher qu'on mît d'office Geneviève dans une maison de santé, à sa sortie de prison. — Quelques minutes plus tard entrèrent ensemble Frédérique et Pirnitz venant de la rue de la Sourdière. Elles trouvèrent Daisy en compagnie de Duyvecke et du petit Gaston. Rémineau, qui avait dû travailler tard, achevait sa toilette.

— Il se fait beau pour vous, — dit en riant la jolie Flamande. —Vous allez le voir.

Comme Frédérique et Romaine, assises dans le salon Louis XV dont Rémineau avait sculpté les meubles, en goûtaient la gracieuse ordonnance, le petit Gaston, très bien portant maintenant que sa « maman Vecke » ne le quittait plus, s'approcha de Frédérique et lui dit, à demi-voix, timide :

— Madame... est-ce que l'autre jolie dame ne va pas venir aussi?

« L'autre jolie dame », c'était Léa. Le cœur de Frédérique fut transpercé par ce rappel innocent d'une douleur à laquelle elle ne voulait pas céder, ni penser même. Elle embrassa l'enfant :

— Non, mon chéri. La jolie dame que tu veux dire n'est plus avec nous. Elle ne reviendra jamais.

— Ah ! fit le petit, qui demeura pensif, glacé par ce grand mot vague : « jamais », — aussi incompréhensible pour les enfants que le mot de mort...

Duyvecke, confuse, n'osa gronder Gaston qui n'avait en somme rien dit de mal... Mais un silence pénible suivit la réponse de Frédérique. Presque aussitôt, heureusement apparut Rémineau, — un Rémineau transformé par l'amour

et par les soins conjugaux, — un Rémineau presque élégant, les mains, les cheveux et la barbe soignés, portant du linge fin bien empesé et un complet de drap gros bleu assez correctement coupé, d'ailleurs sans recherche. Frédérique surprit le regard, à la fois avide et reconnaissant, dont Duyvecke le couvait, tandis qu'il présentait ses hommages.

« Pirnitz a raison, pensa-t-elle. Cet attachement fétichiste de l'épouse à l'époux sera longtemps la loi des meilleures entre les femmes. Combien y a-t-il de Duyveckes, sur cent jeunes filles?... Et pourtant Duyvecke, qui n'était pas éprise de Rémineau avant le mariage, qui le dominait avant le mariage, est aujourd'hui l'esclave amoureuse de cet homme, le plus ordinaire des hommes, — ni beau, ni spirituel, ni distingué : brave homme seulement. Oh ! que la tâche des libératrices est malaisée, avec ces enchaînées jalouses de leurs chaînes... »

Tandis que Frédérique méditait ainsi, Rémineau, qui professait pour elle — sur la foi de Duyvecke — une sorte de culte, lui adressait un compliment entortillé, sur l'honneur qu'elle leur faisait de venir les voir, sur le souvenir qu'on entretenait d'elle dans la maison. Comme il s'embrouillait, sa femme vint gentiment à son aide, lui prenant le bras :

— Allons, Rémi, ne t'intimide pas... Si vous saviez, mademoiselle Frédérique, combien ce qu'il vous dit là si mal, il le pense!... Pas un jour ne passe sans que nous parlions de vous ici. Avec mademoiselle Romaine, vous êtes comme nos saintes patronnes. Pour un peu, l'on vous prierait.

La domestique, autre Flamande venue d'Hazebrouck, sœur de lait de Duyvecke, et qui, blonde aux cheveux de cendre, semblait une copie lourde et maladroite du type de sa maîtresse, ouvrit la porte de la salle à manger :

— Duyvecke, c'est servi.

La salle à manger était petite et confortable, bien meublée comme tout l'appartement. Dès qu'on y fut assis, — la chaleur de l'air, la clarté de la grosse suspension sur les vaisselles luisantes et les couverts de ruolz, l'odeur des fines nourritures savamment travaillées par Duyvecke et sa sœur de lait Gudule, la saine amitié qui unissait les convives valurent à Frédérique un sentiment d'aise et de sécurité. Depuis combien

de temps ne lui était-il pas arrivé d'être ainsi reçue par des amis, de s'asseoir à une table qui ne fût pas une table de réfectoire?... Oh! depuis bien longtemps. Depuis les jours d'Apple-Tree-Yard. Car elle ne pouvait pas compter les bizarres repas pris à Poudenats en compagnie de sœur Odile... Apple-Tree-Yard... Oui... C'était cela que brusquement évoquait Frédérique avec une violente netteté; et l'impérieuse mémoire des sens lui rappelait un autre repas, vers cette même heure, dans le *drawing-room* de Tinka, une chère succulente aussi, des lumières vives sur du linge blanc, des cristaux et du *silver-plate*... Toute la douceur de cette ère fraternelle, déjà ancienne, lui remonta comme le parfum gardé intact dans un coffret clos.

« Léa est retournée vers cette joie, songea-t-elle ; sans doute à cette minute même elle converse entre Georg et Tinka. »

Ses yeux rencontrèrent les yeux de Pirnitz, et, comme elles avaient fini par mettre l'une pour l'autre leur pensée dans leurs regards, Frédérique implora un réconfort et le reçut.

Cependant Duyvecke, animée par le plaisir de sa réception, contait naïvement les bonheurs et les soucis de sa vie : — comment, après être demeurée rue Cujas pour soigner le petit Gaston, après avoir écrit la lettre à Pirnitz qui fixait sa destinée en lui fermant toute voie de retour en arrière, elle avait été durant plusieurs journées la proie d'un vif désespoir. Et, puisqu'elle ne pouvait faire subir à Gaston sa mauvaise humeur, — « il était vraiment trop mignon, ce chéri », — c'était l'honnête Rémineau qui avait pâti.

— Ah! je lui en ai dit et je lui en ai fait, je vous assure, pendant une quinzaine. N'est-ce pas, Rémi?

Rémineau, qui mangeait gravement une seconde assiette de potage, sa serviette raide d'empois en bouclier sur les revers de son veston, riait d'un rire malicieux, et répliquait :

— Elle aurait bien voulu me dégoûter de la prendre pour femme, croyez-vous ! Mais moi qui l'avais vue à l'œuvre depuis quatre ans, si douce, si bonne, je me disais : « Prends patience, Rémi, et fais le gros dos... Tout ça, c'est une crise, une fantaisie, comme une petite maladie qui passera ; Duyvecke ne peut pas ne pas redevenir Duyvecke, un jour ou l'autre... »

Ses bons yeux affleurants, noirs comme des diamants noirs, contemplaient amoureusement sa femme qui le paya d'un sourire.

— Moi, — dit Gaston, coupant la conversation de sa voix aigrelette, — je sais le jour où papa et maman Vecke se sont embrassés pour la première fois... C'est le jour que j'ai été guéri, que je me suis levé.

Tout le monde se mit à rire, même Pirnitz et Frédérique... Duyvecke devint rose :

— Nous étions si heureux quand ce garnement est revenu à la santé !... On s'est embrassé comme des gens qui ont fait naufrage ensemble, et qui reprennent pied sur la terre ferme.

Quelque temps, ils parlèrent d'eux-mêmes et de leurs félicités intimes, avec l'égoïsme affectueux des êtres bons et comblés, en présence d'amis au cœur sûr. Gudule faisait défiler sur la table un exquis gâteau aux écrevisses, un salmis de perdreaux, une selle d'agneau rôtie... Frédérique ni Pirnitz ne mangeaient guère ; Daisy, attaquait ces mets délicats avec la même fringale indifférente qu'un plat de pommes de terre de son pays.

— Oh ! vous ne mangez rien ! dit tristement Duyvecke à Frédérique et à Pirnitz.

— Nous n'avons jamais été de brillantes convives, vous le savez, — repartit Frédérique en souriant. — Ne nous en veuillez pas.

Duyvecke repoussa son assiette :

— Vous avez raison... Moi, je me laisse aller, et j'engraisse. Mais si vous saviez comme j'ai faim ! C'est désolant.

— Mais je trouve que tu es bien mieux, un peu forte ! déclara Rémineau. Et puis maintenant, — ajouta-t-il en plissant les paupières avec malice — ne dois-tu pas manger pour deux ?

Duyvecke lui fit les gros yeux. Il se tut, riant dans sa barbe de jais. Frédérique commençait à concevoir un peu d'écœurement pour tout cet amour conjugal, pour ces histoires de baisers et de grossesse, que la conversation des hôtes laissait échapper comme malgré eux. Duyvecke s'en douta ; elle devint grave et dit :

— N'empêche qu'il y a des moments où dans notre

bonheur, quand je repense aux réunions chez cette pauvre mademoiselle de Sainte-Parade, à l'inauguration de l'École, à mes cours de français et de géographie..., j'ai le cœur gros. Jamais je ne serai tout à fait satisfaite, voyez-vous, mademoiselle Pirnitz. J'ai connu quelque chose de trop beau. Rien ne me paraîtra plus aussi beau.

— Bah ! fit Daisy. Vous avez fait ce que vous pouviez. Personne n'est obligé de porter un fardeau trop lourd pour ses épaules,

— Ça, approuva Rémineau, c'est bien dit !

Mais Pirnitz, de sa voix au timbre pénétrant, répliqua :

— Vous avez raison, Daisy. On n'est pas forcé de porter un fardeau trop lourd pour ses épaules. Seulement, on a presque toujours les épaules plus fortes que le cœur : je veux dire qu'on a toujours moins d'ardeur que de force... Ne croyez pas, Duyvecke, que je dise cela pour vous. Vous aviez vraiment tenté de vous donner tout entière... La destinée vous a prise par la main et vous a conduite au mariage, à la maternité, à la vie ordinaire des femmes honnêtes. Vous y ferez resplendir vos grands rêves d'adolescence et de jeunesse. Si l'enfant que vous portez est une fille, je suis sûre qu'elle deviendra, par vous, un être conscient et libre.

Duyvecke fut si émue que des larmes lui montèrent aux yeux, mais c'étaient des larmes contentes. Elle se pencha vers Pirnitz, et d'un de ces gestes caressants, un peu animaux, qui la rendaient si attachante, elle appuya sa joue contre la joue de l'apôtre.

— Merci, balbutia-t-elle. Vous ne m'en voulez pas... Vous êtes bonne.

Rémi, tortillant avec rapidité une boulette de mie de pain, murmura :

— On fera tout son possible, mademoiselle Pirnitz... On n'est pas des ingrats, ni des mécréants. Si c'est une fille que nous avons, — comme vous disiez, — on l'élèvera dans vos idées... de manière que, pour vos idées, elle remplace Duyvecke un jour. Ça, Duyvecke me l'a fait promettre; et je l'ai promis de bon cœur.

Frédérique, qui ne trouvait rien à dire, méditait :

« Quelle chose admirable ! Ainsi la parole et l'effort d'un

apôtre ne sont jamais perdus... La loi qui conserve les énergies physiques dans la nature gouverne aussi le monde moral... Voici l'obscur ménage d'un demi-ouvrier et d'une paysanne un peu affinée. Eh bien! d'avoir rencontré Pirnitz, même après qu'ils ont renoncé à la suivre, il reste à ce couple une flamme au front et un idéal dans l'âme! »

Quand le dîner fut fini, Duyvecke demanda la permission d'aller coucher le petit Gaston. Pendant ce temps, Rémineau servit le café dans le salon Louis XV. Sa femme revint quelques minutes après. Comme on faisait silence, elle ouvrit le piano. Pareille en cela à la plupart de ses compatriotes, elle goûtait la musique et jouait agréablement, d'ailleurs sans prétention. Rémineau n'y entendait rien ; mais son admiration pour Duyvecke le rendait attentif, et certaines mélodies le troublaient; il s'asseyait à quelque distance, de façon à voir le profil de sa femme, et alors, comme il disait, en regardant les mains effleurant les touches, « il lui semblait que les doigts de Duyvecke lui caressaient le cœur ».

Duyvecke joua la *Sonate n° 1* de Mozart. Cette harmonie épandue dans ce milieu paisible contribua encore à rappeler à Frédérique les soirs de Apple-Tree-Yard. La silhouette de Tinka, — avec son air de petite fée en toilette de poupée, ses robes de piqué blanc, ses yeux enfantins et ses cheveux frisés court; — la haute structure un peu courbée de Georg tourmentant le clavier et en tirant des sons désespérés, Edith falote et silencieuse, Léa déjà visiblement agitée par l'angoisse de l'amour... Tout ce passé l'enveloppa : elle fut bien aise que le piano empêchât les conversations. Elle n'aurait pu parler.

« Où sont-ils tous à cette heure? Sans doute, Léa les a rejoints... Ils sont réunis... en Angleterre ou en Italie... »

Elle contempla, comme tantôt dans l'antichambre du président d'Ubzac, le désert de sa propre existence. Maintenant que le soleil des illusions juvéniles ne la dorait plus, l'aridité austère de cette vie semblait affreuse. Mais son orgueil d'apôtre aussitôt protesta.

« Georg et Léa sont réunis... Peut-être ils sont heureux... Je ne les envie pas. Même je ne souhaiterais pas leur présence. Car ils ne sont plus ni l'un ni l'autre les âmes exceptionnelles

que j'ai chéries. Georg est devenu un homme pareil aux autres. Léa, comme Duyvecke, a subi la loi d'esclavage.

La main de Pirnitz vint alors chercher la main de Frédérique et l'emprisonna. Elles n'échangèrent pas de regard ni de parole; mais, par la seule pression de cette longue main souffrante, Pirnitz fit pénétrer le calme dans le cœur qu'elle devinait troublé.

« Non! je ne suis pas seule au monde, pensa Frédérique... J'ai près de moi ce qui m'est le plus cher... J'aime mieux l'abandon universel, et que celle-ci demeure tout contre moi... Surtout j'aime la certitude d'être en communion avec elle... J'accepterais, s'il le fallait, de vivre loin d'elle; mais ne plus sentir qu'elle m'approuve, cela, je ne pourrais pas le supporter. »

Duyvecke quitta le piano, et, tandis que son mari et Daisy causaient ensemble de Geneviève Soubize, vint s'asseoir à côté de celles qu'elle vénérait comme les deux éducatrices de son âme. Elle leur demanda leurs projets; avec son intuition de femme, elle devinait bien que Daisy ne s'y associait plus. Pirnitz expliqua son plan : une école installée dans un quartier populeux de Paris, sans nom officiel, qui ne put pas être supprimée n'ayant jamais été inaugurée...

— Si nous réussissons, cette fois, beaucoup des élèves de l'ancienne école, et des meilleures, viendront à nous.

— C'est bien ce que redoute mademoiselle Heurteau, répondit Duyvecke. La dernière fois que je suis allée rue des Vergers pour m'informer de vous, je l'ai vue. Vous savez qu'elle fut bonne pour moi, dans le temps, et que je l'aimais bien. Elle m'a paru préoccupée de vos entreprises sans les connaître. Elle m'a laissé entendre qu'elle ne demanderait pas mieux que de vous voir retourner auprès d'elle à la prochaine rentrée. Elle se chargerait d'arranger les choses avec l'autorité. Elle répétait : « Si elles sont vraiment dévouées à notre œuvre, elles reviendront. Dites à Frédérique et à Pirnitz, surtout, qu'elles retrouveraient ici, sous le nouveau régime, la place qui leur est due... » Et, mon Dieu! — ajouta timidement Duyvecke, — je me demandais si ce ne serait pas raisonnable?...

Pirnitz secoua la tête :

— Non... L'arbre que nous avons planté là-bas est frappé

de mort... Ou plutôt on a arraché la greffe que nous y avions entée : ce n'est plus qu'une essence ordinaire. Les fruits qu'il donnera, nous en pouvons goûter partout la vulgaire saveur. Non, Duyvecke, nous ne retournerons point auprès de Louise Heurteau.

— Elle n'est pas méchante, objecta Duyvecke. J'ai beaucoup de reconnaissance envers elle, car elle m'a vraiment recueillie et guidée, quand je vins d'Hazebrouck à Paris. Et puis, je vous ai connues par elle.

— C'est vrai, dit Pirnitz. Louise Heurteau n'est pas mauvaise : elle est intelligente, elle perçoit l'infirmité de l'éducation féminine en France. Elle pouvait rendre d'importants services à la cause de la femme; mais elle a voulu sauvegarder sa propre ambition, son propre avenir. Or, on ne sert pas deux maîtres. Ses efforts pour le bien resteront stériles. Aujourd'hui elle parvient encore à se faire illusion, mais elle connaîtra de cruels déboires ; elle constatera qu'elle a travaillé contre ses croyances pour de méprisables avantages de situation, qui ne lui sont même pas assurés!...

Gudule entra, apportant un plateau avec le thé... Quand chacun eut bu sa tasse, il était onze heures environ : les trois visiteuses se levèrent malgré les instances de Duyvecke et de son mari.

— Nous devons chaque jour nous éveiller à l'aube, — dit en riant Pirnitz, — comme des oiseaux dont l'orage a détruit le nid et qui travaillent à s'en rebâtir un.

Elles étaient dans l'antichambre, elles prenaient leurs manteaux. Duyvecke implora :

— Oh! avant de vous en aller, venez voir dormir Gaston... Il est si gentil.

Rémineau et les trois femmes, suivant Duyvecke qui portait la lampe, s'engagèrent dans le corridor. Sur la pointe du pied on pénétra dans la chambre de l'enfant. C'était une très étroite pièce communiquant par une porte ouverte avec la chambre des deux époux. La baie laissait apercevoir le lit conjugal, aux couvertures entre-bâillées; une veilleuse était posée sur la table de nuit. Le lit, ainsi étalé, choqua Frédérique; avec une irritation de vierge intacte, elle remarqua le creux visible du matelas, un seul creux, au milieu.

Tout à l'heure ils dormiraient là, entrelacés, ce grand garçon rustique et noiraud dont les yeux couvaient le sommeil gracieux de son premier enfant, — et cette blonde aux cheveux clairs dont il enlaçait tendrement la taille gonflée par une maternité prochaine... Duyvecke levait la lampe ; dans le halo de l'abat-jour, son visage délicat et le rude visage de Rémineau s'encadraient, rapprochés au-dessus de la couchette. Rémineau baisa sa femme sur le cou.

— Allons, murmura Frédérique, partons!

Pressant les adieux, elle entraîna ses deux compagnes. Elle avait hâte de ne plus respirer cette atmosphère conjugale, où elle étouffait. Toute son affection pour la Duyvecke d'autrefois s'effaçait ; elle emportait l'image de cette femme aux formes alourdies, qu'un ouvrier baisait sur la nuque.

« Dire qu'un jour je verrai peut-être Léa ainsi... Oh ! non... j'aime mieux ne plus la revoir, plus jamais... »

Or, à la même heure, cette frêle chose qui traverse les espaces, et fait s'ouvrir les portes devant elle comme par un sort mystérieux, — une lettre, contenant la pensée de l'absente, — quittait l'île brumeuse où Frédérique avait jadis connu Georg Ortsen, traversait la mer par une aigre nuit d'équinoxe, suivait sa route infaillible vers la maison de la rue de la Sourdière...

IV

Quand Léa, vers huit heures du matin, — le lendemain de sa fuite, — sortit de la gare de Charing-Cross, quand elle eut devant elle, ruisselantes d'une pluie qui venait juste de cesser, la cour en hémicycle avec son petit monument gothique et plus loin, dans la brume, la colonne de Lord Nelson et la tour disgracieuse de la Galerie nationale, — elle fut étreinte soudain par la réalité.

Depuis la veille au soir, depuis l'heure où debout sous le péristyle de Saint-Augustin, elle avait vu disparaître le fiacre qui portait son billet d'adieu, elle vivait dans le rêve. Une

fièvre heureuse, sans chagrin ni remords, avait tout transformé pour elle, d'un coup. La chape de plomb qui l'accablait depuis l'enfance venait de lui tomber des épaules : elle était légère et libre.

« Comment ai-je pu tarder si longtemps !...

Ce fut sa surprise, après sa libération. Et les actes se succédèrent dans la promptitude et dans la joie : la prière fervente au pied de l'autel, le dîner gare Saint-Lazare, le départ à neuf heures, le voyage... Sa fièvre emplissait les minutes : elle n'avait pas même de loisir pour l'impatience. Fièvre admirable, si rare que beaucoup d'existences humaines ne l'ont pas connue, — trop brève pour ceux mêmes qu'elle a un instant affranchis des conditions mesquines de la vie successive, et fait vibrer hors de l'espace et du temps ! Fièvre qui est sans doute la plus haute félicité humaine, qui s'alimente de la réalité et emporte l'être au delà du réel... Léa connut l'enthousiasme du poète qui conçoit son œuvre, et la prévoit telle qu'il ne saura jamais l'accomplir. Rejoindre Georg, lui offrir et recevoir de lui le suprême abandon, tout cela lui parut prochain, certain et facile. — Ces fièvres surhumaines se consument par leur excès même. Quand elles ont achevé leur période, un incident ordinaire les fait brusquement tomber... Le poète, la tête en feu, s'assied à sa table de travail : la plume trempée nerveusement dans l'encre entraîne une scorie boueuse sur la page blanche : et cela suffit pour que l'abrupte difficulté de l'effort apparaisse, et que se dissipe le mirage de la conception idéale. — Jusqu'à Londres, Léa n'avait eu qu'à se laisser conduire. Dans la cour de Charing-Cross-Station, il fallut, sous la bruine matinale, faire cette chose simple : appeler un hansom-cab et donner une adresse au cocher. Quelle adresse ?... Ce fut le rappel de la nécessité, la rentrée dans le réel, la fin du rêve.

Oui, quelle adresse ? Où aller d'abord ? Les époques, dans l'esprit refroidi, reprirent leur ordre véritable... Londres n'avait pas changé ; le paysage des toits et des monuments de ce coin populeux s'offrait tout pareil aux yeux de la voyageuse ; mais le temps de Free-College, de l'atelier Clariss, du phalanstère d'Apple-Tree-Yard était vieux de deux ans passés... Où joindre Georg, s'il était encore dans la ville monstre ? Où

trouver sa trace, s'il n'y était plus? Ce qui avait paru aisé et triomphal à la pauvre fille quand elle quittait Paris, devenait soudain, en débarquant à Londres, difficile et humiliant,

— *I lose my best time, Mum!* Je perds le meilleur de mon temps, madame, laissa tomber le cabman, digne et grognon, du haut de son perchoir.

Il attendait la décision de la voyageuse, après avoir placé la valise devant lui, sur la plate-forme du hansom.

— *Drive Tree, Apple-Tree-Yard...* (Allez 3, Apple-Tree-Yard...)

Elle monta; le hansom lestement vira, se fraya un chemin à travers la cour encombrée, le Strand déjà plein d'un mouvement extraordinaire, Trafalgar Square où le faîte de la colonne baignait dans le brouillard. Moins de cinq minutes plus tard, Léa descendit devant son ancienne habitation. La jaune maisonnette n'avait pas changé, mais, en face une grande bâtisse, que la voyageuse se souvenait d'avoir vu construire, était achevée et habitée : cela suffisait pour modifier l'aspect de l'impasse. Léa ne ressentit pas l'émotion qu'elle avait supposée quand, à Paris, elle imaginait un retour aux lieux où elle avait connu des joies si rares. Elle s'en étonna tristement.

— Mrs. Snyders est-elle ici? demanda-t-elle à la petite bonne fraîche et jolie qui vint ouvrir.

— Oh! non, répliqua celle-ci. Voici plus d'une demi-année que Mrs. Snyders a quitté, après la mort de son mari... On laisse le nom sur la plaque, — ajouta-t-elle, suivant le regard de Léa, — parce que ma maîtresse, Miss Pinkflower, continue à louer des chambres comme autrefois... Peut-être madame voulait-elle louer?... Elle le peut parfaitement si elle le désire; c'est même mieux qu'avant, car Miss Pinkflower a amélioré le mobilier... On a fait faire une fenêtre à la chambre du fond qui n'en avait pas. Voulez-vous voir, madame?...

— Non, je vous remercie, — dit Léa, arrêtant avec peine la volubilité de la petite *maid*. — Je voulais seulement savoir si vous avez encore l'adresse d'un gentleman qui a demeuré ici avec sa sœur en 1897 et 1898. M. Georg Ortsen?...

La jeune bonne plissa le front, parut faire un grand effort de mémoire.

— Non... je ne me rappelle pas.

— Il y avait un cahier pour les adresses, au temps où ces personnes habitaient ici. Ne l'avez-vous plus ?

— Je ne crois pas, madame.

— Tenez, il était dans le tiroir de cette petite table, là, près de l'escalier.

— Je vais voir... Oh! quelle merveille! le voilà... Vous avez une excellente mémoire, madame, excellente en vérité. Moi, je ne l'avais jamais vu, ce cahier, et je nettoie ici tous les jours !

— C'est bien celui-là, — dit Léa, prenant le petit registre oblong vêtu de toile noire.

Elle feuilleta les pages, se guidant d'après les dates; elle eut vite fait de trouver : « Georg Ortsen; Professeur et Frau Ebner. — *Apply to Free College, Allen Street, Kensington Road.* » (S'adresser à Free College...) Évidemment, en partant pour un voyage dont l'itinéraire n'était pas arrêté, les Ortsen avaient trouvé plus commode de concentrer leur courrier dans les mains de madame Sanz.

— Je vous remercie, dit Léa, rendant le cahier.

— La lady ne veut pas descendre ici?.. Il y a une jolie chambre sur la rue... On voit dans John Street.

Et plus bas, elle ajouta, avec une assez divertissante effronterie du regard :

— Miss Pinkflower est très bonne et les ladies ont toute liberté.

— Merci ! répliqua Léa.

Elle pensait : « La maison a bien changé. Que dirait cette brave et morne Mrs. Snyders? »

Le cabman, muré dans sa dignité grognonne, ne protestait plus. Seulement, le dédain de sa moue s'accentuait. Léa remonta. Elle n'osa pas donner l'adresse de Free College, mais, contente du renseignement précis qu'elle venait d'obtenir, et sentant les tiraillements de la faim, elle se fit conduire dans une maison de thé de Piccadilly, sorte de modeste crémerie londonienne où parfois elle avait pris un goûter avec Tinka ou Frédérique... La petite boutique se trouva remplacée par un imposant magasin à glaces immenses, boisé d'acajou, fort élégant. Léa descendit tout de même, paya le cocher et entra, sa valise en main. Elle se fit servir des œufs, du thé,

de la confiture d'oranges... Tout en mangeant d'un appétit que depuis longtemps elle ne connaissait plus, elle réfléchissait :

« Je n'ai qu'à prendre un de ces omnibus et à me rendre à Free College, je serai fixée dans quelques instants... »

Oui ; mais elle répugnait, dans la conjoncture actuelle, à voir madame Sanz, et, pour tout dire, cette répugnance était mêlée de peur. Prisonnière évadée, il semblait à Léa qu'on devait être à sa recherche. Elle avait beau se dire : « Que m'importe? N'ai-je pas le droit d'aller où je veux? » l'idée d'être remise en présence de Frédérique ou de Pirnitz la bouleversait. N'était-ce pas pour échapper à leur tyrannie morale qu'elle s'était enfuie?...

« Il est vrai que madame Sanz ne sait rien encore. Mais elle me parlera de Frédérique, et de l'Œuvre : je devrai dissimuler, mentir... Puis, qui sait si déjà le télégraphe ne l'a pas prévenue? Tout naturellement, Frédérique et Romaine s'adresseront à Free College, puisqu'elles se doutent de ma présence à Londres. » Cette hypothèse suffit à lui interdire la visite. « Je n'irai là-bas, se dit-elle, qu'à la dernière extrémité!... »

Soudain, un nom rayonna dans sa mémoire, comme un éclair joyeux : « Edith!... » Voilà la démarche facile, efficace : rejoindre Edith, qui toujours avait été favorable à l'union de Léa et de Georg; Edith qui, même si elle ignorait l'adresse des Ortsen, accepterait certainement d'aller s'informer à Free College, sans prononcer le nom de la jeune fille.

Restait à découvrir Edith.

Léa ne savait pas positivement où elle se trouvait, Daisy n'en ayant pas reçu de nouvelles depuis de longs mois. Les deux sœurs s'écrivaient rarement. La dernière lettre d'Edith faisait part d'un projet : quitter les ateliers Clariss and Sons et se faire *nurse*, c'est-à-dire s'enrôler dans une sorte de syndicat de gardes-malades où l'on soigne les pauvres pour rien et les riches pour de gros honoraires, alternativement. Cette conception avait séduit Edith, que dégoûtait l'immoralité de ses compagnes, les glaceuses de chez Clariss, « lesquelles, disait-elle dans une forme bien britannique, devenaient pareilles à des ouvrières françaises... »

En toute hypothèse, une démarche à l'atelier de Walworth Road ne coûtait rien à l'amour-propre de Léa. Elle acquitta le prix de son repas, — beaucoup plus cher qu'au temps de la petite boutique, mais ne fallait-il pas payer les glaces et les lambris d'acajou? — et pria la caissière de vouloir bien lui conserver son sac de voyage pour une heure ou deux: à quoi celle-ci consentit avec la rogue politesse des vendeuses de Londres. Léa monta dans l'omnibus vert dont elle avait usé tant de fois lorsqu'elle travaillait chez Clariss. Le temps, vers les neuf heures et demie qu'il était, s'éclaircissait : le soleil de juillet, peu à peu lourd et chaud, séchait la boue des chaussées et des trottoirs. Une grosse dame, assise en face de Léa sur la banquette de velours, lui adressa la parole, lui demanda où elle allait, lui apprit qu'elle-même dirigeait un commerce de chaussures dans Elephant-and-Castle, et, comme Léa, point mécontente d'échanger quelques paroles avec un être humain, racontait qu'elle arrivait de France le matin même, la grosse dame lui recommanda d'être prudente parce que des soirées très froides succédaient aux chaudes après-midi, et qu'en ce moment la « consomption » exerçait à Londres de cruels ravages... Léa sourit, et aspira largement l'air dans ses jeunes poumons... On arrivait au coin de Hampton Street. Léa prit congé de sa voisine. D'un pas alerte, elle gagna les ateliers.

Le portier, vieillard à trogne d'alcoolique, qui balayait les carreaux souillés de boue, fut quelques instants avant de la reconnaître. Elle dut se nommer.

— Oh! miss Legay-Sûrier! — s'écria-t-il; et ce nom, dans sa bouche, devenait un vocable étrange, compliqué, un appel guerrier de Sioux ou de Sakalaves, — oh! mademoiselle, vous voilà revenue parmi nous! Est-ce que vous allez de nouveau travailler dans la fabrique?

— Non, répartit Léa. Je suis seulement de passage à Londres... Et j'aurais désiré voir une de mes amies qui travaillait ici avec moi il y a deux ans... miss Craggs: elle était surveillante des glaceuses.

— Miss Craggs n'est plus ici, mademoiselle. Elle a quitté l'usine il y a environ trois mois... trois mois et demi... Je me rappelle, la dernière fois qu'elle est venue surveiller, c'était

encore un jour de neige, avant la fin du printemps... Une autre fois, après son départ, elle a repassé ici. Moi je ne l'ai pas vue ; mais ma femme, qui lui a parlé, m'a dit qu'elle était habillée en *nurse*, et qu'elle allait partir pour le continent avec une jeune dame infirme.

Léa eut presque une défaillance à ces mots : « partir pour le continent ». Elle se maîtrisa :

— Vous ne savez pas où elle allait avec cette dame?

— Non... Sur la Riviera, je suppose.

— Est-ce que, pendant les derniers mois de son séjour à Londres, miss Craggs demeurait toujours à Kensington?

— Cela, je ne le sais pas, mademoiselle. Mais je le crois. Elle ne nous avait prévenus d'aucun changement d'adresse.

— Je vais passer au Wesleyan-Club, dit Léa. Je suppose que là on pourra me renseigner?

— Sans doute. Miss Craggs y était fort connue.

Léa donna six pence au portier. Il la remercia. Puis, ayant glissé la pièce blanche dans son gousset, il demanda :

— Est-ce que vous avez été malade, mademoiselle?

— Non... Pourquoi cela?

— Oh! c'est que je vous trouvais maigrie... Peut-être aussi vous avez trop travaillé?... Mais si vous vous portez bien, c'est le principal, en vérité. Seulement, restez à Londres. Vous y étiez en meilleure santé! On a beau dire, c'est un bon endroit : le brouillard nourrit.

Au Wesleyan-Club, on donna à Léa l'ancienne adresse d'Edith, Kensington Road. Elle y apprit en outre que le syndicat siégeait précisément au club ; mais il ne tenait qu'une séance par mois... Léa remonta en omnibus, traversa de nouveau Londres en sens opposé. Il était près de midi quand elle mit pied à terre, devant les jardins de Kensington. Il régnait une de ces chaleurs lourdes, vaporeuses, fréquentes à Londres aux environs de la canicule, la chaleur qui foudroie les chiens errants sur les trottoirs. Léa ne ressentait aucune fatigue, surexcitée par la quasi certitude d'avoir enfin l'adresse d'Edith. Elle passa devant Allen Street et ne put s'empêcher de jeter un regard à Free College, dont elle aperçut les pignons en profil avec les saillies hexagonales des *bay-windows*. Son pas s'activa, par la peur de rencontrer

madame Sanz ou l'une des maîtresses qu'elle avait connues. Quelques instants plus tard, elle sonnait à la petite maison d'Edith. La logeuse elle-même, madame veuve Pigott, lui ouvrit la porte. Elle ne parut pas reconnnaître Léa, qui la reconnut aussitôt.

— Mademoiselle Edith est sur le continent avec une jeune dame infirme, — répondit Mrs. Pigott à la question de Léa. — Mais je puis vous donner l'adresse qu'elle m'a laissée. Qu'il vous plaise d'entrer.

Le parloir minuscule du *boarding* offrit à la voyageuse sa classique apparence, le traditionnel service nuptial, en métal argenté, que la veuve étalait sur un dressoir d'acajou sombre. Des cartes de visite étaient nichées dans un vide-poches en tapisserie : Mrs. Pigott, ayant coiffé son nez de lunettes à verres convexes, y trouva non sans peine celle d'Edith et lut :

« *Miss Craggs, nurse*, Hôtel Métropole, Nice... »

— De quand date cette adresse ?

— De la fin du mois d'avril.

— Vous n'avez rien reçu d'Edith depuis ?

— Non... Elle a donné congé de sa chambre en partant ; je crois qu'elle n'y habitera plus. D'ailleurs, vous êtes la première personne à la demander...

Gardant les lunettes qu'elle avait mises pour fouiller dans le vide-poches, la logeuse considérait attentivement Léa.

— Est-ce que vous n'êtes pas déjà venue ici ? dit-elle enfin.

— Si. Il y a longtemps... près de deux ans... je venais voir quelquefois Edith.

— Oh !... Vous aviez l'air mieux portante à cette époque, mademoiselle... Prenez garde au temps de Londres en ce moment, il est perfide.

Cette insistance à lui dire qu'elle avait mauvaise mine irrita Léa. Elle salua sèchement et sortit. Dans la rue, elle se rappela que la vieille dame qui vendait des chaussures près d'Elephant-and-Castle l'avait aussi regardée obstinément, en parlant du temps de Londres et des ravages de la « consomption ». Elle n'eut pas une seconde d'inquiétude ; seulement elle pensa : « Il ne faut pas que Georg me trouve mauvaise mine ; je veux être, pour lui, belle et vaillante. » Au cours des deux dernières années, elle avait abandonné tout

souci de toilette. Un vif goût de plaire se réveilla en elle : « Je veux acheter un costume pour qu'il me voie bien habillée », songea-t-elle, en regardant le drap noir élimé de sa jupe...

Tout en remuant ces pensées, elle avait regagné Kensington Gardens. La chaleur était vraiment accablante, au soleil. Mais l'ombre épandait une délicieuse sensation de fraîcheur. Léa chercha un banc ombragé et s'y assit.

Enfin, elle possédait l'adresse d'Edith. Elle résolut d'envoyer un télégramme à Nice : seulement, il fallait donner une adresse pour la réponse et Léa n'avait pas encore de domicile. La première chose à faire était donc de louer une chambre; aussitôt installée, elle télégraphierait à Edith, à l'hôtel Métropole. En même temps, pour ne négliger aucune chance, elle écrirait une lettre à Georg, une autre à Tinka, leur annonçant qu'elle était à Londres, résolue à les rejoindre : elle enverrait ces deux lettres à Free College. Il faudrait au plus compter deux jours pleins avant d'avoir une réponse. Le matin même, elle n'eût pas accepté d'attendre vingt-quatre heures avant de revoir Georg. La réalité imposait déjà des délais. Léa en supportait la nécessité mieux qu'elle ne l'eût fait quelques heures plus tôt. Un souci nouveau l'obsédait : plaire à Georg quand elle paraîtrait devant lui. Deux jours suffisaient à peine pour compléter le mince trousseau apporté de Paris dans son sac de voyage.

Mais où habiter?...

Ni Apple-Tree-Yard, ni la maison Pigott ne tentaient Léa. Elle voulait éviter les lieux où elle avait déjà vécu. Familière, d'ailleurs, avec Londres pour s'y être promenée un peu partout en compagnie de Georg, elle eut vite fait d'orienter son choix vers le quartier du British-Museum, où les logements garnis abondent et coûtent peu. Sitôt cette résolution prise, elle quitta le banc. Elle sentit alors, malgré la chaleur extrême du jour, comme un linge humide sur ses épaules : l'ombre fraîche avait condensé la sueur de sa marche. Elle hâta le pas pour se réchauffer, et ne monta en omnibus que quand elle fut tout à fait séchée par l'ardent soleil.

Dans l'omnibus, une pesante fatigue l'accabla; elle sommeilla. Elle se réveilla en sursaut aux environs du musée,

dans Gower Street. Tout le long de la rue, à droite et à gauche, de petits écriteaux, accrochés à l'imposte des portes, annonçaient des appartements à louer. Elle se mit en quête, choisit une maison qui lui parut respectable — (Mrs. Cockington and Daughters) — et loua une chambre pour une demi-guinée la semaine, le déjeuner du matin compris. A peine installée dans cette chambre, elle écrivit les deux lettres et le télégramme. Elle tint à les porter elle-même au bureau voisin; mais comme elle ressentait une lassitude croissante, elle pria Mrs. Cockington de faire chercher sa valise au magasin de Piccadilly. Et, s'étant mise sur son lit sans même se dévêtir, elle s'endormit profondément.

Quand elle reprit connaissance, l'ombre emplissait la chambre, masquée en avant par la massive construction ionique du Musée. Léa, reposée, alluma le gaz d'une suspension, et se regarda dans la glace de l'armoire. Elle fut consternée de s'y voir si mesquinement habillée, et aussi tellement maigre, la mine terreuse, ses cheveux châtains presque sans éclat. Elle se rappela soudain l'image brillante et charmante que lui renvoyaient les miroirs, au temps d'Apple-Tree-Yard.

« Ces gens ont raison... Comme je suis changée... »

Elle fut contente de n'avoir pas rejoint Georg dès ce premier jour :

« Lui aussi aurait eu peine à me reconnaître. J'ai trop enlaidi et vieilli, même depuis le jour où, dans la grande salle de l'École, il m'a vue pour la dernière fois... »

Elle commanda un bain, et, quand elle l'eut pris et fut rentrée dans sa chambre, elle fit une toilette minutieuse... Elle se regardait dans la glace comme elle ne l'avait pas fait autrefois, à l'âge où les jeunes filles ont le plus de goût pour parure. Elle fut une autre Léa, qui ne s'était jamais révélée tant que l'influence de Pirnitz et de Frédérique la dominait... Elle eut pour l'arrangement de sa chevelure, pour l'avantage de sa taille, pour l'éclat de son teint, des artifices de coquetterie que personne ne lui avait jamais enseignés, et dont elle-même ne s'était jamais avisée... Dans la valise rapportée de Piccadilly, elle avait puisé les nippes roulées en hâte le soir du départ; une blouse de foulard mauve à fleurettes, assez jolie, des chemises, des pantalons de fine percale, mais

dépourvus de tout ornement. Par malheur, ni chaussures, ni jupes, ni jupons de rechange... Et ce misérable chapeau, cette toque d'institutrice qu'elle portait avec indifférence à Paris, ne fallait-il pas le changer contre une coiffure d'élégance et de grâce, pour la rencontre du bien-aimé?

Quand elle descendit au salon pour souper, les deux petites Cockington, Rose et Mary, — Rose, frimousse de chat jaune monté sur un corps grêle et vif; Mary, lymphatique et blonde, mais aussi menue et presque aussi leste que Rose, — lui firent pourtant mille compliments sur sa toilette et sa bonne mine. Leur mère, personne osseuse, à la peau blanche et sèche, mise avec prétention, l'air d'une sœur aînée de ses filles, renchérit encore, assurant que seules les dames françaises savaient s'habiller avec cette splendeur. Léa eut plaisir à se trouver vraiment plus brillante, plus jeune, plus belle que tout à l'heure. Et les compliments de l'obséquieuse famille Cockington, dont elle partagea le repas, ne lui déplurent point. Elle dut raconter une histoire : qu'elle avait égaré sa malle sur le continent, et qu'étant à Londres pour quelques jours dans l'attente d'une adresse, elle en profiterait pour acheter et façonner les choses qui lui manquaient. Les petites Cockington s'offrirent alors à l'aider; elles s'entendaient aux travaux de couture, disaient-elles, et de fait, elles n'étaient pas trop mal fagotées. Il fut convenu que dès le lendemain on se mettrait à l'œuvre, Aucune confidence ne fut requise de Léa. L'Anglais est discret, s'occupe peu des affaires d'autrui : d'ailleurs la nouvelle pensionnaire avait déposé le prix d'une semaine à l'avance, et avait donné comme référence la maison Clariss and Sons, disant qu'elle y avait été employée.

L'air de la liberté est si grisant après des années de servitude, que Léa supporta sans trop d'impatience les premiers jours d'attente. Ni le télégramme, ni les deux lettres ne reçurent pourtant de réponse, pendant ces premiers jours; mais ne devait-il pas en être ainsi, puisque Léa avait écrit à d'anciennes adresses?... D'ailleurs, les heures passaient vite à fabriquer un véritable trousseau, de concert avec Mary et Rose. Celles-ci, dociles et gaies, plaisantaient maintenant la jeune Française, lui disaient qu'elle allait bien sûr se marier, et que la personne qu'elle attendait était tout simplement son

amoureux. De la malle perdue sur le continent, il n'était plus question. Les petites Cockington avaient bâti de toutes pièces un ingénieux roman : la Française s'était échappée de chez ses parents pour venir épouser en Angleterre un homme qu'elle aimait. Elles trouvaient cela naturel et charmant; elles le disaient à Léa; chacune d'elles aurait fait comme elle si « Mama » avait voulu les séparer de son *sweet-heart* : car chacune avait un « doux-cœur » avec qui elle se promenait les dimanches et les jours de demi-congé : Rose, un jeune policeman du quartier de Lambeth; Mary, un employé dans un grand magasin de confections de Ludgate-Hill, locataire de Mrs. Cockington, qui avait pris l'une des filles avec le logement. Quant à Mrs. Cockington, elle faisait de mystérieuses absences qui duraient parfois quarante-huit heures, sans que ses filles parussent s'en étonner.

Les trois Cockington se lamentaient d'ailleurs sur la pénurie de pensionnaires. Sans Léa et l'employé de Ludgate-Hill, la maison eût été vide de locataires. Grâce au nombre excessif des concurrents, « l'industrie des étrangers », disaient-elles, devenait déplorable à Londres.

— Londres est tout rempli de *lodgings*, qui sont tenus par Dieu sait qui ! — déclarait Mrs. Cockington. — Regardez dans Gower Street, vous verrez un écriteau au-dessus de chaque porte. Ah ! si mon mari avait réussi dans sa filature de Derby... nous ne serions pas réduites à faire cet affreux métier, mes pauvres filles et moi.

Et elle essuyait quelques larmes... Le krach de Mr. Cockington dans une importante filature de Derby était un refrain favori de Mrs. Cockington. Probablement, ce krach avait emporté le gentleman lui-même avec la fortune du ménage, car on ne l'apercevait jamais, et, sans fournir aucune explication, ni les petites misses, ni leur mère ne semblaient conserver l'espoir de le voir reparaître. Mrs. Cockington en parlait avec sympathie, rendant hommage à sa haute capacité, et émettant des vœux de damnation contre les gens qui avaient contrarié ses entreprises.

Vers la fin de la semaine, Léa commença à s'inquiéter de ne recevoir aucune réponse. Elle dormit mal ; sa figure s'al-

téra : Mrs. Cockington le lui fit observer. Le vouloir d'être belle et élégante pour recevoir Georg la secoua de nouveau. Aidée par la gentillesse drôle, un peu vulgaire, des petites Cockington, elle domina obstinément son souci, avec l'énergie apprise aux leçons de Frédérique et de Pirnitz... Déjà, le linge orné de mignonnes dentelles de fil, les frais jupons, les chemisettes, un gracieux chapeau et un costume « tailleur » de la dernière façon parisienne garnissaient l'armoire à glace de sa chambre, tout cela pour assez peu de frais. Léa s'était découvert une habileté coquette à chiffonner qu'elle ne soupçonnait pas elle-même : un peu de l'adresse des doigts maternels. Ce labeur nouveau, et le plaisir qu'elle y prenait, la faisaient justement rêver à sa mère. Tandis qu'arrangeant des plissés, ajustant des jais et des soutaches, elle écoutait le bavardage vide et amusant de Rose et de Mary, elle avait conscience de cette communion de nature avec la pauvre Christine. Elle lui parlait : « Mère, mère chérie, je suis toute pareille à toi ! » Désaimantée de l'influence de Frédérique et de Pirnitz, vraiment seule et sans famille, elle se tournait naturellement vers le souvenir de cette mère douce et jolie... Christine eût si bien compris la tendre faiblesse de Léa ; elle l'eût encouragée à être belle pour celui qu'elle aimait.

Mais le temps écoulé depuis l'envoi des lettres devenait anormal, excessif : l'inquiétude, par brusques angoisses, tourmenta la jeune fille. Elle se disait, raidie contre la désespérance : « Ce n'est qu'un retard : il est absolument certain que je retrouverai Georg et Tinka... » Elle se décida à une nouvelle démarche : elle rechercha dans Londres l'éditeur des livres de Tinka. Elle le trouva sans peine : les bureaux étaient situés dans une très vieille maison de Paternoster Row, aux environs de la cathédrale Saint-Paul... Les employés furent complaisants pour cette jeune femme bien mise qui parlait purement l'anglais avec un accent indéfinissable et gracieux. On consulta le livre des adresses ; il portait, barrée, la mention : Mrs. Tinka Ortsen, 3, Apple-Tree-Yard ». Et au-dessous l'on avait tracé : « Mrs. Ebner-Ortsen, Free College, Kensington Road. »

— J'ai écrit à Free College, dit Léa, et je ne reçois pas de réponse.

— En vérité! fit l'employé d'un air poliment compatissant.

— Lorsque vous écrivez à Tinka Ortsen, adressez-vous les lettres à Free-College?

— Oh! nous n'écrivons jamais directement à Mrs. Ortsen. Notre correspondant, pour les œuvres de Mrs. Ortsen, est à Stockholm : c'est l'éditeur suédois avec lequel nous traitons; Mrs Ortsen n'est jamais venue ici.

Ainsi, la nécessité de consulter madame Sanz se confirmait. Léa essaya de s'y accoutumer : « Voyons! je suis bien libre... Et puis, madame Sanz est raisonnable... » Mais aussitôt, accrue par son imagination, la peur de se trouver face à face avec Pirnitz, Frédérique, la glaçait... Elle sentait qu'une telle rencontre aurait raison de sa volonté. Elle avait pu s'enfuir, s'échapper à leur insu; mais leur dire, dans les yeux : « Non, je ne veux plus demeurer avec vous... », elle ne le pourrait pas. Elle médita alors une lettre à madame Sanz : se livrer à elle en la conjurant de l'aider, sans dénoncer sa retraite. Elle s'y était presque décidée, lorsqu'un incident retarda l'exécution du projet.

Un dimanche, onze jours après l'arrivée à Londres, elle se laissa entraîner par les petites Cockington et leur mère à une partie au « common » de Wimbledon; les jeunes *sweet-hearts* accompagnèrent leurs fiancées. Le calicot de Ludgate-Hill était un gros jovial, Irlandais de naissance, boute-en-train de la société; le policeman de Lambeth portait, au contraire, dans ses divertissements l'allure de la faction ou de la patrouille : on eût dit qu'il venait d'arrêter toute la bande et la conduisait sévèrement au poste. Léa s'amusa peu; mais elle éprouva une âpre joie à comparer mentalement l'homme qu'elle aimait — ce Georg Ortsen idéalement beau, artiste et noble — avec les deux individus qui, pour Rose et Mary, représentaient l'amour... Non, bien sûr, jamais un autre que ce Georg adoré n'aurait d'elle une pensée ni un regard! Il avait fallu ce demi-dieu, descendu des paradis du Nord, pour l'initier à la possibilité d'aimer. « Pour aucun autre je n'aurais abandonné une parcelle de moi-même... » Et c'était vrai : par là Léa se différenciait de Christine; par là l'influence des éducatrices de son âme, Frédérique et Pirnitz, demeurait sur elle

victorieuse : Léa ne pouvait être femme que pour un seul homme au monde. La grâce souriante, la puérile tendresse, la coquetterie même de Christine peut-être revivaient en elle; mais elles revivaient comme un hommage au seul Georg Ortsen, — à celui qui était entré dans son âme par la porte de l'amour mystique.

Il était convenu que, pour terminer joyeusement la partie, on regagnerait Londres par la Tamise. Naturellement, les deux *sweet-hearts* savaient ramer. Un petit bateau fut loué à Fulham et l'on descendit la rivière à force d'avirons, chacun des amoureux tenant à faire parade de son adresse. La journée avait été d'une chaleur intense : la fraîcheur de la rivière surprit agréablement les passagers. Mais, quand on atteignit Battersea, comme le soleil ne touchait plus l'eau, un brouillard subit s'éleva de la surface, si humide et si froid qu'après une heure de pénible navigation, Rose et Mary elles-mêmes demandèrent qu'on abordât. Le canot débarqua où il put, avec mille précautions que l'intense brouillard rendait nécessaires. Il fallut une demi-heure de marche avant d'arriver au railway de district : tout le monde, en rentrant, était morne et glacé. Léa s'alita aussitôt. Elle avait été comme empoisonnée par l'haleine du fleuve : il lui semblait qu'elle était percluse de tout le dos, jusqu'aux reins. La nuit, elle souffrit de la fièvre. Miss Cockington, alarmée, appela un médecin qui ausculta la jeune fille. Il déclara qu'elle présentait un point de bronchite, mais ce n'était rien de grave; quelques jours de soins la guériraient. Léa fut soignée avec gentillesse et dévouement par Rose et Mary : la bronchite avorta et, quatre jours après la fâcheuse promenade, la malade était sur pied. Grâce à la chaleur des après-midi, elle put jouir largement de l'air et du soleil, à condition de rentrer avant le soir.

Plus d'une semaine s'écoula ainsi : et toujours aucune réponse aux lettres envoyées maintenant depuis dix-huit jours. Quand Léa fut tout à fait rétablie, elle trouva sur sa table, un matin, après le déjeuner, une enveloppe contenant la note du docteur, celle de médicaments, celle aussi d'une semaine de pension non payée : cela montait à près de trois livres.

Léa eut froid aux tempes : elle avait beaucoup dépensé en

achats de toilette, ne pouvant croire que tant de jours passeraient sans rejoindre Georg... Elle fouilla dans son porte-monnaie, dans ses tiroirs. Avec toutes les piécettes d'argent et les pence, elle réunit ainsi le prix de la note : il lui resta seulement six shillings et six pence. Elle paya; mais aussitôt, prise de la terreur — devant une dette possible — des gens qui toujours ont vécu dans la règle, elle s'habilla, sortit, et, d'omnibus en omnibus, gagna Walworth Road, et l'usine Clariss and Sons... Comme elle y avait laissé la réputation d'une excellente ouvrière, elle fut sur-le-champ reprise par l'administrateur, aux appointements de trois livres par semaine. Seulement, elle dut s'engager pour trois mois, sauf le cas de maladie. Elle signa tout ce qu'on voulut. « Georg me reverra, pensa-t-elle, travaillant comme autrefois... cela vaut mieux... » L'effroi d'être dénuée d'argent à l'improviste primait tout.

Alors commença pour la jeune fille une vie de labeur ininterrompu, qui du moins eut pour effet de distraire un peu son inquiétude. Elle arrivait à neuf heures à l'usine, travaillait jusqu'à six, et, le soir, se remettait passionnément à son trousseau de fiancée. Car maintenant, adoptant l'idée de Rose et de Mary, c'était bien un trousseau conjugal qu'elle préparait : et l'espoir que ces toiles, ces dentelles, ces soies légères se déploieraient sous les yeux de Georg, seraient regardées et maniées par lui, rendait cette besogne délicieuse... Elle y rêvait tout le jour, tandis qu'elle dessinait à l'usine. Sa tâche faite, elle courait, comme à un rendez-vous, à cette œuvre d'amour. Et peu à peu, grisée par son rêve, dans l'anémie croissante de son surmenage et de sa nervosité exaspérée, — elle venait à trouver que rien n'était trop luxueux pour l'épouse de Georg. Tout l'argent qu'elle gagnait à l'atelier était aussitôt dépensé en chiffons, en parfums, en quelque chose qui pût embellir son corps ou sa parure... Minutieusement attentive désormais, aux moindres détails de sa toilette, elle avait reconquis sa beauté, et personne ne pouvait rencontrer sans la remarquer cette jeune femme longue et frêle, si souple de taille, si gracieuse de geste, son visage romanesque enfiévré par des yeux bleus trop éclatants, sous la couronne fluide de ses cheveux.

Elle traversait la vie, insensible aux admirations, ne pensant plus qu'à une seule chose, et y pensant avec une ardeur et une continuité maladives : à l'heure où elle serait enveloppée par les bras de Georg, caressée par sa bouche. « Je serai sa femme... » Elle répétait ces mots tout haut, quand elle était seule, comme des paroles d'incantation. Son ardeur s'avivait à mesure que la force et la santé de son organisme allaient diminuant. Une haleine moins chaste soufflait maintenant des profondeurs de son être, macéré par le travail et la fièvre, — sur la fleur mystique de l'ancienne tendresse... Sans connaître avec précision ce qu'elle désirait, elle sentait que la présence, les caresses de Georg combleraient ce désir. Et tout en y rêvant, elle recomptait comme une avare le trésor des caresses d'autrefois; la main de Georg lui frôlant les cheveux à Hampstead Heath ; — l'après midi où, fatiguée d'une longue promenade à pied, elle avait dormi sur un divan d'hôtel, tandis qu'il la veillait, assis près d'elle; — et surtout la prise de leurs lèvres, dans la voiture, l'interminable baiser goûté le soir où ils revenaient ensemble de Richmond. Tous ces souvenirs qui naguère l'effaraient, dont le rappel lui avait valu de véritables souffrances, elle s'y complaisait maintenant, elle les évoquait à toute heure, penchée, le jour, sur sa planche à dessin dans l'atelier, ou cousant, le soir, sous la lampe, en compagnie de Mary et de Rose. Ils la hantaient surtout la nuit, pendant les heures d'insomnie qui la consumaient et ne lui pesaient point.

Dans cet état de somnambulisme heureux, les jours s'enfuyaient; la moitié d'août avait déjà passé, et, quoique Léa n'eût encore reçu aucune réponse, elle n'avait pas tenté la seule démarche efficace, la visite à madame Sanz. Elle y avait même renoncé tacitement. Une sorte de foi mystique la possédait. Elle croyait fermement que Georg et elle se rejoindraient sans effort, par l'action de la Destinée, comme ils s'étaient trouvés, comme ils s'étaient aimés. Toute leur histoire ne portait-elle pas l'empreinte de cette action fatale ? Eh bien, elle s'achèverait ainsi par l'effet de la même force surhumaine. Léa ne sortait plus maintenant sans être préparée à la rencontre de Georg. C'est pour lui qu'elle se parait et se voulait belle. Et souvent son cœur s'arrêtait de battre quand

une silhouette, un pas, une voix précisaient un instant le vague espoir de la rencontre.

Le mystère qui planait sur la vie de Léa intéressait naturellement à l'extrême Mrs. Cockington et ses filles, et aussi les nouveaux pensionnaires de la maison. Une famille américaine de cinq personnes, arrivée de Chicago aux premiers jours d'août, père, mère, deux grandes jeunes filles très jolies et un garçon de douze ans, d'apparence délicate, s'était, en effet, abattue Gower Street, à la grande joie de la logeuse. Tout ce monde désignait Léa sous le nom de : « la jeune fille qui est fiancée : *the girl who is engaged* », — et la traitait avec beaucoup d'égards. Seulement, le ménage américain s'inquiétait de sa santé. M. Smith, le mari, qui avait étudié un peu de médecine, prétendait que la belle fiancée était atteinte de consomption et s'en effrayait pour ses propres filles et son petit garçon. Mrs. Cockington le rassurait de son mieux, exagérait l'excellente constitution de Léa, se gardait bien de mentionner la bronchite qui l'avait menacée après la partie de canot. Elle tremblait de perdre des pensionnaires nombreux et riches comme les Smith, qui annonçaient l'intention de demeurer à Londres tout l'hiver.

Cependant Léa commençait à ressentir des douleurs au creux des omoplates. Elle les attribua à la position courbée qu'elle gardait sur sa planche à dessin, presque tout le jour. Elle s'efforça de dessiner droite ; mais des élancements, des picotements persistèrent dans la région du dos. Des sueurs nocturnes survinrent : elle en fut surprise sans en être alarmée, ignorant quel symptôme c'était ; elle n'en parla à personne. Rose, Mary, leur mère, et le ménage Smith, qui la voyaient de jour en jour changer de visage, essayèrent de lui faire entendre que sa santé était compromise, qu'il fallait prendre garde aux poumons, que la consomption sévissait dans la ville. Léa se rassurait elle-même en se disant : « Je n'ai jamais toussé... je ne tousse pas... » Elle n'avait pas, en effet, de quintes douloureuses ; elle n'était même pas enrhumée ; mais elle sentait sa gorge presque constamment voilée par un obstacle qu'elle dissipait d'une toux légère. Elle mangeait avec appétit. Depuis les sueurs nocturnes, elle dormait mieux.

Un matin, à l'atelier, elle pensa étouffer : l'obstacle montait à son gosier, l'empêchait de respirer. Elle tomba à la renverse, sur sa chaise, porta instinctivement son mouchoir à sa bouche : il fut aussitôt tout rouge de sang. Ses compagnes la secoururent; on la traîna à l'infirmerie, sans qu'elle perdît un seul instant connaissance. Là, elle eut un nouvel étouffement : elle en fut délivrée par un second flux de sang qui remplit tout le fond d'une cuvette. On la ramena Gower Street, dans un état de faiblesse extrême ; elle s'alita. Le lendemain, elle allait mieux, mais elle commençait à tousser, et, presque à chaque accès de toux, un peu de sang humectait sa langue.

Elle ne fut pas effrayée outre mesure. Elle avait foi dans l'avenir. « Je dois revoir Georg et lui appartenir : donc je ne peux pas mourir ici, dans ce lit de hasard. » Étendue, pâle comme une vierge de cire, le dos douloureux, la respiration retenue pour ne pas tousser trop, elle avait cette pensée enfantine : « Quel bonheur que mon trousseau soit fini ! A présent, me voilà malade : je ne pourrais plus travailler. » Sa sérénité surprenait tout le monde autour d'elle ; car tous, par leurs propres yeux et par ce qu'en disait le médecin, connaissaient la gravité du mal. Mrs. Cockington était aux abois. Le ménage Smith, devenu subitement sans pitié, menaçait de quitter la maison si la jeune fille n'était pas congédiée au plus vite.

— Mais, où voulez-vous qu'elle aille, cher monsieur Smith ? objectait Mrs. Cockington. La pauvre enfant est absolument seule à Londres...

— Qu'elle retourne donc en France, dans sa famille, ou bien qu'elle aille à l'hôpital !... Où pourrait-elle être mieux soignée qu'à l'hôpital ?... Vous devriez, Mrs. Cockington, aller trouver à ce propos le directeur de l'usine où elle travaillait.

Mrs. Cockington réussit à faire patienter ses hôtes quelque temps ; toutefois elle se sentit elle-même moins pitoyable à mesure que s'allongea la liste des dépenses causées par la maladie. Léa ne gagnerait plus rien de longtemps ! La démarche suggérée par M. Smith finit par lui sembler juste et expédiente. Elle se rendit chez Clariss and Sons. Il lui fut répondu que l'usine se chargeait pendant un mois des

frais de maladie de ses employés, à la condition qu'ils fussent soignés dans le Working-Royal-Hospital, situé Commercial Road, auquel l'usine payait pour cela des annuités. Et comme Mrs. Cockington exprimait à l'administrateur des craintes pour le remboursement de ses propres frais, une somme de cinq livres lui fut remise.

La dame s'attendait à des protestations de Léa, à des pleurs, quand elle lui parlerait de son transport. Léa accueillit la proposition avec une indifférence absolue... Son enfance avait été trop fortement instruite des réalités pratiques, et par sa sœur aînée et par Pirnitz, — pour qu'elle eût de l'hôpital l'horreur naïve des gens du peuple. D'ailleurs, elle ne laissait rien de son cœur dans la maison Cockington, où le temps s'était consumé sans lui rendre Georg, sans donner aucun relâche à ses anxiétés. Pourvu qu'elle emportât le cher trousseau si amoureusement élaboré, que lui faisait d'être couchée dans un lit ou dans un autre?...

Ainsi, pensait-elle, insoucieuse des incidents de sa vie matérielle. Pourtant, quand elle fut installée au Royal-Hospital, tout au bout de Londres, en un quartier où elle ne se souvenait pas d'être allée jamais, même avec Georg, quand elle ne fut plus qu'un numéro entre d'autres, dans la salle des *consumptives*, et que Rose, Mary, Mrs. Cockington, les Smith, tout ce qui avait été la société des semaines précédentes fut séparé d'elle, — la misère de sa destinée l'accabla. Elle avait accepté l'hôpital comme un moyen d'être délivrée du souci pécuniaire, qui tourmentait ses insomnies de phtisique. Mais l'horreur du temple de la déchéance et de l'infirmité physique, l'image, cent fois répétée autour d'elle, des ravages du mal dont elle était atteinte, cet horrible mot : *consumption* revenant partout, — dans les conversations des gardes, dans les propos du médecin et les questions des internes, dans les notices imprimées sur les murs, où même les précautions à prendre en cas de mort étaient codifiées ! — tout l'appareil effroyable d'égoïsme social qui entoure l'impersonnelle maladie des pauvres lui parut odieux.

Et, pour la première fois, elle regarda en face la possibilité de sa propre mort.

Mourir... Le mot bref résonnait dans le vide de son esprit, avec une harmonie particulière, nette et blessante, de ses deux syllabes ; et Léa faisait taire sa pensée pour le mieux entendre... Ou bien, les yeux clos, le mot écrit lui apparaissait comme une chose, comme un objet dessinant son contour d'ombre sur le voile rose des paupières abaissées ; et Léa s'appliquait à distinguer la forme de cette chose redoutable... Puis, du fond d'elle-même, un violent sursaut se raidissait contre le son et l'aspect du terrible verbe; une sorte de spasme mental s'efforçait de le chasser. Elle ne pouvait pas dire sincèrement : « Je vais mourir ». — Dans la même salle s'allongeaient une vingtaine d'autres lits, perpendiculaires aux murs vert pâle, — deux entre chacune des baies à guillotine masquées de stores en calicot. A peine trois ou quatre de ces lits étaient vides à l'ordinaire ; les autres, bordés carrément, flanqués de leur petite table de nuit en noyer clair, contenaient aussi des femmes couchées, presque toutes jeunes encore, qui toussaient, qui crachaient du sang, qui se plaignaient, comme Léa, de douleurs à leur pauvre dos, de déchirures saignantes dans leur gorge... Pour celles-ci, le mot de « mourir » offrait à Léa une signification précise; elle les imaginait cessant de remuer, l'haleine arrêtée, et ce n'était même pas un mystère : une bougie soufflée s'éteignait, voilà tout. Mais pour elle-même, cesser d'être consciente, d'ajouter un chaînon à la chaîne ininterrompue des pensées, ne plus sentir la réaction des choses et cependant demeurer là, dans ce même petit lit, — non, cela était inimaginable : aucun effort ne pouvait le concevoir.

« Alors, c'est que je ne dois réellement pas mourir... »

Elle ouvrait les yeux, regardait la salle aux murs vert pâle, où, par ces après-midi lumineuses d'août, le soleil versait des ondes vermeilles à travers les stores de calicot... On voyait, par les fenêtres, s'agiter la cime de quelques platanes, dans le jardin de l'hôpital : on distinguait un coin de ciel quadrillé par les croisillons des châssis; on entendait des oiseaux échanger de brefs coups de gosier... Une brise tiède agitait les stores.

« Non, je ne vais pas mourir. Je suis sûre que je ne vais pas mourir. »

La foi en la vie lui revenait, dans une communion absolue, victorieuse, avec tout ce qui vivait et palpitait au sein généreux de la nature, — avec une horreur passionnée pour le néant. Résolue à ne plus voir les couchettes douloureuses, à ne plus ouïr les toux lamentables, elle refermait les yeux, se barricadait dans le passé et dans l'avenir, parlait à Georg comme s'il eût été auprès d'elle. Elle bâtissait des projets pour une longue existence. Avec une certitude inébranlable, elle s'apercevait unie à Georg, dans un pays merveilleux aux frondaisons fougueuses, au soleil ardent, — un golfe de fleurs et de verdure ceignant le bleu paisible de la mer. Ce pays, elle le voyait, elle en était sûre; la vision ne la tromperait pas. Elle s'obstinait à l'évoquer aux heures mauvaises, principalement quand le soir tombe, avec son odeur de fièvre et les menaces d'insomnie, — ou quand la nuit obsède de terreurs vagues et noie de désespoir l'âme des malades, — la nuit d'abandon et de silence qui fait pressentir l'abandon, le silence des cimetières.

Alors, la vision ravissante — cette mer toute bleue environnée de caps qui verdoient et de terrasses fleuries, tout cela, et l'ami bien-aimé avec lequel on en devait jouir, effaçait ses contours tremblés. De brusques léthargies survenaient, et l'incursion du cauchemar, la pierre sur l'estomac qui vous écrase et vous empêche de respirer, la chute soudaine dans le précipice sans fond. Léa se forçait à ouvrir les yeux pour échapper aux rêves effrayants. Elle regardait les choses, autour d'elle. Les lampes, voilées d'écrans et baissées pour la nuit, laissaient flotter une clarté jaune où le linéament des objets semblait incertain, mouvant... Quelques couchettes étaient muettes comme des tombes, le corps endormi sculptant bizarrement la couverture; mais combien de souffrances luttaient, dans la vaste salle, contre le faux repos de cette nuit d'hôpital!... Une toux déchirait l'air... une forme se dressait sur son séant, regardait la pénombre, immobile et raide comme un spectre, s'abattait misérablement sur l'oreiller... Des paroles susurraient, de lit à lit, entre voisines... Parfois une voix terrible, transmuée par le sommeil, clamait un brusque appel de terreur... Ou bien un gémissement conscient, un : « *Help!*

please... help!... » coupait les sommeils légers des malades : et l'on voyait la garde de service, quittant le fauteuil où elle somnolait, glisser vivement, fantôme léger coiffé et ceinturé de blanc, vers la patiente qui demandait l'aide... Parmi cette oppression silencieuse, l'horloge du clocheton égrenait les notes ironiques du carillon de Westminster.

Soudain, des taches d'aube blêmissaient vers les fenêtres, les lampes n'éclairaient plus que juste les points du plafond où elles étaient suspendues. Le jour hâtif du mois d'août perçait par toutes les ouvertures, envahissait la salle close : et les peurs nocturnes s'évanouissaient, une fraîcheur bienfaisante descendait sur les fronts enfiévrés. Léa s'endormait d'un sommeil profond, qui eût été délicieux et réparateur si, quand elle se réveilla, vers sept heures du matin, elle ne se fût trouvée baignée dans une sueur abondante, qui transformait sa chemise et ses draps en une lessive mouillée. Alors, c'était la nécessité du changement de linge, avec la mauvaise humeur ou le sans-souci des gardes, et la douleur du moindre choc contre ses épaules, son dos, même ses bras et ses jambes, car elle avait affreusement maigri, de corps plus encore que de visage, et tout contact maintenant la meurtrissait. Recouchée dans des toiles sèches, elle s'abandonnait à une prostration chagrine, comme si on l'eût rouée de coups. Elle sommeillait encore, à demi consciente du brouhaha que la journée commençante ranimait dans la salle. On apportait les déjeuners aux malades, de forts déjeuners anglo-saxons, soles frites, œufs au lard fumé, rognons grillés, marmelades variées, le tout arrosé de thé ou de café au lait fumant ; car le médecin de cette section, le docteur Ainsworth, de l'Académie Royale, était un adepte et un propagateur de la suralimentation pour guérir la phtisie : rien n'était refusé aux malades de ce qu'elles désiraient manger. Quelques-unes abusaient de la licence et consommaient des quantités extraordinaires de lait et d'œufs durs, outre les quatre repas quotidiens... Léa mangeait peu : toute nourriture la dégoûtait. Elle avait fini par ne prendre que du thé, des œufs à la coque et du pain grillé tartiné de beurre. Aussi le docteur Ainsworth la traitait-il avec sévérité, l'accusant d'entêtement, de mauvaise volonté.

— Vous ne guérirez pas si vous ne mangez pas. Vous perdez en ce moment, chaque jour, par le seul effet de votre mal, une quantité de vitalité qui est, je suppose, comparée à votre vitalité totale disponible, comme 1 est à 200... Et vous ne remplacez rien, puisque vous ne mangez pas. Vous pouvez calculer le moment où votre vitalité sera épuisée.

Autour de la couchette, les élèves, ravis de la précision mathématique de cette formule, approuvaient. Léa fermait les yeux : sa pudeur ne s'irritait même plus d'être ainsi regardée par des hommes, comme un objet de démonstration. Elle souhaitait seulement qu'on la laissât tranquille, qu'on ne lui parlât plus de ces aliments dont la seule pensée lui soulevait le cœur. Le docteur, petit, barbu, gesticulant, emmenait sa bande vers une autre couchette. Alors le reste de la journée, jusqu'à l'heure où le soir tomberait, apparaissait tolérable à la malade.

Elle souffrait peu, et l'intensité de son rêve intime suffisait à combler le vide des heures. Ses compagnes d'hôpital, presque toutes des ouvrières de la ville — car l'hôpital de Commercial Road était une fondation de plusieurs grands usiniers londoniens syndiqués pour la charité — s'entretenaient volontiers avec elle ; elle avait trop été façonnée, à Paris comme à Londres, aux mœurs apostoliques de madame Sanz, d'Edith Craggs, de Frédérique et de Romaine Pirnitz pour ne pas savoir leur parler et ne point s'en faire aimer. L'une d'elles, nommée May Bodson, petite brunisseuse qui avait quitté sa famille pour suivre un ami, et qui, abandonnée par cet ami, était peu à peu tombée dans la misère et la maladie, lui fut particulièrement chère ; elle trouvait une sorte de fraternité entre l'histoire de cette humble fille et sa propre histoire. Mais ce qui la touchait surtout, c'était la façon insouciante, presque gaie, dont May Bodson parlait de son mal et même de sa mort prochaine. Elle ne gardait aucune illusion :

— Je suis finie ! disait-elle, de sa pauvre voix éraillée par la tuberculose des cordes vocales. Mais quoi? Je ne me plains pas. J'ai eu cinq années de bonheur avec mon ami, qui était si bon !... Ah ! s'il n'avait pas eu cette méchante femme de mère, qui a voulu le marier, il m'aurait peut-être épousée... Oui, je crois qu'un jour, après un verre de porter

bu de trop, il aurait été capable de me mener devant le vicaire et le magistrat. Bah! j'aime mieux m'en aller que de vivre sans lui. Pourvu que je ne guérisse pas et que je ne sois pas forcée de retourner travailler... Cela, non, en vérité, je ne le voudrais pas!... Mais, heureusement, j'ai entendu *little Tom* (les malades appelaient ainsi le docteur Ainsworth) — j'ai entendu *little Tom* dire aux jeunes gentlemen : « Cette petite guenon n'en a pas pour quinze jours... »

Elle riait, puis ajoutait :

— « Petite guenon! » Il n'est pas poli... Avant que je sois malade, quand Percy (c'était mon ami) rentrait chez nous à Bethnal Green... car nous avions une maison à nous, mademoiselle, et un mobilier... il me prenait dans ses bras et me levait en l'air en disant : « Tu es ma fleur de mai; on t'a bien nommée!... » Et c'était vrai, j'étais fraîche alors comme une rose de mai... Maintenant je suis une petite guenon, *little Tom* dit juste. Cela m'est bien égal. On ne m'empêchera pas d'avoir eu cinq bonnes années... »

Cette fougue sincère émerveillait Léa. Comme elle la comprenait, l'humble fille fripée, décrépite, mourant à vingt-deux ans! Comme elle comprenait cette vie résumée dans cinq années d'amour, finie sans rancune quand les cinq années étaient échues. Elle enviait presque la « petite guenon ». Elle songeait :

« Elle a raison. Elle peut mourir. Il vaut mieux qu'elle meure. Mais moi, je n'ai pas eu cinq années de joie avec mon ami; je ne veux pas mourir. »

Vers la fin d'août, le temps changea, se fit pluvieux. On alluma du feu dans les deux cheminées de la salle des phthisiques; mais de mauvais vents coulis s'insinuèrent par les portes, par les jointures des fenêtres; le ciel bas de Londres enfuma l'atmosphère. Les patientes furent plus nerveuses; des cas s'aggravèrent : il y eut deux morts. May devint tout à fait malade : ses petits yeux jaunes, dans sa face plissée, souriaient à Léa, disaient l'espoir toujours plus prochain de la délivrance. Et Léa aussi sentit passer sur sa face ces affres de l'automne, terrible pourvoyeur de la consomption. Elle ne prit presque plus de nourriture, délaissée maintenant par

le docteur Ainsworth qui ne s'arrêtait qu'un instant auprès de son lit, le temps de constater la perte de vitalité annoncée, et n'essayait plus de la convertir à la suralimentation. Une lente désespérance envahit la pauvre âme solitaire. Il y germa de la colère pour celles qu'elle accusait de l'avoir jetée où elle était maintenant : Frédérique, Pirnitz...

« Ah! pourquoi ma mère n'a-t-elle pas vécu!... Comme nous aurions été heureuses, toutes les deux... C'est les doctrines intransigeantes de Frédérique et de Pirnitz qui m'ont dévoyée, jetée hors de la vie normale et de l'amour. C'est elles qui m'ont enlevée à Georg ; c'est elles qui me feront mourir... »

La peur de la mort la hanta, s'accrut, devint intense ; et, du même coup, les sentiments religieux, assoupis depuis l'enfance dans une demi-indifférence, s'éveillèrent. Léa voulut un prêtre catholique. On en manda un : un Irlandais de Killarney, qui vint, avec son visage rose et reposé, encadré de cheveux blonds bien coiffés, ses yeux bleu clair, ses belles dents saines, sa redingote ample et son droit petit col blanc, s'asseoir au chevet de la malade, posant sur la table de nuit un chapeau haut de forme volumineux, soigneusement lustré. On l'appelait : Father Patrick Weatherdon. Il parlait bien, avec onction. Léa éprouva d'abord de ses visites un certain soulagement. Puis, quand, ayant peu à peu deviné son histoire, il se mit à lui conseiller de rentrer dans sa famille, quand il lui présenta ce retour comme un devoir et la somma de lui donner l'adresse de ses parents, afin que lui, Weatherdon, leur écrivît, elle s'irrita, le prit en grippe, refusa de le voir; et soudain, ce sursaut d'appétit religieux tomba... D'ailleurs, ce qui lui restait de force s'émiettait... Elle souffrait maintenant cruellement à chaque accès de toux... Elle perdait peu à peu l'espoir de retrouver Georg par une intervention directe de la Providence.

Et le mirage de ce pays rêvé, qu'elle pensait être l'Italie chère à son aimé, la baie merveilleuse enclose de terrasses fleuries et de caps verdissants, ne lui apparaissait plus, quoiqu'elle s'efforçât de l'évoquer devant ses yeux obstinément clos.

Alors, elle s'abandonna. Elle se laissa glisser à la mort, repliée sur elle-même, irritée contre la destinée et les vivants.

De longues prostrations la plongeaient dans une insensibilité complète; elle en sortait baignée de sueur froide, et, plutôt que d'appeler les gardes pour changer son linge, elle demeurait telle quelle, grelottant dans l'humidité des draps... Elle glissait vers la mort, non pas avec la résignation souriante de May Bodson, mais d'une âme indignée, révoltée contre l'injustice du sort, aigrie de haine contre les éducatrices de son enfance... Toute cette vie d'abnégation et d'effort altruiste qu'elle avait livrée à Frédérique et à Romaine lui semblait aujourd'hui follement dépensée; elle aurait désiré la ressaisir, la reprendre au dévouement inutile qui l'avait absorbée. Oh! les précieuses années... Qui les lui rendrait, maintenant? Le germe mortel était en elle, dans sa poitrine saignante: après avoir consumé sa jeunesse et sacrifié son cœur au bonheur des autres, elle s'éteindrait oubliée sur un lit d'hôpital.

Son état empira encore. Elle eut d'autres vomissements de sang, qui l'épuisèrent : la fièvre, les hallucinations la tinrent hors du réel pendant plusieurs journées... Elle délira. Elle ne vit plus la grande salle aux murs verts, ni les couchettes, ni Little Tom, ni les gardes...

Puis, ce délire, d'abord obscur, chaotique, pénible, peu à peu s'apaisa dans une sorte de griserie continue, presque douce et voluptueuse. La vision adorable avait reparu, l'image du pays de rêve où elle retrouvait Georg parmi la gloire d'un été radieux. Léa contemplait la baie bleue ceinte de collines parfumées ; en même temps, elle ressentait une chaleur inaccoutumée, comme une présence indécise qui la rassurait, le contact de mains amicales qui la touchaient, plus caressantes que les mains d'infirmières...

Quand sa fièvre et son délire la quittèrent, sans doute faute d'aliment dans cet organisme épuisé, — elle vit que c'était le matin, à la première pointe du jour. La réalité des choses pénétra par ses yeux : les murs verts, les croisillons des fenêtres, les stores de toile, les couchettes, les deux cheminées... De nouveau, il faisait beau. Elle regarda le lit voisin du sien; il était vide.

— May! murmura-t-elle.

Elle dressa un peu la tête sur le traversin, appela plus haut:

— May Bodson!...

Une voix répondit, de l'autre côté du lit :

— May n'est plus ici. Christ l'a rappelée.

Léa n'eut pas assez de force pour se retourner, et pour regarder qui parlait. Mais un pas léger fit le tour de la couchette : Léa vit une forme et un visage se pencher vers elle. C'était une *nurse*, avec le béguin et le tablier; elle tenait un petit livre noir entre les doigts de sa main gauche.

— Comment vous sentez-vous? dit-elle.

Alors seulement Léa la reconnut :

— Edith!

— Ne vous agitez pas, — reprit Edith en reposant les épaules de Léa et sa tête sur le traversin. — Tâchez de dormir jusqu'au déjeuner. Alors nous parlerons. J'ai reçu enfin votre lettre, qui a longuement voyagé à ma recherche. Depuis deux jours je suis près de vous.

— Ne me quittez pas! supplia Léa.

Le jour accru montrait aux yeux agrandis de la malade la face couperosée et falote d'Edith, plus bizarre encore à présent qu'elle se costumait en *nurse*. Et Léa ne pouvait pas rassasier son regard de cette vue. Tout l'espoir lui revenait d'un coup; elle remontait du fond du précipice à la lumière et à la vie. Elle répéta :

— Ne me quittez pas!

— Non!... Maintenant, endormez-vous... Je vous parlerai à l'heure du déjeuner. Tout va bien.

— Est-ce que vous savez?... commença Léa.

Elle n'en put exprimer davantage. Sa faiblesse était extrême... Mais Edith avait compris.

— Oui, je sais où *ils* sont... Je vous le dirai, et nous partirons ensemble, pour les rejoindre, dès que vous serez mieux.

Léa respira d'un grand trait, comme au temps où sa poitrine ne la faisait pas souffrir.

— Nous partirons?... nous irons?... Alors, je veux vivre!

Sagement, elle ferma les yeux, s'endormit d'un sommeil paisible, tandis qu'Edith, assise à son chevet, rouvrait le petit livre noir, et priait.

MARCEL PRÉVOST

(A suivre.)

LE RIRE

VI

Nous avons étudié le comique dans les formes, les attitudes, les mouvements en général. Nous devons le rechercher maintenant dans les actions et dans les situations. Certes, ce genre de comique se rencontre assez facilement dans la vie de tous les jours. Mais ce n'est peut-être pas là qu'il se prête le mieux à l'analyse. S'il est vrai que le théâtre soit un grossissement et une simplification de la vie, la comédie pourra nous fournir, sur ce point particulier de notre sujet, plus d'instruction que la vie réelle. Peut-être même devrions-nous pousser la simplification plus loin encore, remonter à nos souvenirs les plus anciens, chercher, dans les jeux qui amusèrent l'enfant, la première ébauche des combinaisons qui font rire l'homme. Trop souvent nous parlons de nos sentiments de plaisir et de peine comme s'ils naissaient vieux, comme si chacun d'eux n'avait pas son histoire. Trop souvent surtout nous méconnaissons ce qu'il y a d'encore enfantin, pour ainsi dire, dans la plupart de nos émotions joyeuses. Combien de plaisirs présents se réduiraient pourtant, si nous les examinions de près, à n'être que des souvenirs de plaisirs passés! Que resterait-il de beaucoup de nos émotions si nous les ramenions à ce qu'elles ont de strictement senti, si nous en retranchions tout ce qui est simplement remémoré?

1. Voir la *Revue* du 1er février.

Qui sait même si nous ne devenons pas, à partir d'un certain âge, imperméables à la joie fraîche et neuve, et si les plus douces satisfactions de l'homme mûr peuvent être autre chose que des sentiments d'enfance revivifiés, brise parfumée que nous envoie par bouffées de plus en plus rares un passé de plus en plus lointain? Quelque réponse d'ailleurs qu'on fasse à cette question très générale, un point reste hors de doute : c'est qu'il ne peut pas y avoir solution de continuité entre le plaisir du jeu, chez l'enfant, et le même plaisir chez l'homme. Or la comédie est bien un jeu, un jeu qui imite la vie. Et si, dans les jeux de l'enfant, alors qu'il manœuvre poupées et pantins, tout se fait par ficelles, ne sont-ce pas ces mêmes ficelles que nous devons retrouver, amincies par l'usage, dans les fils qui nouent les situations de comédie? Partons donc des jeux de l'enfant. Suivons le progrès insensible par lequel il fait grandir ses pantins, les anime, et les amène à cet état d'indécision finale où, sans cesser d'être des pantins, ils sont pourtant devenus des hommes. Nous aurons ainsi des personnages de comédie. Et nous pourrons vérifier sur eux la loi que toutes nos précédentes analyses nous laissaient prévoir, loi par laquelle nous définirons les situations de vaudeville en général : *Est comique tout arrangement d'actes et d'événements qui nous donne, insérées l'une dans l'autre, l'illusion de la vie et la sensation nette d'un agencement mécanique.*

I. *Le diable à ressort.* — Nous avons tous joué autrefois avec le diable qui sort de sa boîte. On l'aplatit, il se redresse. On le repousse plus bas, il rebondit plus haut. On l'écrase sous son couvercle, et souvent il fait tout sauter. Je ne sais si ce jouet est très ancien, mais le genre d'amusement qu'il renferme est certainement de tous les temps. C'est le conflit de deux obstinations, dont l'une, purement mécanique, finit pourtant d'ordinaire par céder à l'autre, qui s'en amuse. Le chat qui joue avec la souris, qui la laisse chaque fois partir comme un ressort pour l'arrêter net d'un coup de patte, se donne un amusement du même genre.

Passons alors au théâtre. C'est par celui de Guignol que nous devons commencer. Quand le commissaire s'aventure sur la scène, il reçoit aussitôt, comme de juste, un coup de bâton

qui l'assomme. Il se redresse, un second coup l'aplatit. Nouvelle récidive, nouveau châtiment. Sur le rythme uniforme du ressort qui se tend et se détend, le commissaire s'abat et se relève, tandis que le rire de l'auditoire va toujours grandissant.

Imaginons maintenant un ressort plutôt moral, une idée qui s'exprime, qu'on réprime, et qui s'exprime encore, un flot de paroles qui s'élance, qu'on arrête, et qui repart toujours. Nous aurons de nouveau la vision d'une force qui s'obstine et d'un autre entêtement qui la combat. Mais cette vision aura perdu de sa matérialité. Nous ne serons plus à Guignol; nous assisterons à une vraie comédie.

Beaucoup de scènes comiques se ramènent en effet à ce type simple. Ainsi, dans la scène du *Mariage forcé* entre Sganarelle et Pancrace, tout le comique vient du conflit qui s'établit entre l'idée de Sganarelle, qui veut forcer le philosophe à l'écouter, et l'obstination du philosophe, véritable machine à parler qui fonctionne automatiquement. A mesure que la scène avance, l'image du diable à ressort se dessine mieux, si bien qu'à la fin les personnages eux-mêmes en adoptent le mouvement, Sganarelle repoussant chaque fois Pancrace dans la coulisse, Pancrace revenant chaque fois sur la scène pour discourir encore. Et quand Sganarelle réussit à faire rentrer Pancrace et à l'enfermer à l'intérieur de la maison (j'allais dire au fond de la boîte), tout à coup la tête de Pancrace réapparaît par la fenêtre qui s'ouvre, comme si elle faisait sauter un couvercle.

Même jeu de scène dans le *Malade imaginaire*. La médecine offensée déverse sur Argan, par la bouche de M. Purgon, la menace de toutes les maladies. Et chaque fois qu'Argan se soulève de son fauteuil, comme pour fermer la bouche à Purgon, nous voyons celui-ci s'éclipser un instant, comme si on l'enfonçait dans la coulisse, puis, comme mû par un ressort, remonter sur la scène avec une malédiction nouvelle. Une même exclamation sans cesse répétée : « Monsieur Purgon! » scande tous les moments de cette petite scène.

Serrons de plus près encore l'image du ressort qui se tend, se détend et se retend. Dégageons-en l'essentiel. Nous allons obtenir un des procédés usuels de la comédie classique, la *répétition*.

D'où vient le comique de la répétition d'un mot au théâtre? Je cherche vainement une théorie du comique qui réponde d'une manière satisfaisante à cette question très simple. Et la question reste en effet insoluble, tant qu'on veut trouver l'explication d'un trait amusant dans ce trait lui-même, isolé de tout ce qu'il nous suggère. Nulle part ne se trahit mieux l'insuffisance de la méthode courante. Mais la vérité est que si on laisse de côté quelques cas très spéciaux sur lesquels nous reviendrons plus loin, jamais la répétition d'un mot n'est risible par elle-même. Elle ne nous fait rire que parce qu'elle symbolise un certain jeu particulier d'éléments moraux, symbole lui-même d'un jeu tout matériel. C'est le jeu du chat qui s'amuse avec la souris, le jeu de l'enfant qui pousse et repousse le diable au fond de sa boîte, — mais raffiné, spiritualisé, transporté dans la sphère des sentiments et des idées. Énonçons la loi qui définit, selon nous, les principaux effets comiques de répétition de mots au théâtre: *Dans toute répétition comique de mots il y a deux termes en présence, un sentiment comprimé qui se détend comme un ressort, et une idée qui s'amuse à comprimer de nouveau le sentiment.*

Quand Dorine raconte à Orgon la maladie de sa femme, et que celui-ci l'interrompt sans cesse pour s'enquérir de la santé de Tartuffe, la question qui revient toujours : « Et Tartuffe? » nous donne la sensation très nette d'un ressort qui part. C'est ce ressort que Dorine s'amuse à repousser en reprenant chaque fois le récit de la maladie d'Elmire. Et lorsque Scapin vient annoncer au vieux Géronte que son fils a été emmené prisonnier sur la fameuse galère, qu'il faut le racheter bien vite, il joue avec l'avarice de Géronte absolument comme Dorine avec l'aveuglement d'Orgon. L'avarice, à peine comprimée, repart tout de suite automatiqu ment, et c'est cet automatisme que Molière a voulu marquer par la répétition machinale d'une phrase où s'exprime le regret de l'argent qu'il va falloir donner : « Que diable allait-il faire dans cette galère? » Même observation pour la scène où Valère représente à Harpagon qu'il aurait tort de marier sa fille à un homme qu'elle n'aime pas. « Sans dot! », interrompt toujours l'avarice d'Harpagon. Et nous entrevoyons, derrière ce mot qui revient automatiquement, tout un mécanisme à répétition monté par l'idée fixe.

Quelquefois, il est vrai, ce mécanisme est plus malaisé à apercevoir. Et nous touchons ici à une nouvelle difficulté de la théorie du comique. Il y a des cas où tout l'intérêt d'une scène est dans un personnage unique qui se dédouble, son interlocuteur jouant le rôle d'un simple prisme, pour ainsi dire, au travers duquel s'effectue le dédoublement. Nous risquons alors de faire fausse route si nous cherchons le secret de l'effet produit dans ce que nous voyons et entendons, dans la scène extérieure qui se joue entre les personnages, et non pas dans la comédie tout intérieure que cette scène ne fait que réfracter. Par exemple, quand Alceste répond obstinément « Je ne dis pas cela! » à Oronte qui lui demande s'il trouve ses vers mauvais, la répétition est comique, et pourtant il est clair qu'Oronte ne s'amuse pas ici avec Alceste au jeu que nous décrivions tout à l'heure. Mais qu'on y prenne garde! il y a en réalité ici deux hommes dans Alceste, d'un côté le « misanthrope » qui s'est juré maintenant de dire aux gens leur fait, et d'autre part le gentilhomme qui ne peut désapprendre tout d'un coup les formes de la politesse, ou même peut-être simplement l'homme excellent, qui recule au moment décisif où il faudrait passer de la théorie à l'action, blesser un amour-propre, faire de la peine. La véritable scène n'est plus alors entre Alceste et Oronte, mais bien entre Alceste et Alceste lui-même. De ces deux Alceste, il y en a un qui voudrait éclater, et l'autre qui lui ferme la bouche au moment où il va tout dire. Chacun des « Je ne dis pas cela! » représente un effort croissant pour refouler quelque chose qui pousse et presse pour sortir. Le ton de ces « Je ne dis pas cela! » devient donc de plus en plus violent, Alceste se fâchant de plus en plus — non pas contre Oronte, comme il le croit, mais contre lui-même. Et c'est ainsi que la tension du ressort va toujours se renouvelant, toujours se renforçant, jusqu'à la détente finale. Le mécanisme de la répétition est donc bien encore le même.

Qu'un homme se décide à ne plus jamais dire que ce qu'il pense, dût-il « rompre en visière à tout le genre humain », cela n'est pas nécessairement comique; c'est de la vie, et de la meilleure. Qu'un autre homme, par douceur de caractère, égoïsme ou dédain, aime mieux dire aux gens ce qui les flatte,

ce n'est que de la vie encore; il n'y a rien là pour nous faire rire. Réunissez même ces deux hommes en un seul, faites que votre personnage hésite entre une franchise qui blesse et une politesse qui trompe, cette lutte de deux sentiments contraires ne sera pas encore comique, elle paraîtra très sérieuse, si les deux sentiments arrivent à s'organiser par leur contrariété même, à progresser ensemble, à créer un état d'âme composite, enfin à adopter un *modus vivendi* qui nous donne purement et simplement l'impression complexe de la vie. Mais supposez maintenant, dans un homme bien vivant, ces deux sentiments irréductibles et *raides*; faites que l'homme oscille de l'un à l'autre; faites surtout que cette oscillation devienne franchement mécanique en adoptant la forme connue d'un dispositif usuel, simple, enfantin : vous aurez cette fois l'image que nous avons trouvée jusqu'ici dans tous les objets risibles, vous aurez *du mécanique dans du vivant*, vous aurez du comique.

Nous nous sommes assez appesantis sur cette première image, celle du diable à ressort, pour faire comprendre comment la fantaisie comique convertit peu à peu un mécanisme matériel en un mécanisme moral. Nous allons examiner un ou deux autres jeux, mais en nous bornant maintenant à des indications sommaires.

II. *Le pantin à ficelles.* — Innombrables sont les scènes de comédie où un personnage croit parler et agir librement, où ce personnage conserve par conséquent tout l'essentiel de la vie, alors qu'envisagé d'un certain côté il apparaît comme un simple jouet entre les mains d'un autre qui s'en amuse. Du pantin que l'enfant manœuvre avec une ficelle à Géronte et à Argante manipulés par Scapin, l'intervalle est facile à franchir. Écoutez plutôt Scapin lui-même : « La *machine* est toute trouvée », et encore : « C'est le ciel qui les amène dans mes filets », etc. Par un instinct naturel, et parce qu'on aime mieux, en imagination au moins, être dupeur que dupé, c'est du côté des fourbes que se met le spectateur. Il lie partie avec eux, et désormais, comme l'enfant qui a obtenu d'un camarade qu'il lui prête sa poupée, il fait lui-même aller et venir sur la scène le fantoche dont il a pris en main les ficelles. Toutefois cette dernière condition n'est pas indispensable. Nous pouvons aussi

bien rester extérieurs à ce qui se passe, pourvu que nous conservions la sensation bien nette d'un agencement mécanique. C'est ce qui arrive dans tous les cas où un personnage oscille entre deux partis opposés à prendre, chacun de ces deux partis le tirant à lui tour à tour : tel, Panurge demandant à Pierre et à Paul s'il doit se marier. Remarquons que l'auteur comique a toujours soin alors de *personnifier* les deux partis contraires. A défaut du spectateur, il faut au moins des acteurs pour tenir les ficelles.

Tout le sérieux de la vie lui vient de notre liberté. Les sentiments que nous avons mûris, les passions que nous avons couvées, les actions que nous avons délibérées, arrêtées, exécutées, enfin ce qui vient de nous et ce qui est bien nôtre, voilà ce qui donne à la vie son allure quelquefois dramatique et généralement grave. Que faudrait-il pour transformer tout cela en comédie? Il faudrait se figurer que la liberté apparente recouvre un jeu de ficelles, et que nous sommes ici-bas, comme dit le poète,

... d'humbles marionnettes
Dont le fil est aux mains de la Nécessité.

Il n'y a donc pas de scène réelle, sérieuse, dramatique même, que la fantaisie ne puisse pousser au comique par l'évocation de cette simple image. Il n'y a pas de jeu auquel un champ plus vaste soit ouvert.

III. *La boule de neige.* — A mesure que nous avançons dans cette étude des procédés de comédie, nous comprenons mieux le rôle que jouent les réminiscences d'enfance. Cette réminiscence porte peut-être moins sur tel ou tel jeu spécial que sur le dispositif mécanique dont ce jeu est une application. Le même dispositif général peut d'ailleurs se retrouver dans des jeux très différents, comme le même air d'opéra dans beaucoup de fantaisies musicales. Ce qui importe ici, ce que l'esprit retient, ce qui passe, par gradations insensibles, des jeux de l'enfant à ceux de l'homme, c'est le *schema* de la combinaison, ou, si vous voulez, la formule abstraite dont ces jeux sont des applications particulières. Voici, par exemple, la boule de neige qui roule, et qui grossit en roulant. Nous pourrions aussi bien penser à des soldats de plomb rangés à

la file les uns des autres : si l'on pousse le premier, il tombe sur le second, lequel abat le troisième, et la situation va s'aggravant jusqu'à ce que tous soient par terre. Ou bien encore ce sera un château de cartes laborieusement monté : la première qu'on touche hésite à se déranger, sa voisine ébranlée se décide plus vite, et le travail de destruction, s'accélérant en route, court vertigineusement à la catastrophe finale. Tous ces objets sont très différents, mais ils nous suggèrent, pourrait-on dire, la même vision abstraite, celle d'un effet qui se propage en s'ajoutant à lui-même, de sorte que la cause, insignifiante à l'origine, aboutit par un progrès nécessaire à un résultat aussi important qu'inattendu. Ouvrons maintenant un livre d'images pour enfants : nous allons voir ce dispositif s'acheminer déjà vers la forme d'une scène comique. Voici par exemple (j'ai pris au hasard une « série d'Épinal ») un visiteur qui entre avec précipitation dans un salon : il pousse une dame, qui renverse sa tasse de thé sur un vieux monsieur, lequel glisse contre une vitre qui tombe dans la rue sur la tête d'un agent qui met toute la police sur pied, etc. Même dispositif dans bien des images pour grandes personnes. Dans les « histoires sans paroles » que crayonnent les dessinateurs comiques, il y a très souvent un objet qui se déplace et des personnes qui en sont solidaires : alors, de scène en scène, le changement de position de l'objet amène mécaniquement des changements de situation de plus en plus graves entre les personnes. Passons maintenant à la comédie. Combien de scènes bouffonnes, combien de comédies même vont se ramener à ce type simple ! Qu'on relise le récit de Chicanneau dans les *Plaideurs* : ce sont des procès qui s'engrènent dans des procès, et le mécanisme fonctionne de plus en plus vite (Racine nous donne ce sentiment d'une accélération croissante en pressant de plus en plus les termes de procédure les uns contre les autres) jusqu'à ce que la poursuite engagée pour une botte de foin coûte au plaideur le plus clair de sa fortune. Même arrangement encore dans certaines scènes de Don Quichotte, par exemple dans la scène de l'hôtellerie, où un singulier enchaînement de circonstances amène le muletier à frapper Sancho, qui frappe sur Maritorne, sur laquelle tombe l'aubergiste, etc. Arrivons enfin au vaudeville contemporain. Est-il

besoin de rappeler toutes les formes sous lesquelles cette même combinaison se présente? Il y en a une dont on use assez souvent : c'est de faire qu'un certain objet matériel (une lettre par exemple) soit d'une importance capitale pour certains personnages et qu'il faille le retrouver à tout prix. Cet objet, qui échappe toujours quand on croit le tenir, roule alors à travers la pièce en ramassant sur sa route des incidents de plus en plus graves, de plus en plus inattendus. Tout cela ressemble bien plus qu'on ne croirait d'abord à un jeu d'enfant. C'est toujours l'effet de la boule de neige.

Le propre d'une combinaison mécanique est d'être généralement *réversible*. L'enfant s'amuse à voir une bille lancée contre des quilles renverser tout sur son passage en multipliant les dégâts; il rit plus encore lorsque la bille, après des tours, détours, hésitations de tout genre, revient à son point de départ. En d'autres termes, le mécanisme que nous décrivions tout à l'heure est déjà comique quand il est rectiligne; il l'est davantage quand il devient circulaire, et que tous les efforts du personnage aboutissent, par un engrenage fatal de causes et d'effets, à le ramener purement et simplement à la même place. Or, on verrait que bon nombre de vaudevilles gravitent autour de cette idée. Un chapeau de paille d'Italie a été mangé par un cheval. Un seul chapeau semblable existe dans Paris, il faut à tout prix qu'on le retrouve. Ce chapeau, qui recule toujours au moment où on va le saisir, fait courir le personnage principal, lequel fait courir tous les autres qui s'accrochent à lui : tel, l'aimant entraîne à sa suite, par une attraction qui se transmet de proche en proche, les brins de limaille de fer suspendus les uns aux autres. Et lorsque, enfin, d'incident en incident, on croit toucher au but, le chapeau tant désiré se trouve être celui-là même qui a été mangé. Même odyssée dans une autre comédie non moins célèbre de Labiche. On nous montre d'abord, faisant leur quotidienne partie de cartes ensemble, un vieux garçon et une vieille fille qui sont de vieilles connaissances. Ils se sont adressés tous deux, chacun de son côté, à une même agence matrimoniale. A travers mille difficultés, et de mésaventure en mésaventure, ils courent côte à côte, tout le long de la pièce, à l'entrevue

qui les remet purement et simplement en présence l'un de l'autre. Même effet circulaire, même retour au point de départ dans une pièce plus récente. Un mari persécuté croit échapper à sa femme et à sa belle-mère par le divorce. Il se remarie; et voici que le jeu combiné du divorce et du mariage lui ramène son ancienne femme, aggravée, sous forme de nouvelle belle-mère.

Quand on songe à l'intensité et à la fréquence de ce genre de comique, on comprend qu'il ait frappé l'imagination de certains philosophes. Faire beaucoup de chemin pour revenir, sans le savoir, au point de départ, c'est fournir un grand effort pour un résultat nul. On pouvait être tenté de définir le comique de cette dernière manière. Telle paraît être l'idée de Herbert Spencer : le rire serait l'indice d'un effort qui rencontre tout à coup le vide. Kant disait déjà : « Le rire vient d'une attente qui se résout subitement en rien. » Je reconnais que ces définitions s'appliqueraient à nos derniers exemples; encore faudrait-il apporter certaines restrictions à la formule, car il y a bien des efforts inutiles qui ne font pas rire. Mais si nos derniers exemples nous présentent une grande cause aboutissant à un petit effet, nous en avons cité d'autres, tout de suite auparavant, qui devraient se définir de la manière inverse : un grand effet sortant d'une petite cause. La vérité est que cette seconde définition ne vaudrait guère mieux que la première. La disproportion entre la cause et l'effet, qu'elle se présente dans un sens ou dans l'autre, n'est jamais la source directe du rire. Nous rions de quelque chose que cette disproportion peut, dans certains cas, manifester, je veux dire de l'arrangement mécanique spécial qu'elle nous laisse apercevoir par transparence derrière la série des effets et des causes. Négligez cet arrangement, vous abandonnez le seul fil conducteur qui puisse vous guider dans le labyrinthe du comique, et la règle que vous aurez suivie, applicable peut-être à quelques cas convenablement choisis, reste exposée à la mauvaise rencontre du premier exemple venu qui l'anéantira.

Mais pourquoi rions-nous de cet arrangement mécanique? Que l'histoire d'un individu ou celle d'un groupe nous apparaisse, à un moment donné, comme un jeu d'engrenages, de

ressorts ou de ficelles, cela est étrange, sans doute, mais d'où vient le caractère spécial de cette étrangeté? pourquoi est-elle comique? A cette question, qui s'est déjà posée à nous sous bien des formes, nous ferons toujours la même réponse. Le mécanisme raide que nous surprenons de temps à autre, comme un intrus, dans la vivante continuité des choses humaines, a pour nous un intérêt tout particulier, parce qu'il est comme une *distraction* de la vie. Si les événements pouvaient être constamment attentifs à leur propre cours, il n'y aurait pas de coïncidences, pas de rencontres, pas de séries circulaires; tout se déroulerait en avant et progresserait toujours. Et si tous les hommes étaient toujours attentifs à la vie, si nous reprenions constamment contact avec autrui et aussi avec nous-mêmes, jamais rien ne paraîtrait se produire en nous par ressorts ou ficelles. Le comique est ce côté de la personne par lequel elle ressemble à une chose, cet aspect des événements humains qui imite, par sa raideur d'un genre tout particulier, le mécanisme pur et simple, l'automatisme, enfin le mouvement sans la vie. Il exprime donc une imperfection individuelle ou collective qui appelle la correction immédiate. Le rire est cette correction même. Le rire est un certain geste social, qui souligne et réprime une certaine distraction spéciale des hommes et des événements.

Mais ceci même nous invite à chercher plus loin et plus haut. Nous nous sommes amusés jusqu'ici à retrouver dans les jeux de l'homme certaines combinaisons mécaniques qui divertissent l'enfant. C'était là une manière tout empirique de procéder. Le moment est venu de tenter une déduction méthodique et complète, d'aller puiser à leur source même, dans leur principe permanent et simple, les procédés multiples et variables du théâtre comique. Ce théâtre, disions-nous, combine les événements de manière à insinuer un mécanisme dans les formes extérieures de la vie. Déterminons donc les caractères essentiels par lesquels la vie, envisagée du dehors, paraît trancher sur un simple mécanisme. Il nous suffira alors de passer aux caractères opposés pour obtenir la formule abstraite, cette fois générale et complète, de tous les procédés de comédie réels et possibles.

La vie se présente à nous comme une certaine évolution

dans le temps, et comme une certaine complication dans l'espace. Considérée dans le temps, elle est le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse : c'est dire qu'elle ne revient jamais en arrière, et ne se répète jamais. Envisagée dans l'espace, elle étale à nos yeux des éléments coexistants si intimement solidaires entre eux, si exclusivement faits les uns pour les autres, qu'aucun d'eux ne pourrait appartenir en même temps à deux organismes différents : chaque être vivant est un système clos de phénomènes, incapable d'interférer avec d'autres systèmes. Changement continu d'aspect, irréversibilité des phénomènes, individualité parfaite d'une série enfermée en elle-même, voilà les caractères extérieurs (réels ou apparents, peu importe) qui distinguent le vivant du simple mécanique. Prenons-en le contrepied : nous aurons trois procédés que nous appellerons, si vous voulez, la *répétition*, l'*inversion* et l'*interférence des séries*. Il est aisé de voir que ces procédés sont ceux du vaudeville, et qu'il ne saurait y en avoir d'autres.

On les trouverait d'abord, mélangés à doses variables, dans toutes les scènes que nous venons de passer en revue, et à plus forte raison dans les jeux d'enfant dont elles reproduisent le mécanisme. Mais nous ne nous attarderons pas à faire cette analyse. Il sera plus utile d'étudier ces procédés à l'état pur sur des exemples nouveaux. Rien ne sera plus facile d'ailleurs, car c'est souvent à l'état pur qu'on les rencontre dans la comédie classique, aussi bien que dans le théâtre contemporain.

I. *La répétition*. — Il ne s'agit plus, comme tout à l'heure, d'un mot ou d'une phrase qu'un personnage répète, mais d'une situation, c'est-à-dire d'une combinaison de circonstances, qui revient telle quelle à plusieurs reprises, tranchant ainsi sur le cours changeant de la vie. L'expérience nous présente déjà ce genre de comique, mais à l'état rudimentaire seulement. Ainsi, je rencontre un jour dans la rue un ami que je n'ai pas vu depuis longtemps ; la situation n'a rien de comique. Mais si, le même jour, je le rencontre de nouveau, et encore une troisième et une quatrième fois, nous finissons par rire ensemble de la « coïncidence ». Figurez-vous alors une série

d'événements imaginaires qui vous donne suffisamment l'illusion de la vie, et supposez, au milieu de cette série qui progresse, une même scène qui se reproduise, soit entre les mêmes personnages, soit entre des personnages différents : vous aurez une coïncidence encore, mais beaucoup plus extraordinaire. Telles sont les répétitions qu'on nous présente au théâtre. Elles sont d'autant plus comiques que la scène répétée est plus complexe et aussi qu'elle est amenée plus naturellement, — deux conditions qui paraissent s'exclure, et que l'habileté de l'auteur dramatique devra réconcilier.

Le vaudeville contemporain use de ce procédé sous toutes ses formes. Une des plus connues consiste à promener un certain groupe de personnages, d'acte en acte, dans les milieux les plus divers, de manière à faire renaître dans des circonstances toujours nouvelles une même série d'événements ou de mésaventures qui se correspondent symétriquement.

Plusieurs pièces de Molière nous offrent une même composition d'événements qui se répète d'un bout de la comédie à l'autre. Ainsi l'*École des Femmes* ne fait que ramener et répéter un certain effet à trois temps : 1er temps, Horace raconte à Arnolphe ce qu'il a imaginé pour tromper le tuteur d'Agnès, qui se trouve être Arnolphe lui-même ; 2e temps, Arnolphe croit avoir paré le coup ; 3e temps, Agnès fait tourner les précautions d'Arnolphe au profit d'Horace. Même périodicité régulière dans l'*École des Maris*, dans l'*Étourdi*, et surtout dans *George Dandin* où le même effet à trois temps se retrouve : 1er temps, George Dandin s'aperçoit que sa femme le trompe ; 2e temps, il appelle ses beaux-parents à son secours ; 3e temps, c'est lui, George Dandin, qui fait des excuses.

Parfois, c'est entre des groupes de personnages différents que se reproduira la même scène. Il n'est pas rare alors que le premier groupe comprenne les maîtres, et le second les domestiques. Les domestiques viendront répéter dans un autre ton, transposée en style moins noble, une scène déjà jouée par les maîtres. Une partie du *Dépit amoureux* est construite sur ce plan, ainsi qu'*Amphitryon*. Dans une amusante petite comédie de Benedix, *Der Eigensinn*, l'ordre est inverse : ce sont les maîtres qui reproduisent une scène d'obstination dont leurs domestiques leur ont donné l'exemple.

Mais quels que soient les personnages entre lesquels des situations symétriques sont ménagées, une différence profonde paraît subsister entre la comédie classique et le théâtre contemporain. Introduire dans les événements un certain ordre mathématique en leur conservant néanmoins l'aspect de la vraisemblance, c'est-à-dire de la vie, voilà toujours ici le but. Mais les moyens employés diffèrent. Dans la plupart des vaudevilles, on travaille directement l'esprit du spectateur. Si extraordinaire en effet que soit la coïncidence, elle deviendra acceptable par cela seul qu'elle sera acceptée, et nous l'accepterons si l'on nous a préparés à la recevoir. Ainsi procèdent souvent les auteurs contemporains. Au contraire, dans le théâtre de Molière, ce sont les dispositions des personnages, et non pas celles du public, qui font que la répétition paraît naturelle. Chacun de ces personnages représente une certaine force appliquée dans une certaine direction, et c'est parce que ces forces, de direction constante, se composent nécessairement entre elles de la même manière, que la même situation se reproduit. La comédie de situation, ainsi entendue, confine donc à la comédie de caractère. Elle mérite d'être appelée classique, s'il est vrai que l'art classique soit celui qui ne prétend pas tirer de l'effet plus qu'il n'a mis dans la cause.

II. *L'inversion.* — Ce second procédé a tant d'analogie avec le premier que nous nous contenterons de le définir sans insister sur les applications. Imaginez certains personnages dans une certaine situation : vous obtiendrez une scène comique en faisant que la situation se retourne et que les rôles soient intervertis. De ce genre est la double scène de sauvetage dans *le Voyage de M. Perrichon.* Mais il n'est même pas nécessaire que les deux scènes symétriques soient jouées sous nos yeux. On peut ne nous en montrer qu'une, pourvu qu'on soit sûr que nous pensons à l'autre. C'est ainsi que nous rions du prévenu qui fait de la morale au juge, de l'enfant qui prétend donner des leçons à ses parents, enfin de tout ce qui vient se classer sous la rubrique du « monde renversé ».

Souvent on nous présentera un personnage qui prépare les

filets où il viendra lui-même se faire prendre. L'histoire du persécuteur victime de sa persécution, du dupeur dupé, fait le fond de bien des comédies. Nous la trouvons déjà dans l'ancienne farce. L'avocat Pathelin indique à son client un stratagème pour tromper le juge : le client usera du stratagème pour ne pas payer l'avocat. Une femme acariâtre exige de son mari qu'il fasse tous les travaux du ménage ; elle en a consigné le détail sur un « rôlet ». Qu'elle tombe maintenant au fond d'une cuve, son mari refusera de l'en tirer : « cela n'est pas sur son rôlet ». La littérature moderne a exécuté bien d'autres variations sur le thème du voleur volé. Il s'agit toujours, au fond, d'une interversion de rôles, et d'une situation qui se retourne contre celui qui la crée.

Ici se vérifierait une loi dont nous avons déjà signalé plus d'une application. Quand une scène comique a été souvent reproduite, elle passe à l'état de « catégorie » ou de modèle. Elle devient amusante par elle-même, indépendamment des causes qui font qu'elle nous a amusés. Alors des scènes nouvelles, qui ne sont pas comiques en droit, pourront nous amuser en fait si elles ressemblent à celle-là par quelque côté. Elles évoqueront plus ou moins confusément dans notre esprit une image que nous savons drôle. Elles viendront se classer dans un genre où figure un type de comique officiellement reconnu. La scène du « voleur volé » est bien de cette espèce. Elle irradie sur une foule d'autres scènes le comique qu'elle renferme. Elle finit par rendre comique toute mésaventure qu'on s'est attirée par sa faute, quelle que soit la faute, quelle que soit la mésaventure, — que dis-je ? une allusion à cette mésaventure, un mot qui la rappelle. « Tu l'as voulu, George Dandin », ce mot n'aurait rien d'amusant sans les résonances comiques qui le prolongent.

III. — Mais nous avons assez parlé de la répétition et de l'inversion. Nous arrivons à l'*interférence des séries*. C'est un effet comique dont il est bien difficile de dégager la formule, à cause de l'extraordinaire variété des formes sous lesquelles il se présente au théâtre. Voici peut-être comme il faudrait le définir : *Une situation est toujours comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements*

absolument indépendantes, et qu'elle peut s'interpréter à la fois dans deux sens tout différents.

On pensera tout de suite au *quiproquo*. Et le quiproquo est bien en effet une situation qui présente en même temps deux sens différents, l'un simplement possible, celui que les acteurs lui prêtent, l'autre réel, celui que le public lui donne. Nous apercevons le sens réel de la situation, parce qu'on a eu soin de nous en montrer toutes les faces; mais les acteurs ne connaissent chacun que l'une d'elles : de là leur méprise, de là le jugement faux qu'ils portent sur ce qu'on fait autour d'eux comme aussi sur ce qu'ils font eux-mêmes. Nous allons de ce jugement faux au jugement vrai; nous oscillons entre le sens possible et le sens réel; et c'est ce balancement de notre esprit entre deux interprétations opposées qui apparaît d'abord dans l'amusement que le quiproquo nous donne. On comprend que certains philosophes aient été surtout frappés de ce balancement, et que quelques-uns aient vu l'essence même du comique dans un choc, ou dans une superposition, de deux jugements qui se contredisent. Mais leur définition est loin de convenir à tous les cas, et là même où elle convient, elle ne définit pas le principe du comique, mais seulement une de ses conséquences plus ou moins lointaines. Il est aisé de voir, en effet, que le quiproquo théâtral n'est que le cas particulier d'un phénomène beaucoup plus général, l'interférence des séries indépendantes, et que d'ailleurs le quiproquo n'est pas risible par lui-même, mais seulement comme *signe* d'une interférence de séries.

Dans tout quiproquo, en effet, chacun des personnages est inséré dans une série d'événements qui le concernent, dont il a la représentation exacte, et sur lesquels il règle ses paroles et ses actes. Chacune des séries intéressant chacun des personnages se développe d'une manière indépendante; mais elles se sont rencontrées à un certain moment dans des conditions telles que les actes et les paroles qui font partie de l'une d'elles pussent aussi bien convenir à l'autre. De là la méprise des personnages, de là l'équivoque; mais cette équivoque n'est pas comique par elle-même; elle ne l'est que parce qu'elle manifeste la coïncidence des deux séries indépendantes. La preuve en est que l'auteur doit constamment s'ingénier à rame-

ner notre attention sur ce double fait, l'indépendance et la coïncidence. Et il y arrive d'ordinaire en renouvelant sans cesse la fausse menace d'une dissociation entre les deux séries qui coïncident. A chaque instant tout va craquer, et tout se raccommode : c'est ce jeu qui fait rire, bien plus que le va-et-vient de notre esprit entre deux affirmations contradictoires. Et il nous fait rire parce qu'il rend manifeste à nos yeux l'interférence de deux séries indépendantes, source véritable de l'effet comique.

Aussi le quiproquo ne peut-il être qu'un cas particulier. C'est un des moyens (le plus artificiel peut-être) de rendre sensible l'interférence des séries ; mais ce n'est pas le seul. Au lieu de deux séries contemporaines, on pourrait tout aussi bien prendre une série d'événements anciens et une autre actuelle : si les deux séries arrivent à interférer dans notre imagination, il n'y aura plus quiproquo, et pourtant le même effet comique continuera à se produire. Pensez à la captivité de Bonivard dans le château de Chillon : voilà une première série de faits. Représentez-vous ensuite Tartarin voyageant en Suisse, arrêté, emprisonné : seconde série, indépendante de la première. Faites maintenant que Tartarin soit rivé à la propre chaîne de Bonivard et que les deux histoires paraissent un instant coïncider, vous aurez une scène très amusante, une des plus amusantes que la fantaisie de Daudet ait tracées. Beaucoup d'incidents du genre héroï-comique se décomposeraient ainsi. La transposition, toujours comique, de l'ancien en moderne s'inspire de la même idée.

Labiche a usé du procédé sous toutes ses formes. Tantôt il commence par constituer les séries indépendantes et s'amuse ensuite à les faire interférer entre elles : il prendra un groupe fermé, une noce par exemple, et le fera tomber dans des milieux tout à fait étrangers où certaines coïncidences lui permettront de s'intercaler momentanément. Tantôt il conservera à travers toute la pièce un seul et même système de personnages, mais il fera que quelques-uns de ces personnages aient quelque chose à dissimuler, soient obligés de s'entendre entre eux, jouent enfin une petite comédie au milieu de la grande : à tout moment l'une des deux comédies va déranger l'autre, puis tout s'arrange et la coïncidence des deux séries se réta-

blit. Tantôt enfin c'est une série d'événements tout idéale qu'il intercalera dans la série réelle, par exemple un passé qu'on voudrait cacher, et qui fait sans cesse irruption dans le présent, et qu'on arrive chaque fois à réconcilier avec les situations qu'il semblait devoir bouleverser. Mais toujours nous retrouvons les deux séries indépendantes, et toujours la coïncidence partielle.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse des procédés de vaudeville. Qu'il y ait interférence de séries, inversion ou répétition, nous voyons que l'objet est toujours le même : obtenir ce que nous avons appelé une *mécanisation* de la vie. On prendra un système d'actions et de relations, et on le répétera tel quel, ou on le retournera sens dessus dessous, où on le transportera en bloc dans un autre système avec lequel il coïncide en partie, — toutes opérations qui consistent à traiter la vie comme un mécanisme à répétition, avec effets réversibles et pièces interchangeables. La vie réelle est un vaudeville dans l'exacte mesure où elle produit naturellement des effets du même genre, et par conséquent dans l'exacte mesure où elle s'oublie elle-même, car si elle faisait toujours attention, elle serait continuité variée, progrès irréversible, unité indivisée. Et c'est pourquoi le comique des événements peut se définir une distraction des choses, de même que le comique d'un caractère individuel tient toujours, comme nous le faisions pressentir et comme nous le prouverons plus loin, à une certaine distraction fondamentale de la personne. Mais cette distraction des événements est exceptionnelle. Les effets en sont légers. Et elle est en tout cas incorrigible, de sorte qu'il ne sert à rien d'en rire. C'est pourquoi l'idée ne serait pas venue de l'exagérer, de l'ériger en système, de créer un art pour elle, si le rire n'était toujours un plaisir et si l'humanité ne saisissait au vol la moindre occasion de le faire naître. Ainsi s'explique le vaudeville, qui est à la vie réelle ce que le pantin articulé est à l'homme qui marche, une exagération très artificielle d'une certaine raideur naturelle des choses. Le fil qui le relie à la vie réelle est bien fragile. Ce n'est guère qu'un jeu, subordonné, comme tous les jeux, à une convention d'abord acceptée. La comédie de caractère pousse dans la vie des racines autrement profondes. C'est d'elle surtout que nous nous occuperons

dans la dernière partie de notre étude. Mais nous devons d'abord analyser un certain genre de comique qui ressemble par bien des côtés à celui du vaudeville, le comique de mots.

VII

Il y a peut-être quelque chose d'artificiel à faire une catégorie spéciale pour le comique de mots, car la plupart des effets comiques que nous avons étudiés jusqu'ici se produisaient déjà par l'intermédiaire du langage. Mais il faut distinguer entre le comique que le langage exprime, et celui que le langage crée. Le premier pourrait, à la rigueur, se traduire d'une langue dans une autre, quitte à perdre la plus grande partie de son relief en passant dans une société nouvelle, autre par ses mœurs, par sa littérature, et surtout par ses associations d'idées. Mais le second est généralement intraduisible. Il doit tout ce qu'il est à la structure de la phrase ou au choix des mots. Il ne constate pas, à l'aide du langage, certaines distractions particulières des hommes ou des événements. Il souligne les distractions du langage lui-même. C'est le langage lui-même, ici, qui devient comique.

Il est vrai que les phrases ne se font pas toutes seules, et que si nous rions d'elles, nous pourrons rire de leur auteur par la même occasion. Mais cette dernière condition ne sera pas indispensable. La phrase, le mot, auront ici une force comique indépendante. Et la preuve en est que nous serons très embarrassés, dans la plupart de ces cas, pour dire de qui nous rions, bien que nous sentions confusément parfois qu'il y a quelqu'un en cause.

La personne en cause, d'ailleurs, n'est pas toujours celle qui parle. Il y aurait ici une importante distinction à faire entre le *spirituel* et le *comique*. J'incline à croire qu'un mot est dit comique quand il nous fait rire de celui qui le prononce, et spirituel quand il nous fait rire d'un tiers ou rire de nous. Mais, le plus souvent, nous ne saurions décider si le mot est comique ou spirituel. Il est risible simplement.

Peut-être faudrait-il, avant d'aller plus loin, examiner de

plus près ce qu'on entend par esprit. Car un mot d'esprit nous fait tout au moins sourire, de sorte qu'une étude du rire ne serait pas complète si elle négligeait d'approfondir la nature de l'esprit, d'en éclaircir l'idée. Mais je crains que cette essence très subtile ne soit de celles qui se décomposent à la lumière.

Distinguons d'abord deux sens du mot esprit, l'un plus large, l'autre plus étroit. Au sens le plus large du mot, il me semble qu'on appelle esprit une certaine manière *dramatique* de penser. Au lieu de manier ses idées comme des symboles indifférents, l'homme d'esprit les voit, les entend, et surtout les fait dialoguer entre elles comme des personnes. Il les met en scène, et lui-même, un peu, se met en scène aussi. Un peuple spirituel est nécessairement un peuple épris du théâtre. Dans tout homme d'esprit il y a quelque chose du poète, de même que dans tout bon liseur il y a le commencement d'un comédien. Je fais ce rapprochement à dessein, parce qu'on établirait sans peine une proportion entre les quatre termes. Pour bien lire, il suffit de posséder la partie intellectuelle de l'art du comédien; mais pour bien jouer, il faut être comédien de toute son âme et dans toute sa personne. Ainsi la création poétique exige un certain oubli de soi, qui n'est pas par où pèche d'ordinaire l'homme d'esprit. Celui-ci transparaît toujours derrière ce qu'il dit et ce qu'il fait. Il ne s'y absorbe pas, parce qu'il n'y met que son intelligence.

Tout poète pourra donc se révéler homme d'esprit quand il lui plaira. Il n'aura rien besoin d'acquérir pour cela; il aurait plutôt à perdre quelque chose. Il lui suffirait de laisser ses idées converser entre elles « pour rien, pour le plaisir ». Il n'aurait qu'à desserrer le double lien qui maintient ses idées en contact avec ses sentiments et son âme en contact avec la vie. Enfin il tournerait à l'homme d'esprit s'il ne voulait plus être poète par le cœur aussi, mais seulement par l'intelligence.

Mais si l'esprit consiste en général à voir les choses *sub specie theatri*, on conçoit qu'il puisse être plus particulièrement tourné vers une certaine variété de l'art dramatique, la comédie. De là un sens plus étroit du mot, le seul qui nous intéresse d'ailleurs au point de vue de la théorie du rire. On appellera cette fois *esprit* une certaine disposition à esquisser en passant des scènes de comédie, mais à les esquisser si discrètement,

si légèrement, si rapidement, que tout est déjà fini quand nous commençons à nous en apercevoir.

Quels sont les acteurs de ces scènes? A qui l'homme d'esprit a-t-il affaire? D'abord à ses interlocuteurs eux-mêmes, quand le mot est une réplique directe à l'un d'eux. Souvent à une personne absente, dont il suppose qu'elle a parlé et qu'il lui répond. Plus souvent encore à tout le monde, je veux dire au sens commun, qu'il prend à partie en tournant au paradoxe une idée courante, ou en utilisant un tour de phrase accepté, en parodiant une citation ou un proverbe. Comparez ces petites scènes entre elles, vous verrez que ce sont presque toujours des variations sur un thème de comédie que nous connaissons bien, celui du « voleur volé ». On saisit une métaphore, une phrase, un raisonnement, et on les retourne contre celui qui les fait ou qui pourrait les faire, de manière qu'il ait dit ce qu'il ne voulait pas dire et qu'il vienne lui-même, en quelque sorte, se faire prendre au piège du langage. Mais le thème du « voleur volé » n'est pas le seul possible. Nous avons passé en revue bien des espèces de comique; il n'en est pas une seule qui ne puisse s'aiguiser en trait d'esprit.

Tout mot d'esprit se prêtera donc à une analyse dont nous pouvons donner maintenant, pour ainsi dire, la formule pharmaceutique. Voici cette formule. Prenez le mot, épaississez-le d'abord en scène jouée, cherchez ensuite la catégorie comique à laquelle cette scène appartiendrait : vous réduirez ainsi le mot d'esprit à ses plus simples éléments et vous en aurez l'explication complète.

Appliquons cette méthode à un exemple classique. « J'ai mal à votre poitrine », écrivait madame de Sévigné à sa fille malade. Voilà un mot d'esprit. Si notre théorie est exacte, il nous suffira d'appuyer sur le mot, de le grossir et de l'épaissir, pour le voir s'étaler en scène comique. Or nous trouvons précisément cette petite scène, toute faite, dans l'*Amour médecin* de Molière. Le faux médecin Clitandre, appelé pour donner ses soins à la fille de Sganarelle, se contente de tâter le pouls à Sganarelle lui-même, après quoi il conclut sans hésitation, en se fondant sur la sympathie qui doit exister entre le père et la fille : « Votre fille est bien malade! » Voilà donc le passage effectué du spirituel au comique. Il ne nous reste

plus alors, pour compléter notre analyse, qu'à chercher ce qu'il y a de comique dans l'idée de porter un diagnostic sur l'enfant après auscultation du père ou de la mère. Mais nous savons qu'une des formes essentielles de la fantaisie comique consiste à nous représenter l'homme vivant comme une espèce de pantin articulé, et que souvent, pour nous déterminer à former cette image, on nous montre deux ou plusieurs personnes qui parlent et agissent comme si elles étaient reliées les unes aux autres par d'invisibles ficelles. N'est-ce pas cette idée qu'on nous suggère ici en nous amenant à matérialiser, pour ainsi dire, la sympathie que nous établissons entre la fille et son père?

Nous comprenons bien, maintenant, pourquoi les auteurs qui ont traité de l'esprit ont dû se borner à noter l'extraordinaire complexité des choses que ce terme désigne, sans réussir jamais à le définir. Il y a bien des façons d'être spirituel, presque autant qu'il y en a de ne l'être pas. Comment apercevoir ce qu'elles ont de commun entre elles, si l'on ne commence par déterminer la relation générale du spirituel au comique? Mais une fois cette relation dégagée, tout s'éclaircit. Entre le comique et le spirituel on découvre alors le même rapport qu'entre une scène faite et la fugitive indication d'une scène à faire. Autant le comique peut prendre de formes, autant l'esprit aura de variétés correspondantes. C'est donc le comique, sous toutes ses formes, qu'il faut définir d'abord, en retrouvant (ce qui est déjà bien assez difficile) le fil qui conduit d'une forme à l'autre. Et par là même on aura analysé l'esprit, qui apparaîtra alors comme n'étant que du comique volatilisé. Mais suivre la méthode inverse, chercher directement la formule de l'esprit, c'est aller à un échec certain. Que dirait-on du chimiste qui aurait les corps à discrétion dans son laboratoire, et qui prétendrait ne les étudier qu'à l'état de simples traces dans l'atmosphère?

Mais cette comparaison du spirituel et du comique nous indique en même temps la marche à suivre pour l'étude du comique de mots. D'un côté, en effet, nous voyons qu'il n'y a pas de différence essentielle entre un mot comique et un mot d'esprit, et d'autre part le mot d'esprit, quoique lié à une figure de langage, évoque toujours l'image confuse ou

nette d'une scène comique. Cela revient à dire que le comique du langage doit correspondre, point par point, au comique des actions et des situations, et qu'il n'en est, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la projection sur le plan des mots. Revenons donc au comique des actions et des situations. Considérons les principaux procédés par lesquels on l'obtient. Appliquons ces procédés au choix des mots et à la construction des phrases. Nous aurons ainsi toutes les formes possibles du comique de mots et toutes les variétés de l'esprit.

I. — Se laisser aller, par un effet de raideur ou de vitesse acquise, à dire ce qu'on ne voulait pas dire ou à faire ce qu'on ne voulait pas faire, voilà, nous le savons, une des grandes sources du comique. C'est pourquoi la distraction est essentiellement risible. C'est pourquoi aussi on rit de ce qu'il peut y avoir de raide, de tout fait, de mécanique, enfin, dans le geste, les attitudes et même les traits de la physionomie. Ce genre de raideur s'observe-t-il aussi dans le langage? Oui, sans doute, puisqu'il y a des formules toutes faites et des phrases stéréotypées. Un personnage qui s'exprimerait toujours dans ce style serait invariablement comique. Mais pour qu'une phrase isolée soit comique par elle-même, une fois détachée de celui qui la prononce, il ne suffit pas que ce soit une phrase toute faite, il faut encore qu'elle porte en elle un signe auquel nous reconnaissions, sans hésitation possible, qu'elle a été prononcée automatiquement. Et ceci ne peut arriver que lorsque la phrase renferme une absurdité manifeste, soit une erreur grossière, soit surtout une contradiction dans les termes. De là cette règle générale : *On obtiendra toujours un mot comique en insérant une idée absurde dans un moule de phrase consacré.*

« Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », dit M. Prudhomme. Traduisez la phrase en anglais ou en allemand, elle deviendra simplement absurde, de comique qu'elle était en français. C'est que « le plus beau jour de ma vie » est une de ces fins de phrase toutes faites auxquelles notre oreille est habituée. Il suffit alors, pour la rendre comique, de mettre en pleine lumière l'automatisme de celui qui la prononce. C'est à quoi l'on arrive en y insérant une absurdité. L'absur-

dité n'est pas du tout ici la source du comique. Elle n'est qu'un moyen très simple et très efficace de nous le révéler.

Nous n'avons cité qu'un mot de M. Prudhomme. Mais la plupart des mots qu'on lui attribue sont faits sur le même modèle. M. Prudhomme est l'homme des phrases toutes faites. Et comme il y a des phrases toutes faites dans toutes les langues, M. Prudhomme est toujours transposable, quoiqu'il soit rarement traduisible.

Quelquefois la phrase banale sous le couvert de laquelle l'absurdité passe est un peu plus difficile à apercevoir. « Je n'aime pas à travailler entre mes repas », a dit un paresseux. Le mot ne serait pas amusant, s'il n'y avait ce salutaire précepte d'hygiène : « Il ne faut pas manger entre ses repas. »

Quelquefois aussi l'effet se complique. Au lieu d'un seul moule de phrase banal, il y en a deux ou trois qui s'emboîtent l'un dans l'autre. Soit, par exemple, ce mot d'un personnage de Labiche : « Il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable. » Il me semble qu'on profite ici de deux propositions qui nous sont familières : « C'est Dieu qui dispose de la vie des hommes, » et : « C'est un crime, pour l'homme, de tuer son semblable. » Mais ces deux propositions sont combinées de manière à tromper notre oreille et à nous donner l'impression d'une de ces phrases qu'on répète et qu'on accepte machinalement. De là une somnolence de notre attention, que tout à coup l'absurdité réveille.

Ces exemples suffiront à faire comprendre comment une des formes les plus importantes du comique se projette et se simplifie sur le plan du langage. Passons à une forme moins générale.

II. — « Nous rions toutes les fois que notre attention est détournée sur le physique d'une personne, alors que le moral était en cause » : voilà une loi que nous avons posée dans la première partie de notre travail. Appliquons-la au langage. On pourrait dire que la plupart des mots présentent un sens *physique* et un sens *moral*, selon qu'on les prend au propre ou au figuré. Tout mot commence en effet par désigner un objet concret ou une action matérielle; mais peu à peu le sens du mot a pu se spiritualiser en relation abstraite ou en idée pure. Si donc notre loi se conserve ici, elle devra prendre la forme sui-

vante : *On obtient un effet comique toutes les fois qu'on affecte d'entendre une expression au propre, alors qu'elle était employée au figuré.* Ou encore : *Dès que notre attention se concentre sur la matérialité d'une métaphore, l'idée exprimée devient comique.*

« Tous les arts sont frères » : dans cette phrase, le mot « frère » est pris métaphoriquement pour désigner une ressemblance plus ou moins profonde. Et le mot est si souvent employé ainsi que nous ne pensons plus, en l'entendant, à la relation concrète et matérielle que toute parenté implique. Nous y penserions déjà davantage si l'on nous disait : « Tous les arts sont cousins, » parce que le mot « cousin » est moins souvent pris au figuré : aussi ce mot se teindrait-il ici d'une nuance comique légère. Allez maintenant jusqu'au bout, supposez qu'on attire violemment notre attention sur la matérialité de l'image en choisissant une relation de parenté incompatible avec le genre des termes que cette parenté doit unir, vous aurez un effet risible. C'est le mot bien connu, attribué encore, je crois, à M. Prudhomme : « Tous les arts sont sœurs. »

« Il court après l'esprit », disait-on devant Boufflers d'un très prétentieux personnage. Si Boufflers avait répondu : « Il ne l'attrapera pas », c'eût été le commencement d'un mot d'esprit ; mais ce n'en eût été que le commencement, parce que le terme « attraper » est pris au figuré presque aussi souvent que le terme « courir », et qu'il ne nous contraint pas assez violemment à matérialiser l'image de deux coureurs lancés l'un derrière l'autre. Voulez-vous que la réplique me paraisse tout à fait spirituelle? Il faudra que vous empruntiez au vocabulaire du sport un terme si concret, si vivant, que je ne puisse m'empêcher d'assister pour tout de bon à la course. C'est ce que fait Boufflers : « Je parie pour l'esprit. »

Nous disions que l'esprit consiste souvent à prolonger l'idée d'un interlocuteur jusqu'au point où il exprimerait le contraire de sa pensée et où il viendrait se faire prendre lui-même, pour ainsi dire, au piège de son discours. Ajoutons maintenant que ce piège est presque toujours une métaphore ou une comparaison dont on retourne contre lui la matérialité. On se rappelle ce dialogue entre une mère et son fils dans les *Faux Bonshommes* : « Mon ami, la Bourse est un jeu dangereux. On gagne un jour et l'on perd le lendemain. —

Eh bien, je ne jouerai que tous les deux jours. » Et, dans la même pièce, l'édifiante conversation de deux financiers : « Est-ce bien loyal, ce que nous faisons là? Car enfin, ces malheureux actionnaires, nous leur prenons l'argent dans la poche... — Et dans quoi voulez-vous donc que nous le prenions? »

Aussi obtiendra-t-on un effet amusant toutes les fois qu'on développera un symbole ou un emblème dans le sens de leur matérialité et qu'on affectera de conserver à ce développement la même valeur symbolique qu'à l'emblème. Dans un très joyeux vaudeville, on nous présente un fonctionnaire de Monaco dont l'uniforme est couvert de médailles alors qu'une seule décoration lui a été conférée : « C'est, dit-il, que j'ai placé ma médaille sur un numéro de la roulette, et comme ce numéro est sorti, j'ai eu droit à trente-six fois ma mise. » N'est-ce pas un raisonnement tout à fait semblable que celui de Giboyer dans les *Effrontés*? On parle d'une mariée de quarante ans qui porte des fleurs d'oranger sur sa toilette de noce : « Elle aurait droit à des oranges », dit Giboyer.

Mais nous n'en finirions pas si nous devions prendre une à une toutes les lois que nous avons énoncées, et en chercher la vérification sur ce que nous avons appelé le plan du langage. Nous ferons mieux de nous en tenir aux trois propositions générales de notre dernier chapitre. Nous avons montré que des « séries d'événements » pouvaient devenir comiques soit par *répétition*, soit par *inversion*, soit enfin par *interférence*. Nous allons voir qu'il en est de même des séries de mots.

Prendre des séries d'événements et les répéter dans un nouveau ton ou dans un nouveau milieu, ou les intervertir en leur conservant encore un sens, ou les mêler de manière que leurs significations respectives interfèrent entre elles, cela est toujours comique, disions-nous, parce que c'est obtenir de la vie qu'elle se laisse traiter mécaniquement. Mais la pensée, elle aussi, est chose qui vit. Et le langage, qui traduit la pensée, devrait être aussi vivant qu'elle. On devine donc qu'une phrase deviendra comique si elle donne encore un sens en se retournant, ou si elle exprime indifféremment deux systèmes d'idées indépendants, ou enfin si on l'a obtenue en transposant une idée dans un ton qui n'est pas le sien. Telles sont bien en effet les trois lois fondamentales de ce

qu'on pourrait appeler *la transformation comique des propositions*, comme nous allons le montrer sur quelques exemples.

Disons d'abord que ces trois lois sont loin d'avoir une égale importance au point de vue de la théorie du comique. L'*inversion* est le procédé le moins intéressant. Mais il doit être d'une application facile, car j'ai remarqué que les professionnels de l'esprit, dès qu'ils entendent prononcer une phrase, cherchent si l'on n'obtiendrait pas encore un sens en la renversant, par exemple en mettant le sujet à la place du régime et le régime à la place du sujet. Il n'est pas rare qu'on se serve de ce moyen pour réfuter une idée en termes plus ou moins plaisants. Dans une comédie de Labiche, un personnage crie au locataire d'au-dessus, qui lui salit son balcon : « Pourquoi jetez-vous vos pipes sur ma terrasse? ». A quoi la voix du locataire répond : « Pourquoi mettez-vous votre terrasse sous mes pipes? » Mais je n'insiste pas sur ce genre d'esprit. On en multiplierait trop aisément les exemples.

L'*interférence* de deux systèmes d'idées dans la même phrase est une source intarissable d'effets plaisants. Il y a bien des moyens d'obtenir ici l'interférence, c'est-à-dire de donner à la même phrase deux significations indépendantes qui se superposent. Le moins estimable de ces moyens est le calembour. Dans le calembour, c'est bien la même phrase qui paraît présenter deux sens indépendants, mais ce n'est qu'une apparence, et il y a en réalité deux phrases différentes composées de mots différents, qu'on affecte de confondre entre elles en profitant de ce qu'elles donnent le même son à l'oreille. Du calembour on passera d'ailleurs par gradations insensibles au véritable jeu de mots. Ici les deux systèmes d'idées se recouvrent réellement dans une seule et même phrase et on a affaire aux mêmes mots : on profite simplement de la diversité de sens qu'un mot peut prendre, dans son passage surtout du propre au figuré. Aussi ne trouvera-t-on souvent qu'une nuance de différence entre le jeu de mots, d'une part, et la métaphore poétique ou la comparaison instructive de l'autre. Tandis que la comparaison qui instruit et l'image qui frappe nous paraissent toujours manifester l'accord intime du langage et de la nature, envisagés comme deux formes parallèles de la vie, le jeu de mots nous fait plutôt penser à

un laisser-aller du langage, qui oublierait un instant sa destination véritable et prétendrait maintenant régler les choses sur lui, au lieu de se régler sur elles. Le jeu de mots trahit donc toujours une *distraction* momentanée du langage, et c'est d'ailleurs par là qu'il est amusant.

Inversion et *interférence*, en somme, ne sont que des jeux d'esprit aboutissant à des jeux de mots. Beaucoup plus profond est le comique de la *transposition*. La transposition est en effet au langage courant ce que la répétition est à la comédie.

Nous disions que la répétition est le procédé favori de la comédie classique. Elle consiste à disposer les événements de manière qu'une scène se reproduise, soit entre les mêmes personnages dans de nouvelles circonstances, soit entre des personnages nouveaux dans des situations identiques. C'est ainsi qu'on fera répéter par les valets, en langage moins noble, une scène déjà jouée par les maîtres. Supposez maintenant des idées exprimées dans le style qui leur convient et encadrées ainsi dans leur milieu naturel. Si vous imaginez un dispositif qui leur permette de se transporter dans un milieu nouveau en conservant les rapports qu'elles ont entre elles, ou, en d'autres termes, si vous les amenez à s'exprimer en un tout autre style et à se transposer en un tout autre ton, c'est le langage qui vous donnera cette fois la comédie, c'est le langage qui sera comique. Point ne sera besoin, d'ailleurs, de nous présenter effectivement les deux expressions de la même idée, l'expression transposée et l'expression naturelle. Nous connaissons l'expression naturelle, en effet, puisque c'est celle que nous trouvons d'instinct. C'est donc sur l'autre, et sur l'autre seulement, que portera l'effort d'invention comique. Dès que la seconde nous est présentée, nous suppléons, de nous-mêmes, la première. D'où cette règle générale : *On obtiendra toujours un effet comique en transposant l'expression naturelle d'une idée dans un autre ton.*

Les moyens de transposition sont si nombreux et si variés, le langage présente une si riche continuité de tons, le comique peut passer ici par un si grand nombre de degrés, depuis la plus plate bouffonnerie jusqu'aux formes les plus hautes de l'*humour* et de l'ironie, que nous renonçons à faire une énu-

mération complète. Il nous suffira, après avoir posé la règle, d'en vérifier de loin en loin les principales applications.

On pourrait d'abord distinguer deux tons extrêmes, le solennel et le familier. On obtiendra les effets les plus gros par la simple transposition de l'un dans l'autre. De là, deux directions opposées de la fantaisie comique.

Transpose-t-on en familier le solennel? On a la parodie. Et l'effet de parodie, ainsi défini, se prolongera jusqu'à des cas où l'idée exprimée en termes familiers est de celles qui devraient, ne fût-ce que par habitude, adopter un autre ton. Exemple, cette description du lever de l'aurore, citée par Jean Paul Richter : « Le ciel commençait à passer du noir au rouge, semblable à un homard qui cuit. » On remarquera que l'expression de choses antiques en termes de la vie moderne donne le même effet, à cause de l'auréole de poésie qui entoure l'antiquité classique.

C'est, sans aucun doute, le comique de la parodie qui a suggéré à quelques philosophes, en particulier à Alexandre Bain, l'idée de définir le comique en général par la *dégradation*. Le risible naîtrait « quand on nous présente une chose, auparavant respectée, comme médiocre et vile ». Mais si notre analyse est exacte, la dégradation n'est qu'une des formes de la transposition, et la transposition elle-même n'est qu'un des moyens d'obtenir le rire. Il y en a une multitude d'autres, et la source du rire doit être cherchée beaucoup plus haut. D'ailleurs, sans aller aussi loin, il est aisé de voir que si la transposition du solennel en trivial, du meilleur en pire, est comique, la transposition inverse peut l'être encore davantage.

On la trouve aussi souvent que l'autre. Et on pourrait, ce me semble, en distinguer deux formes principales, selon qu'elle porte sur la *grandeur* des objets ou sur leur *valeur*.

Parler des petites choses comme si elles étaient grandes, c'est, d'une manière générale, *exagérer*. L'exagération est toujours comique quand elle est prolongée et surtout quand elle est systématique : c'est alors, en effet, qu'elle apparaît comme un procédé de transposition. Elle fait si bien rire que quelques auteurs ont pu définir le comique par l'exagération, comme d'autres l'avaient défini par la dégradation. En réalité, l'exagération, tout comme la dégradation, n'est

qu'une certaine forme d'une certaine espèce de comique. Mais c'en est une forme très frappante. Elle a donné naissance au poème héroï-comique, genre un peu usé, je le veux bien, mais dont on retrouve les restes chez tous ceux qui sont enclins à exagérer méthodiquement. On pourrait dire de la vantardise, souvent, que c'est par son côté héroï-comique qu'elle nous fait rire.

Plus artificielle, mais plus raffinée aussi, est la transposition de bas en haut qui s'applique à la valeur des choses, et non plus à leur grandeur. Exprimer honnêtement une idée malhonnête, prendre une situation scabreuse, ou un métier bas, ou une conduite vile, et les décrire en termes de stricte *respectability*, cela est généralement comique. J'emploie à dessein un mot anglais : la chose elle-même, en effet, est bien anglaise. On en trouverait d'innombrables exemples chez Dickens, chez Thackeray, dans la littérature anglaise en général. Notons-le en passant : l'intensité de l'effet ne dépend pas ici de sa longueur. Un mot suffira parfois, pourvu que ce mot nous laisse entrevoir tout un système de transposition couramment accepté dans un certain milieu, et qu'il nous révèle, en quelque sorte, une organisation morale de l'immoralité. Je ne citerai que cette observation d'un haut fonctionnaire à un de ses subordonnés, dans un roman de Gogol : « Tu voles trop pour un fonctionnaire de ton grade. »

Pour résumer ce qui précède, nous dirons qu'il y a d'abord deux termes de comparaison extrêmes, le très grand et le très petit, le meilleur et le pire, entre lesquels la transposition peut s'effectuer dans un sens ou dans l'autre. Maintenant, en resserrant peu à peu l'intervalle, on obtiendrait des termes à contraste de moins en moins brutal, et des effets de transposition comique de plus en plus subtils.

La plus générale de ces oppositions serait peut-être celle du réel à l'idéal, de ce qui est à ce qui devrait être. Ici encore la transposition pourra se faire dans les deux directions inverses. Tantôt on énoncera ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est : en cela consiste l'*ironie*. Tantôt, au contraire, on décrira minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affectant de croire que c'est bien ainsi que les choses devraient être : ainsi procède souvent l'*humour*.

L'humour, ainsi définie, est l'inverse de l'ironie. Elles sont, l'une et l'autre, des formes de la satire, mais l'ironie est de nature oratoire, tandis que l'humour a un air scientifique. On accentue l'ironie en se laissant soulever de plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être : c'est pourquoi l'ironie peut s'échauffer intérieurement jusqu'à devenir, en quelque sorte, de l'éloquence sous pression. On accentue l'humour, au contraire, en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide indifférence. Plusieurs auteurs, Jean Paul entre autres, ont remarqué que l'humour affectionne les termes concrets, les détails techniques, les faits précis. Si notre analyse est exacte, ce n'est pas là un trait accidentel de l'humour, c'en est l'essence même. L'humoriste est un moraliste qui se déguise en savant, quelque chose comme un anatomiste qui ne ferait de la dissection que pour nous dégoûter, et l'humour, au sens restreint où nous prenons ici le mot, est bien une transposition du moral en scientifique.

En rétrécissant encore l'intervalle des termes qu'on transpose l'un dans l'autre, on obtiendrait maintenant des systèmes de transposition comique de plus en plus spéciaux. Ainsi, certaines professions ont un vocabulaire technique : combien n'a-t-on pas obtenu d'effets risibles en transposant dans ce langage professionnel les idées de la vie commune ! Également comique est l'extension de la langue des affaires aux relations mondaines, par exemple cette phrase d'un personnage de Labiche faisait allusion à une lettre d'invitation qu'il a reçue : « Votre amicale du 3 de l'écoulé », et transposant ainsi la formule commerciale : « Votre honorée du 3 courant. » Ce genre de comique peut d'ailleurs atteindre une profondeur particulière quand il ne décèle plus seulement une habitude professionnelle, mais un vice de caractère. On se rappelle les scènes des *Faux Bonshommes* et de la *Famille Benoiton* où le mariage est traité comme une affaire, et où les questions de sentiment se posent en termes strictement commerciaux.

Mais nous touchons ici au point où les particularités de langage ne font que traduire les particularités de caractère, et nous devons en réserver pour notre prochain chapitre l'étude plus approfondie. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, et

comme on a pu le voir par tout ce qui précède, le comique de mots suit de près le comique de situation et vient se perdre, avec ce dernier genre de comique lui-même, dans le comique de caractère. Le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain. Nous sentons en lui quelque chose qui vit de notre vie; et si cette vie du langage était complète et parfaite, s'il n'y avait en elle rien de figé, si le langage enfin était un organisme tout à fait unifié, incapable de se scinder en organismes indépendants, il échapperait au comique, comme y échapperait d'ailleurs aussi une âme à la vie harmonieusement fondue, unie, semblable à une nappe d'eau bien tranquille. Mais il n'y a pas d'étang qui ne laisse flotter des feuilles mortes à sa surface, pas d'âme humaine sur laquelle ne se posent des habitudes qui la raidissent contre elle-même en la raidissant contre les autres, pas de langue enfin assez souple, assez profondément vivante, assez présente tout entière à chacune de ses parties pour éliminer le *tout fait* et pour résister aussi aux opérations mécaniques d'inversion, de transposition, etc., qu'on voudrait exécuter sur elle comme sur une simple chose. Le raide, le tout fait, le mécanique, par opposition au souple, au continuellement changeant, au vivant, la distraction par opposition à l'attention, enfin l'automatisme par opposition à l'activité libre, voilà, en somme, ce que le rire souligne et voudrait corriger. Nous avons demandé à cette idée d'éclairer notre départ au moment où nous nous engagions dans l'analyse du comique. Nous l'avons vue briller à tous les tournants décisifs de notre chemin. C'est par elle maintenant que nous allons aborder une recherche plus importante et, nous l'espérons, plus instructive. Nous nous proposons, en effet, d'étudier les caractères comiques et de déterminer les conditions essentielles de la comédie de mœurs, mais en tâchant que cette étude contribue à nous faire comprendre la vraie nature de l'art, ainsi que le rapport général de l'art à la vie.

H. BERGSON

(La fin prochainement.)

LA PRINCESSE PAULINE[1]

— 1805-1809 —

Revenue de Florence, en octobre 1804, sous le prétexte pieux de rapporter à Montgobert, près des cendres de Leclerc, le cœur de son unique fils Dermide, mort à Frascati, Paulette a pris sa bonne part des fêtes du Couronnement et, devenue Altesse Impériale tout comme ses sœurs, se tenant, en tant que Borghèse, plus princesse qu'elles ne sont, ayant reçu de l'Empereur un chambellan tel que Clermont-Tonnerre, ayant pris pour écuyer Montbreton, son voisin de campagne, elle ne demande que d'être à Paris et n'aspire qu'à y rester, — car, à Rome aussi bien qu'à Florence, elle s'est ennuyée à périr et la vie contrainte qu'il y a fallu mener lui a été un supplice. A Paris, avec les deux cent quarante mille francs de pension que Napoléon lui a réglés pour l'an XIII et autant que Borghèse tire de chez lui, l'on a de quoi vivre à la rigueur, pourvu, bien sûr, qu'on ne la presse point de payer ce qui est dû encore sur l'hôtel du faubourg Saint-Honoré :

1. Quelque ridicule qu'il y ait à se citer soi-même, je suis bien obligé, sous peine de répéter des choses déjà imprimées, de prier le lecteur de se reporter, pour les événements antérieurs de la vie de Paulette — son mariage avec Leclerc, son expédition à Saint-Domingue, son retour à Paris, ses secondes noces avec le prince Borghèse, son voyage et son séjour à Rome et à Florence, — aux deux volumes publiés ci-devant de *Napoléon et sa famille* ; l'étude qui suit étant extraite des tomes III et IV qui vont paraître.

elle n'en a payé jusqu'ici que les cent mille francs avancés par Joseph et deux cent quarante mille francs prêtés par Elisa, laquelle, à cet effet, les a reçus de l'Empereur, mais à condition qu'elle prît hypothèque en règle, car il veut, au cas que Paulette s'émancipe, la tenir par là, en un jour lui enlever sa maison, l'obliger au départ. Mais elle est sage; elle n'a nulle envie de jouer, comme sa sœur Elisa, la princesse lointaine, et elle ne sollicite même pas pour Borghèse une grande dignité qui le mette au pair avec Murat et Eugène. Pourvu qu'elle demeure à Paris, tout est bien, et il semble que l'Empereur lui en accorde l'assurance puisque, par un sénatus-consulte du 27 mars (6 germinal), il confère les droits de citoyen français au prince Camille Borghèse, « celui, dit le président du Sénat, à qui est remis le soin de rendre heureuse la veuve d'un brave et la sœur d'un héros ». Cela n'est guère poli et semble une flatterie.

Au départ de l'Empereur pour le couronnement de Milan, Paulette est souffrante, depuis quelque temps déjà, au point qu'elle n'a pu paraître au baptême de Napoléon-Louis. « Sa santé est évidemment délabrée, écrit Joseph; il paraît qu'elle a la poitrine attaquée. » On lui a prêché la campagne, lui disant que seule elle pourrait la remettre. Elle vient donc, Napoléon parti, s'installer à Saint-Cloud dans les appartements du rez-de-chaussée (14 juin-25 prairial); mais, à peine les arrangements faits et tout mis hors de place pour la contenter, l'air lui paraît trop vif, il faut la porter au Petit-Trianon, meublé tant bien que mal, en grande hâte. Là, tandis que Joseph assure « qu'elle est fort bonne et fort patiente en ses souffrances », elle use son temps à surveiller ses gens, à les reprendre, à rédiger contre eux presque autant de règlements que son grand frère fait de décrets. Lorsqu'elle s'ennuie, la princesse Paulette devient singulièrement minutieuse et tracassière, et, à défaut d'hommes qu'elle s'amuse à désespérer et sur qui elle exerce sa domination, elle s'applique au gouvernement de ses peuples; n'en ayant d'autres que ses domestiques, elle accable ceux-ci d'arrêtés où chacun a son service rédigé en articles de lois. On en fait des extraits qu'on applique sur les pancartes : et il y en a ainsi pour le contrôleur, le premier valet de chambre, le garçon d'appartement,

les valets de chambre, les valets de pied, la lingère, les femmes de chambre, les nègres et le reste. Il y est écrit ce qu'on doit faire et ne pas faire, l'étiquette princière et les économies bourgeoises, et, chaque jour, la princesse ajoute des rallonges, fournit des articles supplétifs ou explicatifs, mais contradictoires, tellement qu'à la fin, nul n'y comprend plus rien, chacun va comme il peut, et tout marche à la diable.

Le 21 juillet (2 thermidor), au moment où la Maison dîne dans l'antichambre et où la princesse, qui s'est dite indisposée, dîne dans son appartement, on aperçoit dans l'avenue des chasseurs de la Garde, arrivant au galop. C'est l'Empereur, de retour hier d'Italie, qui vient voir sa sœur ! Les dames s'enfuient pour faire toilette ; on enlève rapidement le couvert et la table ; mais, dans la précipitation, on oublie un huilier sur une console. « Pas d'ordre ici, l'argenterie traîne, » dit l'Empereur en traversant rapidement. On croit qu'il va entrer chez la princesse, on ouvre les portes, mais, déjà, il est dans le parterre des Orangers, se dirigeant vers le Grand-Trianon. L'Impératrice et le service suivent en courant.

Il revient ; cette fois, la princesse est avertie et l'on guette le retour. L'intendant de Paulette est à la porte du petit salon pour en ouvrir les battants, — car, par suite d'une combinaison de la princesse toujours en terreur des courants d'air, au point de les rechercher une bougie à la main tout le long des joints, la porte qui, de la salle à manger, donne dans le grand salon est condamnée par des tapis soigneusement cloués, en sorte que l'on ne pénètre plus dans le grand salon que par une porte dérobée du petit. Tout se passe bien d'abord. L'Empereur, toujours de même allure, arrive à la porte qu'il voit ouverte. « Qui êtes-vous ? — L'intendant général, Sire. — C'est un Italien que ton intendant », dit-il à Paulette, qui néglige de relever le propos. Il entre, s'assied, s'installe, se met à causer sérieusement avec sa sœur.

Quelques instants après, débouche l'Impératrice toute hors d'haleine, puis la suite, égrenée. Ne voulant pas troubler la conférence, elle se dirige vers la salle à manger pour passer dans le grand salon, mais la porte est condamnée. On veut arracher les tapis, Joséphine s'y oppose et, morte de fatigue, s'assied sur la première chaise venue, une chaise de paille.

Au bout de quelque temps, Napoléon sort; il paraît de méchante humeur, et, en voyant l'Impératrice assise, dans une salle à manger, sur une escabelle d'antichambre, son humeur se mue en colère. A l'intendant qu'on a appelé et qu'il croit toujours Italien, il jette des lambeaux de phrases irritées où l'autre, qui ne comprend rien, répond à tout hasard qu'il n'a pas d'ordre à donner dans une maison impériale.

— Vous n'êtes donc pas Italien?

— Non, Sire.

— Eh bien! vous êtes un imbécile, — et il repart du même pas, suivi de Joséphine et du service.

L'intendant n'est pas content, mais Paulette rit comme une folle; elle est toute gaie, joyeuse et vivante; elle vient d'obtenir que l'Empereur la débarrasse de Borghèse. Voilà beau temps que ses moyens de joli homme ont cessé de plaire et qu'il ennuie à la mort : c'est de sa présence qu'elle est malade. L'a-t-elle dit à son frère, a-t-elle trouvé quelque bon prétexte? Ce qui est sûr, c'est qu'à peine rentré à Saint-Cloud, l'Empereur écrit à Bessières cette lettre, qu'il a soin de dater de la veille : « Mon cousin, j'ai nommé M. Borghèse chef d'escadron à la suite des Grenadiers à cheval de la Garde. Recommandez-le au major qui reste afin qu'on lui apprenne les détails et les manœuvres du corps et que, dans quelques mois, il puisse commander un régiment, » Et, trois jours après, au même : « Vous donnerez l'ordre au prince Borghèse, chef d'escadron des Grenadiers à cheval de ma garde, de se rendre à Boulogne. Recommandez à Ordener d'avoir soin de lui et de lui faciliter tous les moyens pour apprendre son métier. Il doit envoyer dès demain ses chevaux à l'armée. » Voilà une vocation que Borghèse ne soupçonnait pas, et l'Empereur aura beau, le lendemain (5 thermidor), dorer d'une des Toisons du roi d'Espagne cet uniforme déjà traversé du cordon de Grand Aigle, celui « auquel est remis le soin de rendre heureuse la veuve d'un brave et la sœur d'un héros » se passerait fort bien du bonnet à poil dont sa femme le coiffe.

Mais Paulette est si joyeuse! A présent « sa santé va toujours de mieux en mieux. Le temps seul la contrarie. Il est, dit-elle, d'une variété qui impatienterait une sainte ». Il ne l'a

pourtant pas consultée. Malgré le temps, ce ne sont que fêtes, que petits bals, que promenades aux environs, et, pour elle et ses invités, les grandes eaux jouant à Versailles avec l'égaiement d'une musique militaire. A présent, Trianon l'enchante et, sans avoir même la tentation d'aller à quelques eaux, elle y reste toute la belle saison.

A l'automne, elle rentre en son hôtel du faubourg Saint-Honoré : de Boulogne, Borghèse est parti tout droit pour les Allemagnes, où il brille peu. On conte même, pour s'égayer, les interjections de désespoir qu'il a poussées sur une égratignure, et si l'histoire revient à Paulette, elle n'est pas pour changer ses sentiments. La femme de Leclerc a ses preuves faites; mais ce n'est point de Borghèse qu'il s'agit. Il est loin, que n'est-il plus loin encore! Pour la première fois, Son Altesse Impériale, ouvrant ses salons, va recevoir, et c'est la grande affaire. Il faut que tout soit d'une correction parfaite, et, comme dit la princesse, « d'une propreté égale à l'élégance ». Sans doute, ce n'est pas ici le luxe un peu tapageur de l'hôtel Thélusson, ni la splendeur des décorations de l'Élysée, mais tout a bon air et la cour d'honneur comme le jardin donnent à la fois du solennel et de l'agréable. Les appartements de réception — avec, au rez-de-chaussée, passé les trois antichambres d'étiquette, la grande salle à manger qu'éclairent deux lustres à seize lumières en bronze doré à têtes de zéphyrs, le salon jaune, le salon d'honneur aux draperies de velours ponceau, la chambre à coucher de parade, toute de satin bleu clair et suivie d'un boudoir violet; au premier étage, encore des salons : un carmélite, un vert, un bleu, — n'ont rien qui fasse tapage et n'en sont que mieux appropriés. Les lundis, les vétérans qui fournissent le poste endossent la grande tenue; les valets de pied et le suisse d'appartement, en culotte et veste rouges, en habit bleu ruisselant d'or, sont à peindre sous cette livrée Borghèse que Paulette va bientôt changer pour la livrée impériale; tout est neuf, fleuri, et l'accueil est pareil, « la jeune princesse recevant avec les grâces qui lui sont naturelles et qui la font généralement chérir ». Il est vrai qu'à des soirs, l'on trouve la porte fermée. Son Altesse Impériale est souffrante ; au moins le dit-elle, et sa dignité l'a empêchée de prévenir.

C'est surtout à partir du 11 janvier 1806 que cette lubie prend à Paulette : son époux est revenu, revêtu, pour prix de sa gloire, du grade de colonel et désigné pour le 1er Carabiniers. Sa garnison est à Lunéville; c'est bien près; et ce n'est pas la passion de faire du service qui l'y retiendrait : mais ce n'est pas encore assez près de Paris à son gré, et il demande Versailles, qu'on lui accorde. Paulette enrage; pourtant, il faut paraître aux réceptions officielles, à l'occasion du retour de l'Empereur, aux spectacles de circonstance, aux concerts des Tuileries, aux bals chez les ambassadeurs et les ministres. Decrès, le gros Decrès, se relève par une invention de cérémonial qui plaît en rappelant les temps si loin déjà où il parlait amour et même mariage. A l'entrée de la princesse à l'hôtel de la Marine, deux courriers qui se trouvent dans le vestibule, chacun avec deux girandoles allumées, les portent en croix au-devant d'elle jusqu'à la porte de l'antichambre où sept valets en grande livrée bordent la haie, tandis que le suisse frappe trois fois et salue de la hallebarde; un huissier alors la précède jusqu'au salon réservé. Elle trouve cela noble.

Chez elle, il faut donner à danser, l'Empereur le veut : mais comme elle y met peu d'entrain lorsque le carabinier se présente, toujours noir, charbonné, vibrant et décevant. Comme elle sait à quoi s'en tenir, tout de lui l'énerve à crier, façons, paroles, rire, gestes, tout; il ne s'en doute pas et persiste.

Autre ennui : la querelle à propos de Stéphanie de Beauharnais, traitée par l'Empereur en fille adoptive et, par une solennelle décision, préférée pour le rang et les honneurs à toutes les princesses, même à Madame! Et aux fêtes données pour le mariage de cette pécore, il faut paraître, quoi qu'on en ait; l'Empereur l'exige.

Une compensation : Borghèse est parti pour l'Italie le 9 mars; une autre : dans ces décrets du 30 mars, où il institue la constitution du Grand Empire, Paulette a sa part désignée. Mais ce n'est plus Paulette qu'il faut dire : *Paulette* sent son Italie, cela est gentil, gracieux et rare, mais enfantin un peu et bon pour une petite fille. Lorsqu'on devient princesse à principauté, c'est *Pauline* qu'on s'appelle, cela est autrement noble et cornélien. Donc, Paulette se mue en Pau-

line, comme Annonciade se mua en Caroline, et Marianne en Elisa : « La principauté de Guastalla étant à notre disposition, dit l'Empereur, nous en avons disposé comme nous en disposons par les présentes en faveur de la princesse Pauline, notre bien-aimée sœur, pour en jouir en toute propriété et souveraineté sous le nom de princesse et duchesse de Guastalla. Nous entendons que le prince Borghèse, son époux, porte le titre de prince et duc de Guastalla, que cette principauté soit transmise, par ordre de primogéniture, à la descendance masculine, légitime et naturelle de notre sœur Pauline et, à défaut de ladite descendance masculine, nous nous réservons de disposer de la principauté de Guastalla à notre choix et ainsi que nous le jugerons convenable pour le bien de nos peuples et l'intérêt de notre couronne. »

Guastalla? Cela sonne à l'oreille; mais où est-ce? Et, à tout venant, Pauline demande des informations. Qu'est-ce, Guastalla? Et sa moue se dessine lorsque, des gens instruits, elle apprend que son duché a dix kilomètres carrés et dix mille sujets plus ou moins, que la capitale présente des beautés non pareilles, savoir un château, une cathédrale, huit églises, un collège, une bibliothèque, un théâtre et, sur la place du Marché, la statue de Ferdinand 1er de Gonzague par Leone-Leoni. Qu'il reste à Guastalla, Ferdinand 1er. Ce n'est pas la princesse Pauline qui l'ira rejoindre! Que Guastalla ait dépendu de Crémone, puis de Mantoue, et ait été, en 1406, érigé en comté par le duc Marie Visconti, en faveur de Guido Torelli, mari de sa cousine; que Ludovica Torelli l'ait vendu, en 1539, au vice-roi de Naples Ferdinand 1er de Gonzague, fils du marquis de Mantoue; que les Gonzague l'aient possédé comme principauté et duché d'Empire jusqu'en 1746; que, à la mort sans hoirs de Joseph de Gonzague, Marie-Thérèse s'en soit emparée comme d'un fief tombé en déshérence; qu'elle l'ait cédé deux ans plus tard au duc de Parme; que le Premier consul l'ait recueilli, avec Parme et Plaisance, lors de la fondation du royaume d'Étrurie, que veut-on que cela fasse à Pauline? Elle se soucie moins encore de faire le bonheur des gens de Guastalla que des gens de Florence ou de Rome; régner n'est point de son goût comme il est de celui de sa sœur Elisa, et elle ne veut de sujets que ceux qu'elle

choisit; aussi, après avoir reçu les compliments du sénat de France sur sa nouvelle dignité, elle s'ingénie à en tirer parti.

Certes, comme dit l'Empereur, « elle ne demandera pas mieux que de céder Guastalla au royaume d'Italie », pourvu qu'elle retienne le titre et les biens allodiaux, même le titre seul, et, du prix qu'elle en aura, elle s'achètera en France une belle terre. Pour la forme, il faut l'avis de Borghèse, qui, sa femme venant à mourir avant lui, a réserve de l'usufruit, mais lui non plus n'envie point la gloire de Ferdinand 1er et, à son retour d'Italie, le 29 avril, il s'empresse de consentir. Marché fait. « Ma sœur, écrit l'Empereur le 24 mai, vous trouverez ci-joint le décret que je viens de prendre pour la cession de votre principauté de Guastalla au royaume d'Italie. Vous verrez que mon trésor d'Italie vous paiera six millions dont cent cinquante mille livres en juillet et le reste en trois ans. La principauté de Guastalla n'étant pas aliénable et devant retourner à la Couronne à défaut d'héritiers mâles, mon intention est que le prix en soit employé à acheter en France un domaine de même valeur. Voyez donc à charger vos hommes d'affaires de s'occuper de cette affaire. » Cette cession, qui est confirmée le 14 août par un sénatus-consulte, n'est pas sans quelque avantage pour le trésor, car l'Empereur, ni Pauline n'ont découvert en France un domaine de six millions : il a fallu se rabattre sur le Raincy dont on offre un million. Encore, l'Empereur est convaincu qu'Ouvrard, qui tenait le Raincy de M. de Livry, lequel l'avait acheté à la déconfiture du duc d'Orléans, n'en a fait qu'une vente simulée à M. Destillères et en est toujours propriétaire; et, comme il a sur Ouvrard d'anciennes créances, il cherche un moyen de les liquider, en rattrapant de lui le million qu'il aura à payer pour Pauline. A ces sortes d'affaires, il porte la même attention qu'aux plus grosses parties de politique, un pareil mélange de ruse et de violence, plus de patience peut-être; c'est comme un jeu où il s'occupe et se distrait; mais l'adversaire qu'il trouve est de taille à lutter et ne se laissera pas prendre.

Ce million mis en réserve, l'Empereur emploie près de trois millions en deux cent mille francs de rente, provenant de recouvrements opérés sur les débets des comptables, qu'il fait,

au cours du jour, immatriculer au nom du duché majorat de Guastalla. « Cet arrangement, dit-il à son ministre, donnera quelques secours au trésor et lui épargnera l'embarras d'une vente partielle de rentes qui pourrait être mal interprétée. » En même temps, il fait rechercher, dans les propriétés de la Caisse d'amortissement, des biens nationaux, pour une somme de trois millions, afin de les attribuer, au prix d'achat et selon les mêmes règles, à la princesse. Ainsi, les six millions payés par le royaume d'Italie rentreront au moins en nue propriété au trésor de France qui n'aura à payer que la rente; qui y perdra, ce sera Pauline si, pour les quatre cent mille francs que lui rendront ensemble ses nouvelles possessions, et les cent cinquante mille que fourniront les biens allodiaux de Guastalla, elle doit renoncer à son traitement sur le trésor de la Couronne, lequel pour quinze mois — du 1er vendémiaire an XIV au 31 décembre 1806 — a monté à 546 666 francs, plus deux gratifications, les 2 vendémiaire et 7 février, ensemble de 370 000 francs, au total : 916 000 francs.

De tout cet arangement, elle s'inquiète peu : elle a remis ses intérêts au grand frère et elle fait bien. S'il la débarrassait de Borghèse ce serait mieux; mais, quoique restant à Paris, Borghèse se rend moins gênant. Après quelques scènes de jalousie sur les fréquentes visites que reçoit sa femme d'un certain comte de L..., il paraît avoir pris son parti et se console avec des dames de l'entourage. Il se mêle aux divertissements de la Cour impériale, dont Pauline s'abstient sous prétexte de santé; il est des chasses et des voyages à Rambouillet et mène la vie de garçon, tandis qu'au milieu de mai, la princesse retourne s'installer au Petit-Trianon. Elle n'en a à ce moment que pour sa sœur Caroline, qui a besoin d'elle et s'entend à la prendre. Ce ne sont à Trianon que bals et concerts, où Caroline s'empresse. Avant le départ de Murat pour ses États de Berg, c'est une représentation, par les acteurs des Variétés, de *Cendrillon* et du *Désespoir de Jocrisse*. Malgré sa couronne toute neuve, le gouverneur de Paris rit si haut et s'amuse si bien que Brunet s'enhardit à demander la protection de Son Altesse pour transporter son théâtre du Palais-Royal à la salle qu'il fait construire sur le boulevard. La gaieté rend généreux. Le prince promet.

Sans attendre la terminaison de son affaire de Guastalla au début de juillet, Pauline part pour Plombières, non sans jeter au passage un regard d'envie sur ce Raincy tant désiré et qui lui échappe. Un tel voyage n'est pas simple : car, outre ce qu'emportent d'ordinaire les grandes dames comme elle, argenterie, cuisine et meubles, elle a des raffinements qui lui appartiennent. Il lui faut, d'abord, son lit et ses matelas avec la housse de lit en taffetas bleu ; puis la chaise à porteurs dont elle ne se sépare point, et qu'on hisse sur l'impériale de la voiture de suite, la chaise aux rideaux de taffetas vert bordés en mollet vert et aurore où, pour les pieds, il y a des édredons en taffetas vert ; l'attelage à présent est de quatre grands laquais en livrée qui vont par paire. Jadis, c'était plus conte de fées : Jérôme ayant, de ses voyages, ramené à sa sœur deux sauvages de sept pieds de haut et un petit négrillon, bossu, tordu, bancal et haut au plus de trois coudées, on les avait tous trois chamarrés d'or, d'argent et de plumes, et on attelait les deux géants à un hamac, le nain faisant fonction de commandeur ; mais, cela tirant vraiment trop l'attention, il avait fallu rentrer dans l'occident. Si forts que fussent les laquais, la princesse pourrait-elle à Plombières courir la montagne en tel équipage? Montbreton, qui en doutait, avait fait construire une litière selon les anciennes modes d'Espagne et d'Italie ; il avait acheté en Auvergne quatre beaux mulets, mais vainement, pour les dresser, déploya-t-il toute sa science, le secret en était perdu et la litière, expérience faite, ne put servir. Outre la litière, la chaise et le lit, il y avait la baignoire, et si, à Paris, la princesse se contentait de deux bains de lait par semaine, à dix pintes, coûtant six francs pour chaque bain, en voyage, ce n'était pas trop d'un chaque jour à la descente de voiture, et, après le bain, la douche faisait mieux encore.

La princesse s'est annoncée, à Bar, chez son ex-beau-frère, M. Leclerc, préfet des Vosges. Elle a commandé son bain. La chose n'est point facile dans une petite ville, mais un préfet ! M. Leclerc dépêche donc dans les villages voisins tous les soldats de la compagnie de Garde départementale. Chacun revient avec son pot de lait et l'on commence à faire chauffer quand arrive la voyageuse. « Portez-moi comme autrefois, dit-elle, mon cher petit frère », et le préfet de reprendre ses

anciennes fonctions. Il sait, comme chacun, que la princesse ne pose point le pied à terre sauf pour danser et semble avoir oublié qu'on marche. Elle a tout exprès son premier valet de chambre, un grand diable de nègre nommé Rode qu'elle a tout petit ramené de Saint-Domingue et qui la porte de pièce en pièce. Donc, le préfet la prend et la dépose dans le plus bel appartement de l'hôtel. « Et mon bain? dit-elle en câlinant. — Il est prêt. — Et ma douche? — Ah! c'est plus difficile, il n'y a pas d'appareil. — N'est-ce que cela? Faites percer le plafond juste au-dessus de la baignoire que vous allez établir ici, dans ma chambre. Pardon de l'embarras, mon cher petit frère, mais c'est nécessaire à ma santé. » Et l'on fait comme elle a voulu ; et le préfet en recueille un gracieux adieu, des éclaboussures de lait sur tous ses meubles et, dans son appartement, l'odeur prolongée d'une vacherie mal tenue.

Elle arrive enfin à Plombières et là, sans doute, le séjour parut singulièrement agréable et court, car elle y rencontra l'homme qui, pendant près d'une année, eut l'art d'exercer quelque influence sur son esprit et sur cœur, et dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire.

Louis-Nicolas-Philippe-Auguste de Forbin avait alors moins de trente ans. « Une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers et qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV, en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne Cour un gentilhomme accompli. Un esprit vif et enjoué, beaucoup d'imagination, le désir de plaire », le rendaient tout à fait aimable. Les femmes en raffolaient. « Il était remarquable, a dit l'une d'elles, jusque dans sa parole qui était élégante et gracieuse. » Et puis, tous les talents : peintre, poète, romancier, architecte, quoi encore? Il s'entendait à tout et, nonchalamment, en grand seigneur, se plaisait à ce qui était d'art. Chevalier de Malte en naissant — car il était de cette grande maison, qui, depuis Pierre Forbin, qualifié Miles en 1350, a fourni des gouverneurs de province, des grands sénéchaux, des premiers présidents en parlement, des ambassadeurs et des cardinaux et qui, ayant possédé entre ses diverses branches les marquisats de Janson, de la Roque et des Issarts, la baronnie d'Oppède, les seigneu-

ries de la Barben, de la Marte et de la Gardane, est entre les meilleures de Provence, — il avait, dès l'enfance, manié des crayons et avait, à Aix, pris des leçons d'un nommé Constantin, chez qui il connut Granet : de là, une liaison qui le suivit toute sa vie. A la Révolution, sa famille se réfugia à Lyon, où son père et son oncle furent tués pendant le siège. Sa mère parvint à échapper et s'alla cacher à Vienne en Dauphiné. Là, peut-être fut-il alors pris par la réquisition, mais il fit comme tant d'autres, et, ayant retrouvé quelque argent, s'envola vers Paris. Il y reprit des études que, à Lyon, il avait un peu poussées avec Boissieu, entra dans l'atelier de Demarne et de là passa chez David. Ce n'est point que l'art, tel qu'il le comprenait, eût besoin de tels exemples. Il s'appliquait à des paysages historiques, à des tableaux de chevalet du genre où excellait Duperreux : sites arrangés pour être agréables et que rend intéressants une scène qu'on dit arrivée : cela serait mauvais ou pire d'un homme du métier, mais d'un ci-devant marquis ! Et les Forbin avaient d'autant plus d'amateurs dans le beau monde que leur auteur mettait une grâce infinie à les offrir et tout son art à les faire payer.

En 1799, une jeune fille jolie et riche, mademoiselle de Dortans, s'éprit de lui et l'épousa, mais ne le sut point garder, et, en 1802, il partit pour Rome avec Granet. On prétend que ce fut là qu'il fut présenté à Pauline. Peut-être, mais rien de plus. Telle qu'elle est, de la façon dont elle est entourée, elle n'eût pu cacher si longtemps ses préférences. Nulle trace de lui qu'on relève avant 1806 et ce séjour à Plombières.

Tout de suite, il plut. Connaisseur en toutes choses et, en chacune, excellant à se faire valoir, pratique de toutes les habiletés de l'homme à succès, prêt à tous les jolis divertissements d'esprit, beau sans afféterie, intelligent sans prétention, savant sans pédanterie, joignant, à la vigueur d'un portefaix, à la désinvolture d'un grand seigneur, à la rouerie d'un Provençal, cette sorte d'auréole que donnent la ruine imméritée, le malheur et des dettes, il était, comme on a dit, de ces rares mortels de qui toutes des femmes souhaitent l'amour et à qui tous les hommes le pardonnent. Il avait eu beaucoup de bonnes fortunes : celle-ci passait toutes les autres, réparait le passé et assurait l'avenir.

Vers ce temps, Chateaubriand le rencontra à Genève « dans la béatitude. Il promenait dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins quoique excessivement heureux. » Pauline s'en trouve toute adoucie. Elle écrit à Joséphine des lettres presque tendres : « Plaignez-moi, Madame, lui dit-elle, d'avoir été obligée de sacrifier à ma santé le plaisir d'être près de vous à Saint-Cloud. Je me rappelle sans cesse vos aimables soins pour moi et je trouve Camille bien heureux; le chagrin d'en être séparée augmente encore mes regrets. » L'ironie est forte : mais qui s'y laisse prendre? — pas Joséphine, à coup sûr : Borghèse non plus. Il fait grande chère et mène joyeuse vie au camp de Meudon dont l'Empereur l'a nommé major général; il ne doit s'éloigner ni jour ni nuit; mais, comme un écolier vicieux, il s'efforce par quantité d'inventions plaisantes de dépister la surveillance, d'échapper aux alertes que lui ménage à tout instant son impérial beau-frère.

On a annoncé que la princesse viendrait avec sa mère passer quelques jours au château de Brienne avant de se rendre à la Cour pour la fête de l'Empereur. Fausse nouvelle : Pauline reste à Plombières; il y pleut, les promenades sont impossibles, le traitement est fini; elle reste et, pour prétexte bizarre, elle plaint sa santé beaucoup moins bonne que pendant les eaux, mais tout lui plaît si bien d'ailleurs que, le 9 septembre seulement, on signale de Nancy son passage. Elle a demandé à Louis de lui prêter Saint-Leu pour l'automne, mais elle s'arrête quelques jours à Paris où il faut qu'elle prenne congé de l'Empereur partant pour Mayence et la guerre de Prusse, qu'elle fasse ses adieux au cher époux qui s'en va gagner de la gloire avec ses Carabiniers. Bon voyage lui souhaite-t-elle et, au début d'octobre, elle s'installe à Saint-Leu où Forbin, dont elle vient d'obtenir la nomination de chambellan (5 octobre), l'accompagne officiellement. La maison a trouvé son maître et, comme il mène la princesse, Forbin se charge de mener les gens. Ce grand zèle dura trois mois, mais qui furent bien employés. Au commencement de

1807, « on signalait avec affectation l'élégant équipage du chambellan et ses jolis chevaux blancs, et l'on s'étonnait de ses dettes enfin payées ».

Pauline est rentrée à Paris où elle se tient en joie. Sa santé est parfaite. « Les bonnes nouvelles que nous recevons de l'armée, écrit-elle, ne contribuent pas peu à l'améliorer. » L'Impératrice étant à Mayence, elle se prête fort à faire, avec Caroline, les honneurs de Paris et, jolie plus peut-être qu'elle ne le fut jamais — car l'amour l'embellit encore, — elle est pleine de grâces pour chacun. Elle donne des dîners de soixante couverts, elle ouvre les salons à quiconque est présenté. Pour recevoir avec dignité les ambassadeurs, ce n'est pas trop des deux princes de l'Empire lui faisant cortège dans ses appartements. Tout était élégant, mais tout, à présent, a pris l'air qui convient et la direction est assez ferme pour qu'on la sente à tous les étages.

La Maison d'honneur que l'Empereur a déjà presque complétée en 1805 est, de toutes celles des princes, la plus éclatante en noms illustres, la plus fournie de jolies femmes et la mieux instruite de l'étiquette. L'aumônier, le cardinal Spina, retenu à son siège de Gênes, ne paraît guère, mais on a deux chapelains, l'abbé de Maussac et l'abbé de Saint-Gérat, tous deux de belle mine, de bonne maison et de noble tournure; pour faire les honneurs, on a Clermont-Tonnerre et Forbin qui s'y entendent; Montbreton, l'écuyer, veille aux voyages. Madame de Champagny, la dame d'honneur, fait peu de service, étant constamment attachée à son mari qu'elle adore; d'ailleurs, elle représenterait peu, s'habillant mal ou point, tant elle pousse loin l'insouciance de sa personne; mais les dames pour accompagner compensent. Elles sont entre les belles du jour: madame de Chambaudoin d'abord, dont le mari, préfet de l'Eure, pare sa table, à ses grands dîners, des fleurs artificielles dont sa femme s'est coiffée l'hiver; madame de Bréhan de Plélo, mademoiselle de Crécy, toute mignonne en sa jolie taille, blonde, exquise de pieds, de dents, de peau et d'esprit, — ces deux viennent d'Elisa qui, devenue Lucquoise, les a repassées a sa sœur; — puis l'admirable madame de Barral, mademoiselle de Mondreville, alliée aux Beauharnais par son beau-frère, très grande, la tête peut-être un peu trop petite

pour sa taille, mais si jolie avec ses traits d'enfant. Madame d'Arjuzon, qui était digne de ses compagnes, a suivi Hortense à la Haye, mais l'on a pour se dédommager le bataillon des lectrices et des dames d'annonce : d'abord mademoiselle Barolis, de Saint-Roman, qui vient d'épouser M. Dupré de Saint-Maur, le secrétaire des commandements, puis une petite Dormy, assez sotte, indiscrète et maladroite, mais faite à peindre, enfin mademoiselle Millo, fille d'un ancien gouverneur de Monaco, quasi adoptée par le chevalier de Pougens et, pour son malheur, sœur de madame de Campestre : elle est mignonne, fûtée, pleine d'esprit et de grâce, instruite comme un homme qui le serait beaucoup, rusée comme une femme qui le serait infiment. C'est, en la place très modeste que la misère l'a forcée de rechercher et où d'ailleurs elle ne restera qu'un temps, la personne la plus remarquable de la Maison, c'est la favorite de la princesse, chez qui elle conduit bien des choses et, malgré l'étiquette, on se plaît à la voir au salon.

Cela fait une jolie cour et il est tout simple que tout le Paris officiel souhaite d'y être admis ; mais la princesse ne fait point qu'ouvrir sa maison, rien ne lui plaît mieux que de recevoir des fêtes. Aux bals que lui offre l'Archichancelier, elle arrive des premières, trouve à son gré de danser et part des dernières. Jamais elle ne fut plus élégante, et c'est une gaieté aux yeux, ses robes d'alors : en voici une de satin blanc sur un dessous de satin vert avec torsades d'or et tulle d'or au corsage ; en voici de velours vert, de velours blanc, de satin rose garnie en pointes à dents, de satin rose brodée en perles ; surtout celle-ci de satin blanc, brodée en or, avec soufflets de satin vert et or, où la broderie seule a coûté mille quatre-vingts francs. Ce n'est rien encore près de la robe en point d'Alençon de six mille francs, mais faut-il, devant ces splendeurs, abaisser les quarante robes qu'elle fait faire à sa petite Leblanc ? Cette petite Leblanc fait presque aussi bien que Leroy et on la paye moins, et c'est pourquoi on l'emploie davantage. Car, si élégante qu'elle soit, et si dépensièr e qu'elle paraisse, Pauline sait compter, et elle compte. A Leroy, le couturier, elle fournit toutes ses étoffes qu'elle achète elle-même chez Nourtier, *Au Page*. Si elle paye dix-huit francs les façons à Leroy, c'est dix francs seulement à mademoiselle Leblanc. Si elle paye à

Leroy trente-six francs des capotes — peluche et satin rose, satin blanc et tulle, satin blanc et velours serin — même cent vingt francs des toques de satin ou de velours à trois plumes, elle a chez madame Guérin, 26, rue du Bac, des chapeaux en ruban de taffetas bleu écossais avec bouquet de giroflées de Mahon pour vingt-quatre francs et des capotes en satin et taffetas blanc pour dix-huit; chez madame Debray, elle en prend même à douze francs qui ne lui vont pas plus mal; et elle marchande, et elle rabat, et elle refuse. A Nourtier, chez qui elle achète en un mois pour 14 348 livres 15 sous, elle impose une diminution de quatre cent dix francs; à la brodeuse qui ne lui a pas livré au temps marqué, ce qu'elle a commandé, elle laisse pour compte les couvre-pieds de mousseline de l'Inde ou de toile de coton, les têts d'oreillers et les mouchoirs de batiste. L'amusante personne dont on ne saurait dire qui l'occupe davantage de sa beauté ou de sa santé : la voici chaussant des souliers fourrés sur des bas de laine, gantant ses mains pour la nuit de gants préparés, passant des jupons ouatés où il ne faut pas qu'on oublie le *faux cul* de deux francs; même, se culottant d'un caleçon de tricot fin auquel sont montées des ceintures de basin croisé doublées de perkale; deux fois la semaine, ce sont toujours les dix pintes de lait pour le bain; et, qu'est-ce donc, cet étui en maroquin rouge doré, doublé de velours blanc qui, en son double fonds, renferme un vase ovale en porcelaine dorée et que l'on porte avec déférence en quelque lieu qu'aille Son Altesse Impériale?

Passé le jour de l'an, encore des fêtes : c'est, pour la Sainte-Pauline, un vaudeville de Forbin et de Dupré de Saint-Maur, où paraît toute la petite cour et où d'Aigrefeuille, l'acolyte de Cambacérès, qui fait office de souffleur, sort de son trou, pour chanter, en son éternel habit violet, un couplet d'adulation comique; Joséphine revenue, c'est, avec un redoublement des bals parés ou masqués, les cercles aux Tuileries où parfois la princesse, sous prétexte de santé, se fait porter en négligé; la fameuse fête pour laquelle Cambacérès emprunte le Petit-Luxembourg à Julie; puis la fête à Malmaison pour la Saint-Joseph où la troupe impériale joue la comédie au naturel et dans les pièces de Longchamps et d'Alissan de Chazet. Jusqu'au

dernier jour, Pauline, malgré toutes les leçons qu'elle a prises de Grasset, se demande si elle pourra paraître. A l'avant-dernière répétition, elle a donné les répliques de son fauteuil et a fait chanter les couplets par sa lectrice. Mais, le jour de la représentation arrivé, son costume lui sied à miracle ; du coup, elle est sur pied, elle joue, elle danse, elle chante — presque aussi faux que sa sœur madame Murat — elle est ravie de se montrer et le public est ravi de la voir.

Au printemps, elle annonce qu'elle ira prendre les eaux en Provence et y passera le temps qu'il faut pour que ses architectes élèvent, au-devant de son palais, sur le jardin, des galeries où elle compte mettre en belle vue les tableaux Borghèse ; le prétexte à première vue paraît étrange, et l'Empereur, sans être encore averti, soupçonne quelque mystère et refuse la permission. Mais Pauline insiste; sa santé en dépend ; sa vie même. On ne peut le lui refuser. Après un essai d'installation au pavillon de Mousseaux emprunté à l'Archichancelier, à la mi-avril, elle s'en vient à Saint-Leu attendre la décision suprême qui doit arriver de Pologne. Napoléon pense que sa sœur serait mieux à la campagne, et il a fait reprendre les négociations pour l'achat du Raincy; mais, en principe, il n'a rien contre une saison aux eaux : « Je ne m'y suis opposé que comme conseil, écrit-il à Cambacérès, parce que je vois que les médecins conseillent les eaux à leurs malades quand ils veulent s'en débarrasser et je regardais comme préférable qu'elle attendît la santé dans sa maison sans courir la chercher sur les grandes routes. » C'est un exeat en règle et Pauline se hâte d'en profiter. Sa mère, mieux avertie, ne voit pas ce départ sans inquiétude. « Je ne suis pas du tout tranquille sur sa position sous plusieurs rapports, écrit-elle à Fesch, qui doit la recevoir à Lyon; son état habituel de souffrance me déchire l'âme »; et puis, dans sa suite, une seule personne mérite confiance, M. de Montbreton, un bien honnête homme. Aussi Madame l'a-t-elle chargé de lui donner des nouvelles avec la plus grande exactitude et de ne rien lui laisser ignorer de tout qui pourra se passer.

A peine, de Villiers où elle est venue pour être toute portée pour l'embarquement, Pauline est-elle montée sur le coche d'eau, meublé et décoré tout exprès, qui la conduira à Auxerre

où l'attendent ses équipages, et d'où elle doit gagner Lyon, que l'Empereur, inquiet, lui aussi, *sous plusieurs rapports*, écrit à l'Archichancelier : « Je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas dit que l'on n'était pas d'accord sur le bien que ferait le voyage de Provence à la princesse Pauline. Vous savez que je m'y étais d'abord opposé et que j'y étais contraire, mais on m'a écrit que toute la Faculté le voulait et j'y ai consenti. Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, je ne l'aurais certainement pas autorisé. »

En attendant, Pauline est à Lyon où l'oncle Fesch la retient trois jours; il a de la morale à lui faire, des avis à lui donner, mais elle oppose constamment sa santé; il lui faut les eaux d'abord — elle ne dit pas lesquelles, — mais elle ne se rétablira parfaitement que si elle passe un hiver dans le Midi. C'est un jalon qu'elle plante par la main de l'Église et qui n'est pas mis là sans dessein. Si câline elle se montre pour Fesch qu'il l'accompagne quelques heures en descendant le Rhône. Pourtant, il a des soupçons, Madame lui a écrit; même ils devinent tous deux l'objet du voyage. Il y a eu des scènes et, pour surveiller sa nièce, le cardinal détache près d'elle son vieil ami monseigneur Isoard. Mais Pauline est si adroite qu'elle a bien su le retourner, et elle continue ses gentillesses quand, arrivée le 22 mai à Aix-les-Bains, elle se charge des frais de la procession de la Fête-Dieu. A Aix, elle inculque à Montbreton et à madame de Bréhan, qui composent toute sa suite, qu'ils ont un besoin urgent de ces eaux-là, mais que, pour elle-même, il en faut d'autres; elle leur signifie en même temps qu'elle n'a que faire d'eux et elle part seulement avec sa lectrice et les domestiques affidés pour un trou des Basses-Alpes, Gréoux, où l'on accède par des chemins hypothétiques, mais où les eaux sont souveraines : celles-là et point d'autres. A peine arrivée, elle se hâte d'en informer Jérôme pour qu'il le répète à l'Empereur, auquel, un peu plus tard, elle rendra compte des effets produits. De même écrit-elle à Lucien, lui donnant de ses nouvelles, affirmant pour lui sa tendresse; de même à Madame et à Fesch, qu'elle remercie de lui avoir envoyé Isoard; car elle ne le craint point, ayant en son petit doigt de l'esprit pour rouler toute la Rote. Cela fait, elle n'a plus que patience à prendre : elle touche au port. Forbin va

venir; elle l'attend : au surplus, voici qu'elle lui parle elle-même[1] :

N° 17. Gréoux, 10 juin, à une heure après midi.

Bien-aimé, pas de tes lettres ce matin. Je suis bien impatiente d'en recevoir puisque, ta dernière, tu me disais avoir la fièvre. J'espère que ce ne sera rien et que mon A sera tout à fait bien portant. J'ai pris encore ce matin mon bain et bu quatre verres d'eau qui sont assez bien passés, mais, en sortant du bain, je me trouve bien faible, mais je suis persuadée que je m'en trouve bien. La petite Marie (?) va très bien, elle est presque guérie. Tu as écrit à Ma.... que tu viendrais bientôt à Aix et que tu avais été malade, mais que les soins bien attentifs de madame Derville et que *vous aviez été si dorloté* que vous vous en trouviez bien mieux. Elle est heureuse, madame Derville! Vous soigner, vous voir, pouvoir librement avouer ses sentiments pour vous, son sort est digne d'envie. Pour moi, qui suis obligée de me contraindre, de me cacher, mais qui t'aime, qui te chéris, qui t'en ai déjà donné tant de preuves, et qui ne peux être heureuse que par toi, eh! n'es-tu pas mon époux? Le mien a-t-il mérité ce titre si doux, si sacré. Non, il ne l'a pas mérité, car sans cela *tu ne serais pas le mien*. Aussi faut-il me rendre amour pour amour, confiance pour confiance... croire que tout ce que je fais est pour notre bien, pour le bien de notre amour. J'ai fait là-dessus toutes mes réflexions et je tiens plus que jamais à ce que tout ce qui nous entoure soit bien persuadé que tout est fini entre nous, que nous puissions être tranquilles. Autrement, qu'arrivera-t-il? Que le médecin est bien décidé à faire le diable et à s'en aller. C'est lui qui a tout découvert à M. Ho...[2], non pas par méchanceté, mais par crainte, par bêtise. Maman, mon oncle sait tout, car tu n'as pas idée de ce que j'ai souffert à Lyon, des pleurs que j'ai répandus de nous voir découverts. Madame de B...[3] a profité de ce moment pour me dire que c'était

1. Des mots peuvent être mal lus; les abréviations en des cas restent inexpliquées. On reprochera la longueur; mais c'est ici toute la femme. Et qu'on compare les fragments des Lettres à Fréron que j'ai donnés, tome Ier, page 159.

2. Ou Ha...

3. Bréhan.

affreux la manière dont tu te conduisais devant elle, qu'elle n'était pas faite pour que nous nous *(sic)* lui manquions devant elle comme nous avions fait à Paris. Tu comprends ce que j'ai dû souffrir, moi qui suis bonne et qui lui avais livré toute ma confiance. M. de Mon...[1], tu sais mieux que personne comme il s'est conduit. Il a été la cause de notre séparation et de bien des maux. Il a trahi ma confiance d'une manière bien dure pour une [ ]. La petite Mi...[2] s'est rendue indigne de ma confiance ; aussi pour elle je puis avoir de la pitié, de l'indulgence, mais plus de secret; Mademoiselle D...[3] est une bonne fille, mais il ne faut pas se fier; elle aime beaucoup la petite. Madame Du...[4] ne t'aime pas; elle craint que cela ne la compromette. Ad...[5] bavarde. Madame de Ba... n'est ni bonne amie, ni mauvaise ennemie. Elle n'a pas voulu nous servir. Monsieur et madame de St-Ma...[7] sont des inconséquents. Aussi je ne vois que Minette, Émilie, Nini[8]. Pour en imposer à tout le monde, il faut le plus grand soin, des sacrifices, des privations qu'il faut faire si tu veux me conserver. Je t'enverrai par écrit la manière dont il faut se conduire : il faut te soumettre et croire que je souffre plus que toi de cette contrainte qui nous évitera bien des chagrins et même qui ne pourraient manquer de nous perdre. D'ailleurs, mon mari arrivant, il faudrait bien par force s'y soumettre. Aussi ce n'est que par anticipation. Adieu, je vais tâcher de me reposer un peu, car je n'ai jamais écrit si longuement, mais tu sais bien que je fais l'impossible pour toi, pour toi seul. A ce soir, je récrirai.

Neuf heures et demie du soir.

J'ai été me promener, il faisait un temps charmant. On arrange un chemin pour aller en calèche. Nous y étions : cela

1. Montbreton.
2. Mademoiselle Millo, plus tard madame de Saluces, dame d'annonce (?).
3. Mademoiselle Dormy, autre dame d'annonce.
4. Madame Ducluzel, sorte de femme de charge.
5. Adèle, femme de chambre.
6. Madame de Barral, dame pour accompagner.
7. Dupré de Saint-Maur, secrétaire des commandements.
8. Femmes de chambre.

tenait (?) en effet largement deux calèches à quatre chevaux, mais j'étais triste. Ni les ouvrages, ni les distractions ne peuvent te remplacer un instant, même dans mon souvenir. Madame ... a la fièvre, en sorte que je suis seule avec le médecin et Isoard qui est établi ici à la prière de mon oncle, qui lui a écrit. Il est bon enfant, mais bête comme tout. Je me suis arrangée de manière que tu pourras venir à mon bain et y rester tout le temps que j'y serai ; mais madame Du...[1] y est ainsi que les messieurs qui sont ici, mais ne t'effraye pas, cela se réduit au médecin et M. Isoard, et j'ai fait exprès pour que mon bien chéri puisse y venir ; mais je crains que la chaleur qu'il y fait ne t'incommode. Pour moi, malgré les personnes qui y seront, je ne verrai que toi seul. Que cette solitude me plaira quand tu seras là ! Que ne peut-elle durer toujours, mais nous ne nous séparerons jamais, jamais. Avec de la prudence, nous serons toujours heureux. J'attends avec impatience de tes nouvelles de la fièvre. Dis-moi ce que tu fais. Apporte donc ce qu'il te faut pour peindre, pour me faire de jolies choses pour moi. Ma chaumière commence à s'arranger. Je fais venir des fleurs partout. Je fais [proprier] le plus possible pour que mon bien chéri s'y trouve bien. A propos, j'oubliais de te dire que mon mari a été nommé Gé...[2] ! Il m'écrit des lettres charmantes et pleines d'amour ; je ne comprends pas d'où cela peut venir. Mais je finis, car je suis fatiguée de tant écrire. Les eaux m'affaiblissent un peu. *Addio, caro, sempre caro amico, amante caro, si ti amo ti amaro sempre ; carcado veni mamando.* Demain, j'écrirai ton règlement pour ta manière de te conduire ici, j'y mettrai toute mon attention la plus scrupuleuse pour bien faire. Je vais tâcher de dormir, mais je rêve toujours de toi, depuis quelque temps encore davantage. *Si ti amo di piu, caro idolo mio. Ti mando dei fiori che sono stati nel mio sino, le ho coprati di bacci... Ti amo ci io sola.* »

*
* *

En vérité, c'est tout elle, « la Reine des colifichets », comme dit l'Empereur, avec les factions qu'elle suscite, le besoin

1. Madame Ducluzel.
2. Général.

qu'elle a de confidents, les plans qu'elle forme, les fleurs dont elle se pare, sa santé dont elle s'occupe et l'amour dont elle vit. Il n'y manque que la toilette, mais à ce moment, elle a mieux à faire que s'habiller, et, trois mois pleins, cela lui suffit. En septembre, comme elle l'écrit à Lucien, « elle est toujours dans son désert, séparée de tout le monde, occupée uniquement du soin de sa santé. » Borghèse, que l'Empereur veut décidément combler de gloire, est venu, de Pologne, annoncer — avant la lettre — la victoire de Friedland ; puis il est allé faire un tour en Italie et il a passé par Gréoux; mais Pauline était prévenue. Rien ne l'a pu distraire d'une telle cure, ni le retour de l'Empereur, ni le mariage de Jérôme, ni le voyage de la Cour à Fontainebleau. Quel honneur et quel bonheur pour Gréoux ! Les habitants le comprennent si bien qu'ils en érigent un obélisque en souvenir.

A présent, elle compte passer l'hiver à Montpellier, loin du bruit et de l'étiquette, pour confirmer sa guérison : au moins le dit-elle; mais ce n'est pas à Montpellier qu'elle va, c'est à Nice. On annonce qu'elle y restera, mais elle veut aller à Grasse, et c'est en s'arrêtant quelques jours chez madame de Forbin. A Grasse, malgré la musique, malgré la présence de madame de Chambaudouin qui, étant de quartier, a remplacé madame de Barral, laquelle avait relevé madame de Bréhan, la princesse s'ennuie. C'est fini, semble-t-il, des beaux jours de Plombières et de Gréoux; et Forbin n'a-t-il point cessé de plaire? Elle veut retourner à Nice. Les gens du pays disent qu'avec les inondations, le voyage est dangereux. N'importe, la voici en route. Elle est en sa litière que portent les géants valets de pied se relayant tous les quarts d'heure. Autour, une escorte, des gentilshommes du pays, le colonel de la gendarmerie, la lectrice, mademoiselle Millo, les femmes de chambre et le valet de chambre. Le reste fait un second convoi. Route faisant, Pauline perd ses compagnons qu'arrêtent des torrents. Pour franchir certains, les porteurs doivent mettre les bâtons de la litière sur leurs épaules. D'accident en accident, elle est obligée de se réfugier en un moulin que les eaux cernent et menacent d'emporter. Pour nourriture, un poulet qu'elle plume elle-même, du lait et des œufs. Le moulin est proche d'un château à M. de Villeneuve qui a été indiqué pour la cou-

chée. Aussitôt prévenu, M. de Villeneuve accourt, essaie avec des perches d'établir un va-et-vient ; mais, pour sortir, il faut attendre que les eaux aient baissé. Pauline est couchée, déjà remise de son alerte, lorsque arrive le second convoi, dames, intendant, médecin, dont les aventures ont été plus pitoyables encore. Elle fait appeler tout son monde, fait jurer qu'il ne sera parlé de rien à l'Empereur. « Qu'auriez-vous fait si je m'étais noyée ? demande-t-elle au colonel de gendarmerie. — Je me serais brûlé la cervelle », répond-il ; mais la réponse ne la fait pas penser. Elle visite le château fort gaiement, déjeune, part pour Nice. Au pont du Var, trois arches emportées, mais ingénieurs, préfet, soldats sont à les réparer. Enfin on arrive, on s'installe dans une maison charmante, à droite en arrivant dans le faubourg de la Croix-de-Marbre. Les jardins vont jusqu'à la mer, et, sur le rivage, un corps de garde est établi de crainte que les Anglais ne s'avisent d'enlever la sœur de Sa Majesté.

Le temps d'abord passe agréablement. C'est une fureur alternée de musique et de lecture. Le préfet, M. du Bouchage, s'ingénie à plaire à la princesse qui parfois honore le théâtre de sa présence et qui daigne agréer une sérénade où les artistes et les amateurs du lieu exécutent à grand orchestre une cantate analogue à la circonstance, composée, mise en musique par M. Vinci, professeur et primo tenore de l'Opéra Buffa. A la maison, on a d'autres plaisirs : la princesse chante, mademoiselle Millo chante, l'intendant chante et l'on se repose en faisant des vers qu'on mettra en musique. En voici même de la façon de Pauline :

Tendre Phébé, déesse de la nuit,
  Vaine est donc sur moi ta puissance,
Lorsque le pauvre en son humble réduit
  Éprouve ta douce assurance.
Entends ma voix, j'implore ton secours.
  Douce nuit, suspens ma souffrance,
Si tu sais mettre un terme aux plus longs jours
  Sache en mettre aux maux de l'absence !

Cela est bien huit jours, mais la semaine passée ne s'ennuie-t-on pas à Nice comme ailleurs ? Il faut aller à Turin et la

princesse en écrit à l'Empereur qui, justement, vient de passer le mont Cenis on sait dans quels périls. « Y pensez-vous, répond-il, de vouloir venir à Turin par les mauvais chemins qu'il vous faut traverser. Restez à Nice pendant toute cette saison; guérissez-vous afin de pouvoir venir au printemps à Paris. » La voilà donc bloquée à Nice. Qu'y faire? — De la musique! Elle a à Paris Blangini dont elle a pris des leçons, qu'elle a nommé directeur de sa musique à sept cent cinquante francs par mois, c'est bien le moins qu'elle s'en serve. Vite! Qu'on envoie une voiture et qu'on ramène Blangini! Et le voilà qui arrive de Paris à Nice. Au piano, à présent! Et il lui faut Blangini et sa musique jusqu'au dîner, Blangini jusqu'au coucher, Blangini pour les promenades en calèche, Blangini pour l'excursion à Antibes où l'Altesse Impériale va revoir la maison qu'habitait, au temps des détresses, Paulette Buonaparte, misérable et gaie!

Que de romances, que de duos plutôt! En un seul de ces recueils où, superbement, sur le maroquin, s'étalent le nom et les armes de la princesse, en voici de Grazioli, de Farinelli, du divin Cimarosa, surtout de Blangini lui-même qui prend alors tous ses titres : *maître de chapelle de S. M. le roi de Bavière, directeur de la musique de Son Altesse Impériale madame la princesse Pauline, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla;* — et, de ces feuilles qu'on remua à Nice, de ces notes où l'écriture a laissé quelque chose de personnel et de vivant, des paroles qui toutes parlent d'amour en cette langue que Pauline prêtait à l'amour, est-ce qu'il ne s'exhale point une volupté tendre et plaintive, comme le parfum d'un bouquet depuis longtemps fané flotte sur les pétales mortes?...

Cependant, dans son voyage d'Italie, l'Empereur a constaté la nécessité de rendre à Turin un peu de vie et d'animation, de pourvoir enfin à cette charge de gouverneur général des départements au delà des Alpes que Louis n'a point voulu remplir. Le 2 février 1808, il en fait, par senatus-consulte, créer la dignité et, le 14, il y nomme le prince Camille. N'est-ce pas remplir les vœux de sa sœur qui tantôt voulait venir à Turin; mais, est-ce à dire qu'il compte lui en imposer la résidence obligatoire? Non pas : il ne va point d'elle comme de Caroline et d'Élisa et il n'est nullement question de lui racheter ou

de lui reprendre l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Bien plus, c'est l'Empereur lui-même qui, par Duroc et par Noël son notaire, suit l'achat du Raincy ; lui qui envoie son architecte constater les dégradations ; lui qui de nouveau rouvre la négociation avec M. Destillères, et qui s'entête à réussir. Il offre cette fois un million net, plus vingt-quatre mille francs d'épingles et les frais. Mais Destillères, qui n'est que le prête-nom d'Ouvrard, trouve des prétextes ; madame Junot, qu'Ouvrard a prise pour locataire — ou pour paratonnerre, — invente des atermoiements, et quoique l'Empereur tienne et annonce que c'est marché conclu, les échappatoires ne manquent pas au vendeur. Qu'importe ? La bonne volonté de Napoléon suffit à prouver qu'il ne condamne pas Pauline à un perpétuel exil.

Pourtant, en réglant les attributions du gouverneur général — commandement supérieur des troupes et de la gendarmerie, haute surveillance de la police, transmission des ordres des ministres, et à l'inverse des pétitions des peuples — Napoléon a marqué le double but qu'il poursuit : d'abord mettre fin au scandale de la séparation et contraindre les deux époux à passer ensemble quelques mois de l'année, ensuite créer une cour pour vivifier Turin. Il a donc édicté par le menu, *ne varietur*, où et comment devront vivre le prince et la princesse. Ils auront pour résidence commune, à Turin, la partie du Palais Royal qu'on nomme le Palais de Chablais ; ils jouiront de plus de tous les autres palais qu'avait le roi de Sardaigne, et la Couronne entretiendra pour eux une meute à Stupinigi. Ils auront un gouverneur du palais, faisant fonctions de grand maréchal, avec un préfet du palais sous ses ordres. Pour le prince, six chambellans, quatre écuyers, quatre aides de camp et un secrétaire des commandements ; pour la princesse, une dame d'honneur, douze dames pour accompagner, six chambellans, quatre écuyers ; pour tous deux, une chapelle et douze pages. Et dans quel détail n'est-il pas entré ? Tous les dimanches, dans les Grands appartements, cercle tenu, au nom de l'Empereur, par le prince et la princesse ; chaque semaine, cercle tenu par la princesse dans ses appartements ; et les sièges, et les battants des portes, et la petite et la grande parade, et les dîners, et les soupers, et les spectacles, et les soixante chevaux de l'écu-

rie, et l'attelage à deux ou à six chevaux, tout est prévu. A un sol près, il a fixé le budget : le service d'honneur coûtera 126 000 francs, — chambellans, écuyers et dames du palais étant uniformément ramenés à 2 000 francs par tête, — le service de l'intendant général 384 000 francs ; car il ne passe que 100 000 francs à la toilette de la princesse et 60 000 francs à sa cassette, et il en donne autant au prince ; le service de la chambre et de la bouche (personnel et matériel) 590 600 francs ; l'écurie 202 050 francs ; la maison des pages 57 300 francs ; l'hôtel de Paris 37 384 francs ; le Raincy 40 460 francs ; avec un fonds de réserve de 160 000 francs à la disposition du prince, c'est 1 613 000 francs : exactement ce que, à eux deux, ils apportent, savoir : pour le prince, 300 000 francs sur le Grand livre, deux cents du domaine de Lucedio, 333 333 francs et des centimes du traitement de Grand dignitaire ; pour la princesse, 200 000 francs sur le Grand livre, cent des biens allodiaux de la principauté, 480 000 francs du traitement de princesse, qu'il lui laisse, mais en passant sous silence les trois millions restant du prix de Guastalla. Il la prend ainsi dans un étau ; il lui coupe les vivres en les distribuant ; il supprime les fantaisies, il abolit les belles promenades ; il met l'argent aux mains du mari, le rend maître de tout, même de sa femme.

Et voici, en effet, Borghèse qui arrive à Nice pour y chercher Pauline et faire avec elle une entrée souveraine dans leur gouvernement. Il s'agit bien de cela, en vérité, et Pauline est bien prête à se livrer aux acclamations ! Est-ce que l'Empereur ne vient pas de rayer des contrôles de la Maison Blangini, le directeur de sa musique ? Est-ce qu'on peut vivre sans Blangini ? Et, par surcroît, juste au moment où on vient de la flatter que l'affaire du Raincy est terminée, elle manque, l'intendant de la Couronne n'ayant point voulu conclure si M. Destillères ne donne point des garanties qu'il est légitime propriétaire, — ce que l'Empereur attend pour mettre Ouvrard en cause et rattraper par lui le million. Le Raincy, Pauline s'en consolerait, mais Blangini ! Il n'est point de la Maison, mais il suivra quand même incognito ; ce n'est qu'à cette condition qu'elle partira (19 avril).

Encore, malgré le préfet et la garde d'honneur lui faisant

escorte jusqu'aux limites du gouvernement général, la princesse est de méchante humeur et le laisse-t-elle voir. Et malgré la belle amazone façon cachemire amaranthe, brodée en or, que Léger a imaginée pour le voyage, malgré les sept habits de cour complets que Leroy a envoyés, et les robes de tulle brodées pour les petits soirs, et les habits cosaques de perkale brodés en argent pour les promenades, malgré un trousseau tout neuf de quoi étonner à jamais les Turinoises, c'est d'une moue qui ne lui sied point qu'elle accueille les présentations, les espèces d'enthousiasme, les arcs de triomphe, les discours, les cercles et les spectacles. A peine reste-t-elle quelques jours à Turin, presque tout de suite elle s'installe à Stupinigi, où Blangini lui fera de la musique ; mais, malgré qu'elle ait doublé ses appointements, qu'à la vérité on ne lui paye pas, il est pris de peur, s'évade, et alors elle n'y tient plus, elle veut s'en aller. Avant le 15 mai — elle est partie de Nice le 19 avril — elle en écrit à l'Empereur : « J'approuve, lui répond-il, le 26, de Bayonne, que vous alliez aux eaux de la vallée d'Aoste. Je suis fâché d'apprendre que votre santé soit mauvaise. Je suppose que vous êtes sage et qu'il n'y a là dedans de votre faute », et il ajoute : « Faites-vous aimer. Soyez affable avec tout le monde, tâchez d'être d'une humeur égale et rendez le prince heureux. » Le bonheur du prince, voilà dont Pauline se soucie autant que des eaux de la vallée d'Aoste ! Heureusement on annonce Joseph, qui passe le 30 mai à Turin, allant de Naples à Bayonne. Il n'est point dans la confidence de l'Empereur, il ignore le but qu'il cherche, il se laisse prendre au grand jeu que lui fait Pauline et, de lui-même, en chef de famille, il lui donne son exeat : « J'ai trouvé ici Paulette dans un déplorable état de santé, écrit-il à l'Empereur. Elle ne mange pas depuis huit jours et ne peut pas même supporter le plus léger bouillon. Les médecins m'ont dit qu'elle devait quitter le plus tôt possible l'air humide de Turin et aller aux bains d'Aix-en-Savoie. Son mari hésitait parce qu'il n'avait encore reçu la réponse de Votre Majesté pour ce voyage. Je n'ai pas hésité un instant à lui dire de faire partir sa femme et que je me chargerais de tout vis-à-vis de Votre Majesté qui voulait avant tout que sa sœur vécût. »

Aussi, Napoléon, moins facile à duper, aura beau écrire à sa sœur, le 2 juin : « Ce que vous éprouvez est une suite nécessaire du printemps. Stupinigi est un peu humide ; Turin est préférable. Je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas aux eaux de Lucques. Je ne vois aucun inconvénient que vous alliez aux eaux de Saint-Didier puisqu'elles sont dans le Gouvernement, mais il ne faut pas quitter le Gouvernement sans mon ordre ; » quand sa lettre arrive, Pauline est envolée. Le 5, elle est arrivée à Chambéry ; le 6, à Aix. Seulement, il s'agit de ne point retourner d'Aix à Turin pour y retrouver Borghèse et y vivre. Alors, voici qu'à chaque courrier les nouvelles s'aggravent, se font mauvaises, pires : Paulette se meurt, Paulette est morte. Le 1er juillet, Madame, affolée, part de Paris en toute hâte avec Fesch. A peine s'arrête-t-elle à Lyon ; elle voyage nuit et jour, croyant arriver trop tard. De la Haye, Louis écrit à Lavallette : « Maman est partie pour se rendre auprès de ma sœur à Aix. Cela me montre assez combien elle est mal. Je suis triste, chagrin, je suis seul. J'ai besoin d'avoir de bonnes nouvelles de ma chère sœur. J'ai été élevé avec elle, mon cher Lavallette, tous les souvenirs de l'âge heureux que j'ai passé se rattachent à son souvenir. Quand je songe à sa mauvaise santé, combien elle souffre depuis longtemps, combien elle a eu de malheurs dans la vie, je suis vivement peiné. Fais-moi le plaisir, mon cher ami, de m'envoyer régulièrement de ses nouvelles et d'en faire demander, si tu n'en as pas, chez maman ou chez mon oncle Fesch où on en aura sûrement tous les jours. Cela régulièrement, mon cher Lavallette, je compte sur toi. »

Madame et Fesch arrivent à Aix : y sont-ils pris, eux aussi? on en peut douter, car voici la note qui baisse. « Paulette, à qui le climat de Turin ne convient pas, est plus malade qu'à l'ordinaire », écrit simplement Madame à Lucien le 6 juillet. Et le 12, durant que sa mère retourne à Lyon par terre, elle s'embarque sur le lac du Bourget pour gagner Lyon par le Rhône. Elle pose à peine chez son oncle et continue sur Paris. C'est Elisa qui fournit le mot de la fin à la comédie : « Paulette s'est moquée de nous, écrit-elle à Lucien ; je disais qu'elle attrape l'Empereur, car sa maladie n'est autre chose que le désir d'aller à Paris. »

Seulement, c'est au Raincy qu'elle prétend descendre et l'Empereur l'interdit. « Qu'elle n'aille pas, écrit-il, se loger au Raincy, ne lui appartenant pas, et d'ailleurs la maison n'étant pas convenable pour elle. La princesse descendra à Paris, à son hôtel. » — « La princesse descendra à Neuilly et non ailleurs », écrit, de son côté, Borghèse. Dans cet embarras, on fait des logements au petit château de Villiers, qui ne va plus être aux Murat. Pauline arrive ; à première vue, on ne la dirait point moribonde, mais enragée, et, au fait, elle n'a pas décoléré depuis Nice. « La conduite du prince avec moi est indigne, répète-t-elle ; il a vu, il sait que l'air de Turin est mortel pour moi, que j'aurais succombé si j'étais restée plus longtemps, et prétendre m'y retenir était une horreur. Je l'ai fui et je ne consentirai jamais à l'habiter. » Seulement, il faut vivre, et point d'argent. « Grâce à la générosité du prince, je manque de tout », dit-elle ; il faut qu'on trouve à emprunter ; à grand'peine, on obtient quarante-mille francs chez Laffitte, « qui s'est fait une loi de ne pas prêter aux altesses ». Mais cela suffira, l'Empereur ne va-t-il pas revenir, et peut-il laisser sa sœur à la mendicité ?

Il arrive le 15 août. C'est lui qui a combiné le Gouvernement général, cette obligatoire résidence, ce budget étroit, qui a ordonné à Borghèse de se montrer sévère et de refuser l'argent, c'est lui qui a défendu le voyage d'Aix, et c'est malgré lui que Pauline l'a fait. Mais combien de temps résistera-t-il ? « L'Empereur a été charmant pour moi, dit la princesse en sortant de la première entrevue ; je reste en France et il va s'occuper de ma fortune, mais seulement à son retour d'Allemagne où il part le 22 septembre au plus tard. » Un mois se passe : le 19 octobre, l'Empereur revient d'Erfurth ; on n'entend parler de rien, et les créanciers s'impatientent. Enfin, le 28, le Grand Maréchal annonce que, à dater du 1er janvier 1809, la princesse jouira provisoirement d'un revenu de six cent mille francs indépendant de celui du prince, plus des château et domaine de Neuilly, tels que Caroline les a rétrocédés à l'Empereur.

C'est un bon commencement, mais il faut mieux. Pour tout obtenir de l'Empereur, l'art est de ne lui rien demander, de l'amuser, de le distraire, de s'ingénier à lui plaire. La prin-

cesse s'y emploie du mieux qu'elle peut et déploie toutes ses grâces : ce sont, chez elle, bals, charades, fables, jeux de toutes sortes et en même temps, grâce à des intermédiaires adroits, on laisse discrètement entrevoir les besoins; l'on montre comme on saurait employer l'argent qu'on aurait, par l'honneur qu'on tire du peu qu'on en a. La récompense d'une si belle conduite ne se fait pas attendre, et la voici du 1er mars 1809 :

« Ma sœur, étant dans l'intention de porter le duché de Guastalla à plus de un million cent cinquante mille francs de revenu, j'ai ordonné qu'il y fût joint:

» 1° Des terres du revenu de trois cent mille francs prises dans le grand-duché de Berg;

» 2° Des terres du revenu de cent cinquante mille francs prises dans l'Ost-Friese;

» 3° Des terres du revenu de deux cent mille francs prises dans le comté de Nassau;

» 4° Des terres du revenu de cent cinquante mille francs prises en Westphalie;

» Ce qui fera une augmentation de huit cent mille francs aux revenus du duché de Guastalla. Ces huit cent mille francs joints aux deux cent mille francs que vous avez sur le Grand livre et aux cent quatre-vingt mille francs que vous avez, provenant, soit des biens allodiaux du duché de Guastalla, soit du produit des Salines, porteront le revenu du duché de Guastalla à un million cent quatre-vingt mille francs.

» Vous jouirez de cette augmentation de revenus à dater du 1er janvier 1809, ce qui vous mettra à même de maintenir votre rang et de laisser au prince Borghèse ses autres revenus. Mais j'ai en même temps ordonné que les quatre cent quatre-vingt mille francs dont vous jouissez sur ma cassette fussent réduits à cent cinquante mille francs. Je désire qu'au moyen de ces dispositions la maison de Neuilly entre dans la dotation du duché de Guastalla. J'ai chargé le sieur Estève de vous payer le revenu du grand-duché de Berg à compter du 1er juillet 1808, ce qui vous fera disponible une somme de cent cinquante mille francs. Ainsi, cela vous assurera pour l'année 1809 un revenu de un million trois cent mille francs pour vous seule. Le prince Borghèse jouira alors d'un revenu

de cent cinquante mille francs de Lucedio, de soixante-quinze mille francs sur les Salines, de trois cent mille francs sur le Grand livre et de trois cent mille francs de sa place, ce qui lui composera un revenu de huit cent vingt-cinq mille francs, indépendamment des deux cent soixante-quinze mille francs qu'il peut retirer de Rome, ce qui lui ferait un million cent mille francs. Je désire que vous voyiez dans ces dispositions une preuve de l'affection que je vous porte. Vous pouvez faire venir le sieur Daru qui vous donnera tous les renseignements dont vous aurez besoin. »

Certes, il y a bien les dettes à régler, car Forbin a coûté cher, mais on ira au plus pressé en empruntant au Trésor cinq cent mille francs sur les dotations, et désormais, ayant palais de ville et de campagne, et un million deux cent mille francs de revenu, on peut s'organiser pour vivre sur un bon pied.

Et il le faut, car, du court passage à Turin, la princesse a gardé toute une maison piémontaise qui fait plus que doubler la française et qui, devant un service régulier, entraîne, outre les traitements, des frais de voyage assez gros. D'abord, une dame d'honneur, la ci-devant marquise Benso de Cavour, née de Sales, fort aimable femme, très douce, simple et peu argentée, qui succède avec plaisir à madame de Champagny; son fils Michel est à Turin, chambellan du prince Camille, chargé du service de la chambre, fêtes et concerts. Ce sera tout à l'heure le père de Camille de Cavour, filleul de Borghèse et de Pauline[1]. Puis, les plus grands noms et les plus belles dames du Piémont : madame de la Turbie, née de Sellon, sœur de madame Michel de Cavour, celle-là qui, vivant à Genève et brûlant d'en sortir, a épousé le ci-devant marquis de la Turbie quoiqu'il eût trente ans de plus qu'elle et parce qu'il était chambellan — Benjamin Constant a raconté ce mariage — et qui, chez Pauline, trouvera Clermont-Tonnerre si à son goût

1. Le 21 août 1810, S. A. I. madame la princesse Pauline, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, épouse de S. A. I. monseigneur le prince Camille, prince de Borghèse, duc de Guastalla, grand dignitaire de l'Empire, passe procuration par-devant M. E. Edon, notaire à Paris, à madame la comtesse de Cavour, dame d'honneur de Son Altesse Impériale, pour tenir sur les fonts baptismaux l'enfant dont vient d'accoucher madame de Cavour, belle-fille de madame la comtesse de Cavour, et femme de M. de Cavour, chambellan de S. A. I. le prince Borghèse.

qu'à la fin elle divorcera, sera duchesse et transmettra à son neveu, Cavour, la terre de Vauvillars sur qui était érigé le duché de Clermont-Tonnerre. Après, madame de Farigliano Novello, madame de la Trinité qui mourut tôt, madame de Mathis que l'Empereur remarqua, et madame de Bernès. En hommes, pour chambellans, M. Fresia d'Oglianico, M. Dal Pozzo della Cisterna, dont les ancêtres étaient princes, que l'Empereur fit baron et dont la fille fut reine, M. de Sordevolo, personnage muet, tant il était pénétré de peur; M. Doria, pour plaire à Gênes, et M. de Castel Alfieri, homme considérable, dont les titres anciens font six lignes et les nouveaux autant, mais qui semble moins touché de ses cordons de Saint-Maurice et du Lion que de sa qualité récente de chambellan de S. A. I. la princesse Pauline *de France*. En écuyer, un Saluces qui passera à l'Empereur, un Solar, M. Duc Robert, M. d'Hullot des Hayes, M. de Cambiano. Les pages, heureusement, ne sont point de service; malgré cela, l'on n'est point quitte de la Maison d'honneur à moins de 124 600 francs, 158 400 avec le service de santé, le service de l'intérieur et les voyages des Piémontais : il y a onze hommes à la bouche, cinq valets de chambre, deux huissiers, neuf femmes de chambre, dix-huit hommes de livrée, suisses et valets de pied, vingt hommes à l'écurie, de plus, au palais de Paris deux hommes permanents et onze à Neuilly; on doit dépenser pour le matériel de la bouche 132 000 francs, pour le chauffage 21 000, pour l'éclairage 18 000, pour le matériel de l'écurie 54 000, sans parler des achats de chevaux dont il y a trente-six en service, ni des achats de voitures. Et puis, il y a l'entretien des palais, les contributions, le mobilier, avant de passer à la toilette (180 000 francs), aux voyages (50 000), aux bals, aux fêtes de campagne, aux concerts, aux loges aux spectacles et même aux aumônes qui ne montent point, il est vrai, à 500 francs par mois. On arrive ainsi très vite à une prévision de onze à douze cent mille francs qui, naturellement, se trouvera dépassée, malgré l'active parcimonie de Pauline qui, à Neuilly, ne nourrit aucun domestique de ses officiers et de ses dames, qui ne donne point de sucre dans les chambres des personnes de la Maison d'honneur, qui ne fait présenter du café qu'une fois par jour et qui, pour elle-même,

a sous clef un pain de sucre dont la femme de charge est responsable.

Malgré tout, on peut vivre, et puis, plus de Turin, plus de Borghèse! C'est la séparation enfin acceptée par l'Empereur, reconnue et agréée par lui. Peut-il faire moins, lorsque lui-même prépare son divorce et, pourvu que les choses se passent avec décence, qu'à Paris, lorsque Borghèse y viendra, il descende à l'hôtel du Faubourg, que, d'ailleurs, on lui fournisse bon prétexte pour rester à Turin, que demander de plus? Seulement, il tentera de s'en rendre plus sévère pour sa sœur, si, en la vie nouvelle qu'il lui fait, elle vient à broncher. C'est lui-même, à défaut du mari, qui exercera sa surveillance et comme il a la main rude, à des jours, peut-être, Pauline regrettera Borghèse.

FRÉDÉRIC MASSON

LE GLANEUR DE MYRRHE

La horde des Djamala appartenait à la grande tribu des Beni-Zinn, dispersée dans la péninsule de Sinaï.

Et sur cette terre incolore et neutre, incertaine, presque une île, un continent presque, isolée entre deux golfes, adhérant à deux déserts, qui ne rappelait ni l'Arabie et l'imposante nudité de ses montagnes, ni l'Égypte et la déprimante mélancolie de ses sables, ses habitants aussi, peuple hasardeux, n'étaient ni fièrement nomades comme les Bédouins de Petra, ni bassement sédentaires comme les Bédouins de Suez.

C'étaient des Bédouins mercenaires : meneurs de caravanes, vendeurs de troupeaux, glaneurs de myrrhe. Ils possédaient des tentes et campaient à l'aventure sous la cruauté des soleils et sous l'enchantement des lunes ; mais ils avaient aussi des gourbis où ils s'abritaient quand le vent froid descendait des hauteurs ébranlant les mâts et tourmentant les toiles.

Ils se disaient maîtres des espaces ; mais leur liberté n'était qu'un leurre, car elle dépendait du gouvernement turc, et le Khédive les maintenait tributaires. Pourtant il leur advenait de se dérober à l'acquittement de cette dîme. Alors les Kaïmacams de Nakel ou d'Akaba leur dépêchaient des soldats

syriens ; mais, à leur arrivée, les Bédouins s'étaient évanouis : ils avaient délaissé leurs gourbis vides et ils fuyaient à travers le désert avec leurs troupeaux couleur de sable et leurs tentes couleur de pierre.

Le jour, ils se dissimulaient dans les gorges basaltiques, ils s'effaçaient derrière les grèves mouvantes, ils campaient parmi la broussaille. La nuit, sur les dunes scintillantes de mica, sous la clarté blonde des étoiles, les hommes drapés de blanc, les femmes voilées de noir, bercés sur des chameaux cendreux dont leur somnolence imitait l'amble rythmique, ils passaient et repassaient silencieux et hâtifs ainsi qu'une caravane de fantômes ; et leurs ombres démesurées et fuyantes rampaient sur les solitudes endormies.

*
* *

De nouveau, les Djamala avaient négligé de solder le tribut, mais cette fois ils ne furent pas inquiétés, et ils s'en réjouirent, croyant leur indépendance reconquise. Et comme l'époque des brises matinales et des rosées nocturnes approchait, ils interrompirent leurs vagabondages et dressèrent leurs tentes sur les hauteurs, sur le plateau de Tyh, au milieu des landes et des sources.

Le désert s'éveilla de son lourd sommeil de feu. Des éclosions étranges — fleurs ou coquillages — perçaient les rochers ; les palmiers bourgeonnants éventaient les aiguades, et, sur les sables des pâturages, de menues plantes souffreteuses épandaient leur chétive pâleur. Bientôt les landes furent duvetées à l'infini de cette herbe basse — la myrrhe — qui semble ronger de vert-de-gris les solitudes arides. Et des senteurs aromatiques s'évaporaient de ces étendues, des senteurs légères et indéfinissables qui s'envolaient par delà les montagnes calcaires, flottaient au-dessus des routes de caravanes et tissaient autour de la presqu'île l'invisible magie des parfums.

Le cheik des Djamala, corps de momie, yeux d'aigle, réputé autrefois pour son audace et sa ruse, maintenant si âgé qu'il ne pouvait plus manier son arme, avait par fiction partagé

son pouvoir entre ses deux fils, Amrani et Ismaël. Mais, en réalité, il demeura le chef de la tribu. Et, soit qu'il se penchât sur le garrot de son chameau, soit qu'il s'accroupît au seuil de sa tente, — enveloppé de l'ampleur de ses robes blanches comme d'un linceul prématuré, et appuyé contre le bâton patriarcal, — il imposait par l'austérité de son maintien et la sobriété de ses paroles. Jaloux de son autorité, il sut mettre à profit la nature de ses fils, et, stimulant la vanité et la cupidité d'Amrani, il en avait fait un meneur de caravanes, tandis que, sacrifiant au rêve et à l'indolence d'Ismaël, il l'avait élevé en pâtre de chamelles et en glaneur de myrrhe. Son orgueil favorisait les fanfaronnades d'Amrani, mais son despotisme appréciait la docilité d'Ismaël.

Amrani était parti avec ses cavaliers pour rejoindre à la halte de Nakel la caravane sainte qu'il devait escorter à travers les déserts de Sinaï et de Moab.

Ismaël et les pâtres assemblèrent les troupeaux et les poussèrent vers les pâturages. Et sous les sabots ouatés des chameaux, sous les pieds nus des hommes, les petites plantes fragiles s'écrasaient et imprégnaient le poil des bêtes, les manteaux des bergers — et l'âme d'Ismaël — de leur subtil arome.

Ismaël aimait à marcher ainsi dans les parfums; et quand les solitudes grisâtres brillaient sous la rosée, il croyait glisser sur un marais teinté de rêve, où se mouvaient des oiseaux fabuleux à jambes d'ibis et à têtes de gazelles.

Il coupait des joncs autour de la fontaine; puis, couché sur un tapis de myrrhe, à l'ombre d'un tamarinier, il jouait de sa flûte fraîchement taillée. Parfois un chameau cessait de brouter, et, la tête érigée dans la direction des sons, il roulait ses yeux ronds et doux et écoutait, charmé. De ses naseaux écarquillés s'échappaient comme d'une cassolette des bouffées blanches qui se mêlaient avec la tristesse du roseau. Et Ismaël se grisait de senteurs et de mélodies.

***

Parmi les pâtres qui gardaient le troupeau, une petite fille d'esclave avait charge de récolter le *testi*[1] tombé des bêtes et

1. Poil de chameau.

de veiller aux chamelets nouveau-nés. On l'appelait Nourr (ténèbres) à cause de sa peau brune et peut-être aussi pour l'obscurité de sa naissance.

Pendant que les bergers reposaient somnolents sous les buissons, elle courait infatigable, d'une chamelle à l'autre; elle ramenait les petits égarés à leur mère; elle leur découvrait la mamelle sous le ventre escarpé; elle contenait ce rien de corps sur cette hauteur de jambes mal assurées; elle caressait ces museaux roses d'enfant, et baisait leurs paupières d'albinos.

Ou bien, elle sautait à travers les herbes avec la grâce et la souplesse d'un chat sauvage. Elle se baissait et se dressait sans cesse pour cueillir les flocons de laine blanche, s'élançait derrière une houppe fauve, grimpait à un arbuste pour détacher une touffe noire; et souvent les ronces égratignaient son visage et ses bras, et déchiraient son unique chemise bleue, qu'un bout de corde retenait à la taille. Et à travers tant de trous apparaissait la maigreur basanée de son pauvre corps de fillette bédouine.

Un jour, elle fut mordue par un dromadaire : aux cris de l'enfant, Ismaël était accouru ; il l'avait emportée dans ses bras, déposée près de l'aiguade et, avec un pan mouillé de son manteau, il avait étanché la blessure.

Depuis ce jour, une entente vague et muette s'était établie entre eux. Et désormais Nourr raccommodait les déchirures de sa robe; elle s'était même fabriqué, avec des haillons multicolores, une sorte de traîne dont elle balayait fièrement, et en se retournant pour observer l'effet, la broussaille. Elle peignait ses cheveux ébouriffés avec ses doigts et se rougissait les ongles et la paume des mains comme font les dames de grande tente. Elle courait moins parmi les pâturages; quand elle avait rassemblé toutes les touffes volantes, elle s'asseyait non loin d'Ismaël et, la jambe gauche allongée, elle filait le testi, se servant de son orteil comme d'un rouet.

Ils ne se parlaient pas; mais quand la petite flûte du pâtre chantait, la quenouille de Nourr tournait, tournait; et le pouce du pied gauche — tendu comme une oreille - - remuait en mesure avec des attitudes penchées quand la musique languissait, se redressait subitement aux sons aigres et se repliait triste aux notes finales...

Un beau matin, Ismaël trouva la petite fille toute parée. Avec des fleurs, elle avait tressé des girandoles pour ses oreilles et ses narines; des couronnes de romarin, des colliers de myrrhe, des bracelets de thym s'enroulaient autour d'elle. Et dans cette enfant frêle, hâlée, aux grands yeux ardents, enguirlandée de verdures pâles et aromatiques, Ismaël crut voir la lande bédouine tout entière, la lande bédouine, stérile, brûlante, embaumée...

Il lui dit :

— Tu es jolie ainsi, tu es presque aussi jolie que Nahima, ta maîtresse, la fille de mon oncle.

Nourr, sous sa rougeur subite, ne sembla presque plus brune.

— Puisque tu ne cours plus avec les chamelles, donne-moi à boire.

Elle puisa dans l'aiguade et, l'outre sur son épaule, elle la présenta à son maître.

— Non, pas ainsi. Je veux boire dans ta main.

Elle emplit sa main creuse et la lui tendit; mais quand il voulut y poser ses lèvres, elle se troubla si fort, que l'eau s'échappa entre ses doigts tremblants.

— O fille maladroite! lui dit-il en riant. Quand Nahima m'offre à boire, elle ne perd pas une goutte.

Des larmes perlèrent aux paupières de Nourr; brusquement elle se détourna d'Ismaël et, arrachant ses guirlandes, elle les jeta dans la source...

Un autre jour, il l'interrogea :

— Dis-moi, ô fileuse, que files-tu?

— Je file pour ma maîtresse; je file sa tente de noces.

— Sa tente de noces? Bénie sois-tu, fileuse! Et dépêche-toi, car, si Allah veut, ce sera aussi la mienne.

Le testi se rompit; la quenouille sauta sur le sol, et Nourr eut aussi mal à son cœur que si, avec la quenouille, son cœur était tombé dans les ronces...

*
* *

Quelque temps après, les fleurs mâles s'épanouissaient sur les tiges flexibles des palmiers. Les jours blancs et ardents

s'évanouissaient subitement dans les nuits dorées et attiédies. On fixa, en conséquence, l'époque des fiançailles parmi les Djamala.

La tribu entière quitta les tentes. Des formes blanches et des formes noires où luisait l'éclat d'une arme, l'étincelle d'un regard, savouraient, à l'orée du camp, les délices du silence, des senteurs et des astres.

Les adolescents et les jeunes filles se réunirent autour de la fontaine, où bruissaient les amomes. Les amoureux, assis en cercle, chantaient tour à tour leur tendresse et leur espoir; en face d'eux, les vierges debout et voilées accompagnaient, par le bercement lent de leur corps, la cantilène improvisée. Si le chanteur plaisait à la jeune fille, elle lui tendait son écharpe : alors, à l'aube prochaine, il la demandait en mariage aux hommes de sa famille.

Ismaël chérissait depuis longtemps sa cousine. Mais Nahima se savait belle et se plaisait à tourmenter ceux qui l'aimaient. Aussi avait-elle toujours écouté les aveux sans refuser et sans agréer personne.

Or, cette année, comme elle avait dépassé l'âge de la puberté, son père lui dit :

— Choisis ton époux, ou je te marierai de force.

Et Nahima rejoignit les amoureuses près de la source.

Lorsque vint le tour d'Ismaël, il ne chanta pas; mais il tira des replis de sa robe son chalumeau coupé dans la lande. Et de ce frêle roseau s'exhalaient des sons ténus et sautillants, — souffle des plantes, souffle des parfums, — des notes plaintives et monotones, — voix du désert, voix des sables, — et cette musique brusquement quittée et longuement reprise, — harmonie incertaine, nostalgique, inachevée, — errait dans la nuit, voguait sur la brise, s'envolait vers les étoiles...

Alors toutes les vierges, oubliant leurs fiancés déjà élus, arrachèrent leurs voiles et les jetèrent au joueur de flûte. Nahima fit comme les autres : Ismaël releva l'écharpe de sa cousine et la glissa sur son cœur.

Le lendemain, Ismaël, devant les hommes de sa famille, demanda Nahima en mariage. On la lui accorda ; on égorgea un mouton et, pendant que de son sang chaud on

les aspergeait, le fiancé et les parents de la jeune fille s'embrassèrent.

Depuis lors, toutes les nuits, le glaneur de myrrhe, couché dans le sable près de la tente où respirait sa cousine, modulait son amour sur sa flûte. Nahima ne l'entendait pas, car elle dormait; mais Nourr, éveillée à côté de sa maîtresse, écoutait et pleurait...

*
* *

Un soir, Ismaël, revenant des pâturages, entendit un tumulte inaccoutumé.

Des enfants criaient, des meules broyaient, les chansons des femmes se confondaient avec les mugissements des chameaux saignés et les appels des moutons immolés. Des colonnes de fumée s'élevaient droites parmi le campement.

Des dromadaires étrangers, qui bramaient à leurs déchargeurs, barraient l'entrée, et, stupéfait, Ismaël constata le vide au seuil de la tente où, pour la première fois, son père ne le regardait pas venir.

Il s'informa.

— Es-tu donc le dernier à savoir que ton frère est de retour?

— Mon frère?... Et à qui toutes ces richesses?

— Mais à lui !

— Et comment les aurait-il acquises?

— Allah est grand !

Le soir, après le festin de bienvenue, toute la tribu s'assembla autour des feux de veillée.

Les femmes, reléguées au second rang, regardaient, pardessus les épaules des hommes, le fils aîné du chef; et il leur semblait n'avoir jamais vu nomade aussi beau, robes aussi riches.

Il était assis sur un harnais en peau de lynx, dont les longues franges de laine noire s'étendaient à ses pieds comme une chevelure traînant sur le sol. Ses vêtements clairs et légers enveloppaient mollement la sveltesse efféminée de ses membres : on ne voyait qu'une main, petite et nerveuse, posée impérieusement sur le pommeau damasquiné du

sabre. Un voile de soie, retenu aux tempes, par une cordelière d'or, tombait en plis harmonieux sur la nuque et sur les épaules. Relevé sur la figure, ce voile découvrait, dans un teint d'ambre, des yeux cerclés d'antimoine, des yeux obscurs, profonds et striés parfois de paillettes fauves. A la mode des Yéménites, deux tresses tordues en cornes de bélier festonnaient son front large. Et, la tête, un peu inclinée, avec une feinte modestie, Amrani écoutait le conteur, qui narrait devant la tribu émerveillée l'expédition du jeune cavalier, l'attaque de la horde ennemie, la défense, la victoire, la prise des trophées — et, finalement, les présents offerts par l'émir de la caravane sainte à la bravoure des Djamala.

Au récit des exploits de son fils, la figure desséchée du vieux chef se colora de vie; ses regards perçants s'aiguisaient comme des flèches et, dans ses mains osseuses et crochues, le bâton patriarcal tremblotait et pointillait le sable.

Ismaël était couché à l'écart entre deux sacs de froment. Personne ne fit attention à lui.

Vaguement il écoutait le chantre, qui célébrait les combats et les haines; il songeait aux silences des landes, aux douceurs des repos sous la tente; mais, peu à peu, une tristesse indéfinissable étreignait son cœur.

Il suivait du regard les spirales roussâtres qui s'élevaient du bûcher, répandant une odeur âcre de verdure brûlée. Et, à travers la rouille de cette fumée, le pâtre contemplait Nahima, assise en face de lui.

Elle ne le voyait pas, car ses prunelles se rivaient sur Amrani. Ses dents lui souriaient, à son insu, et le rythme précipité de son haleine soulevait sur son sein les colliers de perles et de coquillages...

*
* *

Le lendemain, Ismaël rencontra Amrani. Le pâtre était vêtu de sa robe de toile et ceint d'une courroie où sonnaillaient, grossières pendeloques, son coutelas, son briquet et ses amulettes. Les vêtements de son frère sentaient le musc et le benjoin; son manteau balayait la poussière, et une épée guillochée se balançait à son épaule.

Les deux frères se regardaient. Une joie narquoise étincelait dans les yeux d'Amrani ; Ismaël se souvint d'avoir été humilié la veille, et une sourde hostilité les animait.

— On dit que tu es fiancé à la fille de notre oncle?

— On le dit.

Ils se turent. Puis Amrani :

— Elle me plaît.

— Et c'est pour cela que tu es venu?

— C'est pour cela.

— Tu es venu trop tard, et ce qui est fait est fait.

Et, impatienté par l'attitude méprisante d'Amrani, il le repoussa, et voulut aller son chemin.

Mais son frère, étonné de cette fermeté, soudainement s'adoucit et il insinua :

— Écoute. Je sais qu'elle est à toi. Mais je suis l'aîné, et, si tu veux renoncer à elle, tu choisiras parmi mes richesses.

— Que m'importent tes richesses ! Tu as cavales, armes et tapis, tu es un illustre héros. Moi, je n'ai rien, et je ne suis qu'un glaneur de myrrhe. Mais je l'aime : laisse-la-moi !

Et, attendri par ses propres paroles, Ismaël s'enfuit, pour ne pas pleurer devant son frère.

Dans sa peine, il se souvint de Nourr, de ses yeux et de son sourire tristes. Il l'avait oubliée depuis le soir des fiançailles. Il la chercha, et il la vit courant parmi la broussaille et les flocons de testi, pareille, elle aussi, à une touffe de laine noire. Il l'appela, mais elle disparut...

Amrani entra dans la tente de son oncle :

— Ta fille me plaît, accorde-la-moi pour épouse.

— Cela est impossible : elle est fiancée à ton frère. Du sang a été répandu entre Ismaël et les hommes de ta famille. Je ne puis me parjurer, car j'aurais contre moi et tes parents et toute la tribu.

Alors Amrani alla vers son père et lui dit :

— Conseille-moi.

Le vieux chef consulta le ciel, il flaira le vent, il écouta les bruits, il historia le sable avec la pointe de son bâton, puis enfin il répondit :

— La loi est pour ton frère. La force devient inutile. Essaie la ruse. Si Nahima le préfère à toi, persuade-la de lui réclamer une dot énorme. Il ne pourra la constituer, car son cœur n'est pas aux exploits : ta cousine, alors, ne manquera pas de t'échoir, et je donnerai à Ismaël une fille d'esclave qui le consolera.

Le soir, apprenant que sa cousine exigeait un cadeau de noces, Ismaël dit à son père :

— Quand la myrrhe sera glanée, je descendrai moi-même avec les hommes vers la route. Je veux conquérir pour ma fiancée les trésors qu'elle me demande.

Le vieux chef s'étonna d'une telle décision, et il conçut des craintes ; mais impassiblement lui répondit :

— A chacun son destin.

Pour la dernière fois avant son départ, Ismaël retourna aux pâturages.

La myrrhe était glanée. Les chameaux, le ventre aplati contre le sol inégal, cols et museaux allongés horizontalement sur la terre brûlée, ruminaient entre leurs lèvres baveuses la verdure de naguère, et, avec le clignotement mélancolique de leurs cils blancs, ils le regardèrent passer. Des aromes affadis, des aromes de plantes défuntes s'évaporaient pesamment dans l'air incandescent, et les roseaux autour de l'aiguade tarie s'étiraient nus et blanchis comme des ossements.

Nourr, plus maigre, plus brune, plus loqueteuse que jamais, tournait sa quenouille et filait en se servant de son orteil ainsi que d'un rouet. Ismaël lui offrit le salut, mais elle ne répondit pas.

Alors, comme le soir de l'arrivée de son frère, le pâtre sentit une inquiétude l'envahir. Il lui sembla que cette lande infinie, cette lande grise et désolée pénétrait dans son cœur ; et, tristement, sans se retourner, il s'en alla.

*
* *

Les années passèrent sur Sinaï.

Les Djamala avaient maintes fois échangé leurs gourbis dans

les plaines contre leurs tentes sur les hauteurs, mais Ismaël n'était pas revenu.

On racontait dans la tribu qu'il était parti vers Nahel avec ses bergers, ses dromadaires et sa charge de myrrhe; mais, la milice turque, qui les guettait, les cerna. On réclama la dîme. On confisqua leurs chameaux, et, retenant Ismaël comme otage, on renvoya les autres bergers querir sa rançon. Mais Amrani, s'opposant à l'avis de son père, refusa de payer, et l'indignation du vieux chef, ainsi offensé, fut si grande qu'un jour, comme la tribu errait parmi les gorges basaltiques, le cheik se jeta du haut de son dromadaire, et mourut.

Alors Amrani, ayant répandu dans le campement la nouvelle de la mort d'Ismaël, épousa Nahima...

*
* *

C'était encore l'époque des brises matinales et des rosées nocturnes. Sur les sables des pâturages de menues plantes souffreteuses épandaient encore leur chétive pâleur et des senteurs douces et tristes flottaient sur le haut plateau de Tyh.

Le soir descendait.

De jeunes garçons jouaient à l'entrée du camp. Soudain un des enfants aperçut un étranger qui s'avançait péniblement. Il courut vers lui, mais il s'arrêta, car jamais il n'avait vu un homme aussi misérable. Son vêtement loqueteux pendait autour de la maigreur tremblante de ses membres, sa face était livide comme si elle était longtemps restée sans voir la lumière. Pourtant son regard doux rassura l'enfant, qui lui tendit la main et lui dit avec fierté :

— Sois le bienvenu; je suis le fils du chef.

— Son nom?

— Amrani.

— Le nom de ta mère?

— Nahima... Mais qu'as-tu?

L'homme s'écroula. Après un instant, il se releva et dit à l'enfant stupéfait :

— Ne reste pas avec moi, retourne vers ta mère. Mais ne dis à personne que tu m'as vu.

Et Ismaël s'en alla. Une bouffée odoriférante, poussée par la brise, l'enveloppa doucement. Il se souvint de la lande et du temps où il était glaneur de myrrhe. Il se traînait vers les pâturages, et, de nouveau, il marchait dans la petite plante vert-de-grisâtre. Les chameaux, une jambe entravée, la posture gauche et avide, broutaient; mais, à son approche, ils dressaient la tête et le regardaient, étonnés.

Il se dirigea vers l'aiguade où jadis il avait taillé des roseaux. Une femme, assise par terre, filait du testi. Elle était brune et laide. Ismaël, exténué, se laissa choir sur le sol. Elle se leva et se pencha vers lui.

— Je t'en prie, donne-moi à boire !

Elle emplit ses deux mains creusées et les lui tendit en souriant.

Alors il pleura.

Elle s'agenouilla à côté de lui et lui dit :

— O mon maître !

— Tu me reconnais donc ?

— Comment ne te reconnaîtrais-je pas ? Ne t'ai-je pas attendu ?

— Tu m'as attendu, mais je suis venu trop tard.

Et la tête du pâtre se renversa dans la myrrhe...

Les roseaux autour de la fontaine vibraient comme sous le frôlement d'une âme mélodieuse, et des pâturages, ainsi que d'encensoirs innombrables, s'envolaient des vapeurs mystiques et des parfums funéraires.

MYRIAM HARRY

FLAUBERT PHILOSOPHE

« Ah! que je voudrais avoir le temps de lire! Que je voudrais faire un peu d'histoire que je dévore si bien, et un peu de philosophie qui m'amuse tant! » Cette exclamation, très sincère, est de 1853. Flaubert travaillait alors à *Madame Bovary*. Déjà ses exigences de style l'empêchaient de contenter son appétit de lecture. Avec le temps, comme on sait, son scrupule d'écrivain ne fit que croître, Flaubert s'appartenait de moins en moins. Bientôt il ne se permit plus que les lectures nécessaires pour l'ouvrage qu'il avait en main. Heureusement *Salammbô*, l'*Éducation sentimentale*, et même la *Tentation de Saint Antoine* demandaient une large préparation historique. Pour *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert s'engagea dans de vastes excursions scientifiques et philosophiques, un peu hâtives, il est vrai. En outre, chaque jour, avant de s'endormir, qu'il fût une heure ou quatre heures du matin, il relisait soit du Shakespeare, soit de l'Aristophane, du Gœthe, du Cervantes. Ou bien il se remettait, par régime, à un classique français. C'était tantôt La Bruyère, tantôt Voltaire (les contes), tantôt même Boileau. Rien ne vaut, disait-il, le commerce quotidien des maîtres. A la longue, « cela s'infiltre ».

Parmi ces écrivains français, il en est un à qui Flaubert revient sans cesse. Cet auteur de prédilection, ce livre de

chevet, cet ami de tous les jours, c'est — qui l'aurait cru ? — Montaigne. Si Flaubert ne nous le disait lui-même, si ses lettres n'en témoignaient presque à chaque page, nous l'aurions difficilement deviné. Flaubert à vingt ans est romantique de toute son âme. Il n'a dmire rien tant que Chateaubriand et lord Byron. Comment supposer, chez ce contempteur de tout ce qui est modéré et tempéré, le goût le plus vif pour un moraliste ennemi par-dessus tout de l'excès et de la violence ? Et pourtant le fait est certain. Flaubert adolescent s'est « bourré » de Montaigne toute une année. A dix-huit ans, pendant sa classe de philosophie, il n'a lu que lui. Il est « plein de ce bonhomme-là ». Il s'est modelé sur lui. Nous avons mêmes goûts, dira-t-il plus tard, mêmes opinions, même manière de vivre, mêmes manies.

Sans doute, il admire le style de Montaigne. Il le trouve d'un « ragoût exquis ». Et ses lettres sont parsemées d'expressions pittoresques et imagées qui lui viennent de son « vieux Michel ». Mais il y a des écrivains qu'il goûte encore davantage. Ce qu'il cherche surtout chez Montaigne, et ce qu'il trouve, c'est la sagesse, c'est le calme dont sa nature ardente et son tempérament impétueux avaient si grand besoin. Il en vante l'effet salutaire à ses amis. Et le mot qui revient toujours sous sa plume est celui de *calmant*. « Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le à fond, je vous l'ordonne comme médecin... Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément. Il vous calmera. Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme... Lisez-le d'un bout à l'autre, et quand vous aurez fini, recommencez. » Lui-même, lorsqu'il sent que la patience lui échappe, ce qui n'est pas rare, il se réfugie près de son maître. « Je lis du Montaigne maintenant dans mon lit ; je ne connais pas de livre plus calme, et qui nous dispose à plus de sérénité. Comme cela est sain ! » D'un mot, comme il le dit, Montaigne est son « père nourricier ».

Un attachement si vif et si fidèle ne s'explique que par une secrète affinité de nature entre ces deux esprits si dissemblables. Sous le romantique, chez Flaubert, il y a un fonds de moraliste, comme chez Montaigne, sous le moraliste, il y a, non pas un romantique (la chose n'existe pas plus que

le mot au XVIe siècle), mais un observateur curieux de la diversité humaine selon les temps et les lieux. Montaigne s'amuse des traits de mœurs exotiques que racontent les auteurs anciens et les voyageurs modernes. Le sceptique y trouve son compte, je sais bien. Mais, indépendamment de toute arrière-pensée philosophique, Montaigne aime à faire ressortir comme l'âme humaine n'est pas la même sous les différentes latitudes. Cette connaissance de l'homme lui paraît avoir son intérêt en soi. Pareillement Flaubert, pendant son grand voyage en Orient, s'aperçoit, non sans surprise, que les paysages lui paraissent moins nouveaux que les hommes. Il s'intéresse encore plus à observer ceux-ci qu'à regarder ceux-là. L'Orient de lord Byron, l'Orient grec et turc, pittoresque surtout par le costume, et un peu conventionnel, ne le satisfait plus. Il voudrait pénétrer la psychologie du Fellah, du Syrien, de l'Arménien; il sympathise en esprit avec leurs passions et avec leurs croyances. Il sympathise même avec les âmes historiques disparues. C'est ainsi qu'il a gagné la gageure de *Salammbô*, autant du moins qu'elle pouvait être gagnée.

Enfin Flaubert aime surtout chez Montaigne la conception générale de l'homme et de la vie. Il a les mêmes tendances philosophiques que lui, la même attitude mentale, positive plutôt que sceptique, ou, plus précisément, anti-dogmatique. Les problèmes qui dépassent l'expérience lui paraissent hors de la portée de l'homme. Montaigne disait « Que sçais-je? » La formule de Flaubert est : *ne pas conclure*. Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toutes choses une conclusion. Ils cherchent le « but de la vie », et la dimension de l'infini. Mais de quel droit veulent-ils ramener l'univers à eux, et mesurer toutes choses à leur intelligence? Il semble, au contraire, à Flaubert, comme à Montaigne, que nous ne pouvons jamais être assez méprisés. Nos prétentions à tout comprendre sont risibles. « Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages ». Mais comme les grains leur coulent entre les doigts, et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. » La nature et l'humanité dans la nature évoluent d'un mouvement

continu. De cette évolution, nous ne possédons pas la loi. Le passé nous est très imparfaitement connu, l'avenir pas du tout, et nous ne comprenons pas le présent. L'analyse du réel va partout à l'infini, et l'infini est pour nous l'incompréhensible.

La sottise consiste à vouloir rendre raison de tout : c'est ce que Flaubert appelle *conclure*. L'homme n'est pas satisfait s'il ne se donne une « explication » de chaque chose. « A quoi bon les mauvaises herbes? disent les braves gens. Pourquoi poussent-elles? — Mais pour elles-mêmes, pardieu. Pourquoi poussez-vous, vous? » C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles. Elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits, et quelle immensité pour la pensée! Nous ne savons encore presque rien, et nous voudrions deviner le dernier mot de toutes choses, qui sans doute ne nous sera jamais révélé! La rage de conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles. Observons d'abord. Suivons la méthode, prudente à la fois et audacieuse, patiente et féconde, des sciences de la nature et de l'histoire. L'histoire! l'histoire et l'histoire naturelle : voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. La connaissance de la nature humaine, par exemple, n'aura quelque valeur que lorsqu'on l'observera sans idée préconçue, sans arrière-pensée morale ou religieuse, dans un esprit purement scientifique. « Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles : est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres? Montrez-les, empaillez-les, bocalisez-les, voilà tout; mais les apprécier, non; et qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds? »

Les mêmes idées philosophiques dominent la conception que Flaubert s'est faite de l'art. Sans entrer dans le détail de son esthétique, on voit très vite qu'elle ne se sépare pas de ses réflexions touchant la religion et la science. Selon lui, le roman de l'avenir sera tout autre chose que ce qu'on a vu jusqu'à présent. Non pas que Flaubert croie au roman expérimental. Il ne veut même rien avoir de commun avec le naturalisme. Il admire fort le talent de Zola; mais, dit-il, comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme ceux-là! Henry

Monnier n'est pas plus vrai que Racine. L'observation artistique restera toujours bien différente de l'observation scientifique. Car elle doit être surtout instinctive, et procéder « par l'imagination d'abord ». C'est ainsi que Flaubert lui-même a imaginé les effets de l'empoisonnement par l'arsenic, pour la fin de *Madame Bovary*. Il a contrôlé ensuite son imagination. Au fond, selon lui, l'élément extérieur sert peu à l'artiste. Bien des peintres qui ont vu la nature des tropiques n'en sont pas pour cela meilleurs coloristes, et Rembrandt n'avait jamais quitté la Hollande.

Mais si le but à atteindre, et si les procédés pour y parvenir sont différents, il reste cependant que, pas plus que la science, l'art ne ramène son objet à l'homme comme à son centre. Il se peut que la nature, que l'histoire, que la vie des sociétés et des individus aient un « sens » ou un « but ». Ce sens et ce but nous échappent. Pour l'artiste comme pour le philosophe, cette ignorance même ajoute au pathétique du spectacle qui se déroule à ses yeux. La nature est mystérieuse et incompréhensible : les œuvres de l'art doivent l'être également. « Aucun des grands livres de l'humanité ne *conclut*. Homère ne *conclut* pas, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni la Bible elle-même. »

De là découle la fameuse théorie de l'art pour l'art. Flaubert, qui l'a soutenue avec une belle intransigeance, enrageait de la voir si souvent mal comprise. Il ne l'entendait pas simplement dans le même sens que Théophile Gautier ou que Victor Hugo, dont la philosophie l'impatienta plus d'une fois. Cette théorie était liée à ses idées les plus chères, à ses convictions les plus intimes, à sa conception de la nature et de l'humanité. « L'art pour l'art » procède du même principe, la « science pour la science » : c'est-à-dire que l'un et l'autre doivent cesser de *conclure*. Tous deux, affranchis des croyances du passé, qui faisaient de l'homme le centre du monde, doivent se développer désormais librement. Flaubert n'a pas du tout le culte superstitieux du moyen âge. Il admire, avec les romantiques, les cathédrales que de pieux artistes ont élevées. Mais il ne regrette pas comme eux la foi naïve et la sainte ignorance du XIIIe siècle. Il a les sentiments de Voltaire pour cet âge de ténèbres et de fanatisme.

Et sa plainte continuelle, c'est que nous n'en soyons pas encore sortis.

Comment pourrons-nous nous en tirer? — Par la science, en particulier par la science de l'homme, mais transformée. Présentement, elle est dans un état misérable. La psychologie n'existe pas. L'histoire et les sciences qui lui font cortège existent à peine. Tout cela est encore dominé par des idées philosophiques et religieuses qui tiennent en échec la méthode positive, la seule féconde. Nous pataugeons dans une barbarie de sauvages. « La philosophie telle qu'on la fait, et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleur qui empêchent de voir clair. »

Flaubert en veut peut-être plus encore aux religions qu'aux philosophies. L'abbé Bournisien dans *Madame Bovary*, l'abbé Jeufroy dans *Bouvard et Pécuchet* sont, dans sa pensée, non pas des caricatures, mais des portraits. La manière dont parlent de Dieu toutes les religions est révoltante, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, agacent Flaubert. « C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : la bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu, voilà leurs mots. » C'est le considérer comme un homme, et, qui pis est « comme un bourgeois »! On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Spinoza seul parle de Dieu sans ridicule. Aussi le traite-t-on d'athée.

Quant à la métaphysique actuelle, sans parler de son obscurité et du paisible fatras qui l'emplit, elle ne s'élève pas beaucoup au-dessus de l'idée religieuse courante. Au fond, elle en procède. Elle habille de grands mots son prétendu savoir. Mais le matérialisme et le spiritualisme sont « deux impertinences ». Je ne sais, et personne ne sait ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'un finit, où l'autre commence. Nous sentons des forces, et c'est tout. Nous nous en tiendrions là, si nous n'avions « la rage de conclure ». « Mais faites donc comprendre cela à messieurs les ecclésiastiques et aux disciples de Cousin! »

Tant que cet état d'esprit persistera, il n'y a pas de progrès

à espérer pour les sciences morales. On est trop préoccupé du matérialisme ou du spiritualisme pour étudier comme il faut les phénomènes psychiques. Ce mot, *l'âme*, a fait dire presque autant de bêtises qu'il y a d'âmes. On sait d'avance où l'on aboutira, et ce que l'on doit *conclure*. On veut que l'âme soit immortelle. Mais notre désir de l'immortalité ne la rend pas plus vraisemblable. Nous ne voulons pas mourir; c'est une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. Et Flaubert ajoute, dans une formule digne de Lucrèce: « La mort n'a peut-être pas plus de secret à nous révéler que la vie? »

Il faut donc, avant tout, de « l'impartialité », c'est-à-dire, il faut étudier l'homme comme on étudie les astres et les végétaux. Pour se considérer ainsi d'une façon désintéressée et objective, pour se mettre « au-dessus de lui-même », l'homme dispose d'un procédé puissant, qui est l'histoire. Par elle, il apprendra à se connaître dans ce qu'il a produit, dans sa science, dans son art, dans ses religions. Dans le miroir du passé, il se verra tel qu'il est, non tel qu'il s'imagine être. Ce sera l'unique gloire du XIXe siècle, écrit Flaubert, d'avoir commencé ces études. Le sens historique est tout nouveau dans le monde. « On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et les croyances comme des organismes. » L'histoire, pour son bien, se rapproche des sciences naturelles. Elle aussi renonce à *conclure* et à rechercher les causes : trop heureuse si elle obtient une connaissance suffisante des faits !

*
* *

Ces idées ont pris corps dans l'*Éducation sentimentale*, le plus complet des ouvrages de Flaubert. *Bouvard et Pécuchet*, œuvre inachevée, est d'une complexité moins riche et moins harmonieuse. L'*Éducation sentimentale* touche aux grands problèmes philosophiques et sociaux de notre siècle. Selon les propres expressions de Flaubert, si les personnages y sont inventés, les fonds sont vrais. C'est une peinture qui prétend être rigoureusement exacte. Les dernières années du règne de Louis-Philippe, la révolution de 1848, les journées de juin, la réaction ; l'état de la société française à cette époque

dans ses différentes classes, leurs préjugés, leurs erreurs, leurs fautes, et les remèdes possibles à tous ces maux, Flaubert a voulu condenser tout cela dans son ouvrage. Ce roman singulier n'amuse peut-être pas, mais il intéresse, et d'autant plus qu'on le lit davantage. On peut en dire beaucoup de mal, mais encore plus de bien. Flaubert ne s'en dissimulait pas les défauts, dont le plus grand, dit-il, est que le tableau est trop vrai. Il n'y a pas assez de composition apparente; l'intérêt n'y est pas concentré sur un point central.

Déjà pendant son voyage en Orient, l'idée d'étudier les questions sociales s'était présentée à Flaubert. « A mon retour, écrit-il à Bouilhet, j'ai envie de m'enfoncer dans les socialistes. » A Jérusalem, il a lu un livre socialiste : *Essai de philosophie positive*, par Auguste Comte. Il l'a trouvé « assommant de bêtise, avec des mines de comique immenses, des Californies de grotesque... Mais il y a peut-être autre chose aussi. Cela se peut ». Quinze ans plus tard, en vue de l'*Éducation sentimentale*, il lit tout ce qu'ont écrit les réformateurs modernes. Il est surpris, intéressé, et souvent indigné par ce qu'il y trouve. Selon lui, on ne les connaît pas. Le peu qu'on en connaît, on ne le comprend pas.

Flaubert s'emporte souvent contre eux, surtout contre les socialistes *étatistes* qui rêvent de concentrer l'activité sociale dans l'État, « vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout. » Aux yeux de Flaubert, ce n'est là qu'une forme nouvelle de l'oppression religieuse. Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits. D'autre part, le bien-être matériel ne saurait être la préoccupation exclusive de l'homme. Flaubert fait songer à Carlyle, quand il évoque la vision de « l'humanité assise, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune, comme les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur son siège, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner... » Jamais notre esprit ne se contentera du monde donné. Il lui restera au moins le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie. Si ce sentiment venait à périr, nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins nichent sur les arbres. En particulier, et c'est ce qui touche le plus

Flaubert, l'art disparaîtrait. « Qu'est-ce ça f... à la masse, l'art, la poésie, le style? » Mais, à y regarder de près, ces invectives ne portent pas tant contre le socialisme proprement dit que contre les tendances générales de la société moderne, tout industrielle et utilitaire. De ce point de vue, les bourgeois sont encore au-dessous s'il est possible, de la masse indigente.

Là n'est donc pas, à vrai dire, le plus gros grief de Flaubert contre les socialistes : entendez les socialistes français de la première moitié de ce siècle, les seuls qu'il connaisse. Il les accuse surtout de ne pas procéder scientifiquement. Ils n'ont pas vu que la politique devait désormais se constituer par une méthode rigoureusement positive. Flaubert ne parle pas encore de sociologie; mais, si le mot lui manque, il conçoit fort bien la chose. La doctrine de ces socialistes est toute de sentiment. Elle se fonde sur les idées de fraternité, d'égalité, de grâce, c'est-à-dire sur des idées métaphysiques, et même théologiques. « La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. O candeur! Nous en sommes tous.» Après la guerre de 1870, rien n'est changé. La spéculation sociale n'est pas mieux orientée, et ne donne pas de meilleurs résultats. Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe « de l'inspiration à la science; qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique ». Je cherche chez vous, écrit Flaubert à George Sand, un mot que je ne trouve nulle part : justice. Tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale, et qui selon moi compose toute la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Les écrivains romantiques ont été pleins de cette sentimentalité. Ils l'ont même glorifiée. (Voyez, par exemple, dans la *Légende des Siècles*, le sultan qui est sauvé pour avoir eu pitié d'un cochon.) L'origine en est chrétienne : Rousseau y a été aussi pour beaucoup. « Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, dit Flaubert, cet homme me déplaît. » Son influence a été funeste. Il a rejeté du côté du sentiment les esprits qui commençaient à appliquer une méthode rationnelle aux questions sociales. Depuis 89 « on bat la breloque ».

Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si l'on connaissait Turgot? Mais c'est surtout Voltaire que l'on a tort de négliger. Flaubert le lit et le relit (du moins ses œuvres en prose) presque autant que Montaigne. Il s'est amusé à traduire *Candide* en anglais. Plus les voltairiens l'exaspèrent, plus il chérit Voltaire lui-même. Il ne pardonne pas à M. de Maistre de l'avoir grossièrement insulté. Voltaire est un « saint », qui toute sa vie a combattu le bon combat, avec autant de dévouement que de clairvoyance. Si l'on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme et la fraternité, nous n'en serions pas où nous en sommes. Voltaire n'est pas responsable de tous les Homais qui se réclament de lui, et qui d'ailleurs, devenus vieux, demandent les secours de la religion.

Il est fâcheux, en tout cas, que son esprit n'ait point passé chez les réformateurs modernes. « Je viens d'avaler Lamennais, écrit Flaubert, Saint-Simon, Fourier, et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre... Il y a une chose saillante, et qui les lie tous, c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé... Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre, et on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique, à la façon des Lollards. »

Par là s'expliquent bien des singularités qui surprennent d'abord l'historien. Ainsi l'antagonisme entre les conservateurs et les socialistes a déterminé, entre 1840 et 1850, une révolution et des conflits sanglants. Mais, à y regarder de près, le socialisme était lui-même sous l'influence du néo-catholicisme. La trace de l'« odieux », de l'« exécrable », du « hideux » M. de Maistre s'y retrouve partout. « Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là! » Et les socialistes modernes qui l'ont exalté, à commencer par les saint-simoniens pour finir par Auguste Comte! Quoi d'étonnant alors

si la révolution de 1848 a tourné comme on l'a vu? Ce que Flaubert trouve de christianisme dans le socialisme est *énorme*. Le clergé, en 1848, a agi « extraordinairement ». Rien n'est plus significatif, à cet égard, que la bénédiction des arbres de la liberté. Dans *Bouvard et Pécuchet* la scène est peinte, en quelques touches, de main de maître. Un peu plus tard, lorsque l'arbre est abattu, bien qu'il ait été offert à la commune par les deux bonshommes, la souche en est donnée au curé pour faire son feu. Quelle autre influence aurait pu contrebalancer celle du clergé catholique? Ceux mêmes qui croyaient représenter le progrès étaient pleins de l'esprit du passé, Si la république revenait demain, écrit Flaubert à Michelet, on re-bénirait les arbres de la liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique ».

Ainsi ces réformateurs ont engagé le XIXe siècle dans une mauvaise voie. Ils ont servi, plus ou moins consciemment, la réaction catholique contre la libre-pensée. Ils ont rendu à la France le respect et le besoin de l'autorité, qu'elle avait presque désappris au XVIIIe siècle. Sous les sentiments mal définis de la fraternité et de la grâce, ils ont obscurci l'idée du droit, seule libératrice. Enfin, ce qui est peut-être le pire, ils ont entretenu le goût naturel des gens pour les mots creux, pour les symboles vagues, pour les mythes. Ils n'ont rien fait, bien au contraire, pour développer l'esprit scientifique, et pour donner aux Français l'habitude de voir les choses comme elles sont. Si cela continue, la France ne pourra plus soutenir longtemps la lutte contre les peuples plus avancés qui refusent désormais de se payer de mots. La terrible leçon de 1870 ne paraît pas lui avoir beaucoup profité. Dans les années qui suivent, Flaubert se désespère de voir reparaître le même goût puéril pour les mots sonores, pour les grands sentiments de parade et pour les légendes. C'est un symptôme bien alarmant!

L'Éducation sentimentale avait voulu dire tout cela. Nous le voyons sans peine aujourd'hui. Mais on ne le discernait pas aussi bien quand l'ouvrage parut, il y a trente ans. Flaubert s'affligea de n'être pas compris. Aussi bien, il n'avait été agréable à aucun parti. Il n'avait pas plus flatté les conservateurs que les démocrates. D'un bout à l'autre du livre, les conserva-

teurs sont l'objet de la plus cruelle satire. Flaubert les peint comme il les voit. Il ne s'étonne pas d'ailleurs de les trouver tels qu'ils sont. M. Dambreuse et le père Roques (comme plus tard le comte de Faverges dans *Bouvard et Pécuchet*) parlent et agissent comme ils doivent agir et parler. Leur alliance avec le clergé est naturelle. Et les « principes » qu'ils défendent sont en effet les plus conformes à leurs intérêts. Les bourgeois, qui font cause commune avec l'aristocratie, sont conduits à soutenir les mêmes doctrines. Flaubert s'indigne souvent contre M. Thiers... « ce Prud'homme... est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot!... » Je ne puis reproduire ici les expressions dont Flaubert s'est servi un peu plus tard au sujet de notre « historien national ». Mais ce n'est pas à lui qu'il en veut surtout. C'est aux adversaires du parti conservateur qu'il reproche leur aveuglement. Tout imbus, au fond, de l'esprit du passé, les démocrates, les socialistes, les révolutionnaires ont fait, de la meilleure foi du monde, le jeu de la réaction. Voilà ce que nous enseigne, avec la plus entière évidence, l'histoire de 1848.

En remontant plus haut, Flaubert crut s'apercevoir que ce qui l'avait effrayé dans les événements de 1848 avait ses origines dans la Révolution française. Celle-ci non plus ne s'est pas affranchie du moyen âge. Elle aussi, elle a manqué d'esprit « critique et positif ». Elle aussi, elle a mis la fraternité à la place de la justice, et le sentiment à la place de la science. Elle aussi, elle a été imprégnée d'esprit chrétien. C'est peut-être une des raisons qui lui ont permis de se répandre si vite en Europe, mais c'est aussi une des causes qui l'ont fait rapidement dévier et dégénérer. « Nous pataugeons, dit énergiquement Flaubert, dans l'arrière-faix de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, quoi qu'on dise; et cela, parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. » Il serait temps de traiter la politique scientifiquement : autrement dit, de reprendre l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle au point où elle en est restée, et de laisser là la pauvre métaphysique qui, dans ce siècle, vivote à côté du catholicisme rajeuni.

*
* *

Les habitudes d'esprit ne changent que lentement, et l'on ne transforme pas la mentalité d'un peuple comme par un coup de baguette. Ce qui nous perd, précisément, c'est la croyance naïve au miracle social, c'est la foi en tel ou tel symbole qui aura la vertu mystérieuse de nous sauver. Que de gens, en 1870, ont cru qu'il suffirait de proclamer la République pour arrêter l'invasion! A Rouen, on proposa de « fabriquer des piques » pour en armer des volontaires, comme en 1792.

La patrie même, dont les souvenirs classiques aident à faire une sorte d'idole, ne signifie plus pour nous ce qu'elle représentait aux yeux des Grecs et des Romains. « Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, dit Flaubert; je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit. Ne nous sentons-nous pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français? *N'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves?* » Pour Flaubert, en effet, l'Orient, l'Afrique, les lointains pays jaunes avaient un attrait invincible. Le besoin de se dépayser était si fort chez lui qu'il éprouvait une véritable douleur physique à ne pas le satisfaire. Au reste, il pense que l'évolution naturelle de l'humanité efface peu à peu les patries. Le temps approche où la patrie sera ce qu'est aujourd'hui la tribu, un « archéologisme ». Maintenant, écrivait Flaubert : « l'idée de patrie est, Dieu merci, à peu près morte. » La guerre de 1870 le tira brutalement de ce rêve, que les meilleurs esprits avaient fait, comme lui, au milieu de ce siècle. Il souffrit du malheur public au delà de ce qu'il aurait pu imaginer. La blessure lui fut aussi cruelle qu'aux plus fougueux patriotes. Et, à son chagrin de Français, s'ajoutait la tristesse de voir la barbarie et la sottise qui éclatèrent à cette occasion. Ce pessimiste constata qu'il avait eu de l'humanité une idée encore trop favorable, et il en fut très malheureux.

Si un progrès est possible, il dépend de la disparition des croyances injustifiées. Mais tant qu'elles sont vivaces, il ne sert à rien de les attaquer de front. Souvent même ces atta-

ques leur donnent plus de force. D'autre part, les conservateurs les proclament intangibles, et c'est pourquoi la liberté de la presse leur paraît le pire des dangers : « Mais que deviendrait la société ! », s'écrient-ils, ou encore : « Laissez-vous jouer les enfants avec les armes à feu ? » Il semble à ces braves gens que la société tienne à deux ou trois chevilles pourries, et que, si on les retire, tout va crouler. Ils la jugent, et cela d'après les vieilles idées, comme un produit factice de l'homme, comme une œuvre exécutée d'après un plan. Mais il ne dépend de personne de faire vivre ou périr une civilisation. Les phénomènes sociaux sont, comme les autres, régis par des lois. Cette idée très simple, si elle était généralement acceptée, rassurerait les conservateurs, et, en même temps, elle couperait court à une infinité d'extravagances. Elle ferait comprendre dans quelles limites étroites l'action sociale de l'homme peut être efficace. Mais elle n'est encore familière qu'à un petit nombre d'esprits. La plupart, pleins de souvenirs de la Révolution habilement exploités, sont hantés par la crainte d'un bouleversement imminent. De là les réactions entêtées et froidement furieuses. Au moindre pas en avant, les « classes éclairées » s'épouvantent. Leur grand mot est « Que ferez-vous ensuite ? Que mettrez-vous à la place ? » Ce mot me paraît, dit Flaubert, inepte et immoral tout ensemble. Inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes ; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur.

Il met donc tout son espoir en la science. Après 1870 surtout, et peut-être un peu sous l'influence de son ami Renan, qui exprima des idées analogues dans ses *Dialogues philosophiques*, Flaubert a pris en haine la démocratie sentimentale, ignorante et superstitieuse. Et comme la masse humaine en restera toujours à peu près au même point, il souhaite la domination d'une « aristocratie légitime », c'est-à-dire composée de savants. Déjà, en 1869, il écrivait à George Sand : « Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisqu'elles se valent toutes ; mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saints Vincent de

Paul du monde. Et la politique sera une éternelle niaiserie, tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. »

Par malheur, cette science politique est encore à naître, car elle dépend des sciences morales, en particulier de la psychologie et de l'histoire, qui en sont à leurs premiers pas. Nous nous trouvons ainsi dans une position critique, entre les anciennes idées, dont la décadence est sans remède, et les nouvelles, qui commencent seulement à se former. « Je vois un passé en ruines, et un avenir en germe. L'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. » Nous sommes, comme disent les professeurs d'histoire, dans une période de transition. Et, selon toute apparence, la fin de cette période est encore éloignée. Nous sommes liés au passé de mille manières. « La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. »

De vrai, l'homme s'est jugé plus affranchi qu'il ne l'était. Au XVIIIe siècle, il a cru la raison victorieuse, et pour toujours. Il a entrevu une société qu'une éducation rationnelle et une sage législation suffiraient à rendre juste, libre et heureuse. Il a fallu en rabattre. Déjà la Révolution française, selon Flaubert, a manqué son but, malgré la noblesse des intentions et la grandeur de l'effort. Dans la première moitié du XIXe siècle, cela a été bien pis. La réaction est partout : non pas tant contre l'œuvre politique de la Révolution, que des intérêts puissants savaient défendre, mais contre l'esprit rationaliste, scientifique et laïque du XVIIIe siècle. « Le néo-catholicisme et le socialisme ont abêti la France. » Et la lutte est à recommencer, dans des conditions plus défavorables que la première fois. Car la classe moyenne, par ignorance, par intérêt et par peur, se range de plus en plus du côté de la réaction. Elle ne s'avoue pas toujours à elle-même ses sentiments. Elle les déguise sous une philosophie spiritualiste et vaguement libérale. Mais, au fond, elle demeure indifférente à la vérité et à la justice, pourvu que ses intérêts matériels soient protégés. C'est là une des mille raisons qui font du « bourgeois » l'être que Flaubert hait le plus. « J'appelle bourgeois tout ce qui pense bassement. » Encore s'ils pensaient vraiment quelque chose! « Tout votre effort intellectuel, leur dit Flaubert,

consiste à trembler devant l'avenir. Imaginez autre chose. Hâtez-vous! Ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide. »

*
* *

Tout ceci n'équivaut pas, très certainement, à un système philosophique et social. Mais, pour un esprit tel que Flaubert, et nourri de Montaigne, peut-il être question d'un système? Il suffit que, comme Montaigne lui-même, il ait un ensemble de vues auxquelles il tient et qui s'accordent entre elles. Celles de Flaubert sont assez concordantes, et il s'y est tenu avec une remarquable persévérance. Il nous a tant parlé de ses scrupules d'artiste et de ses angoisses d'écrivain que nous ne l'imaginons guère attentif à autre chose. Nous nous le représentons toujours occupé à regratter des *qui* ou des *que*, à dépister des assonances, ou à donner la chasse aux répétitions de mots. C'est là une idée très fausse, bien que Flaubert ait contribué lui-même à la répandre. Tout au contraire, il se distingue de la plupart des hommes de lettres de son temps par l'intérêt qu'il a porté à quantité de choses dont ils ne se soucient guère. Il a aimé la science pour la science : l'ingénue et infatigable curiosité de Bouvard et de Pécuchet est la caricature d'un trait qui appartient à l'auteur. Il a aimé l'histoire, non pas « en tapissier », à la façon des romantiques, mais pour elle-même, c'est-à-dire pour le drame mystérieux de l'humanité qui s'y déroule. Il a compris que les méthodes modernes allaient la transformer. Il a aimé enfin les grands écrivains de l'antiquité, et, ce qui est plus rare, ceux des littératures étrangères. Don Quichotte avait charmé son enfance, et il y est revenu toute sa vie. Il s'est donné beaucoup de mal pour lire Sophocle et Shakespeare dans leur texte original. Il a compris la grandeur de Gœthe, et il a souffert d'entendre Victor Hugo en parler. « Vous n'imaginez pas, écrit-il, les inepties dites par ce grand homme sur le compte de Gœthe dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sorti de chez lui scandalisé. *malade.* » On trouverait, je crois, des confidences du même genre chez Renan.

Flaubert a cru nécessaire de comprendre son temps pour le peindre. Pour être romancier, il s'est donc fait historien et philosophe. Il raille Bouvard et Pécuchet qui cherchent les causes de la Révolution française ; mais il les a cherchées lui-même, et avec l'opiniâtreté d'un savant. La délicatesse de sa conscience artistique, de ce fait, a trouvé une récompense inattendue. Car les études acharnées qu'il a faites pour ses ouvrages contribuent à rendre sa correspondance une des plus attachantes que ce siècle ait produites ; et ses romans eux-mêmes, indépendamment de leur beauté, prennent une valeur représentative. Quand les historiens de l'avenir essaieront de fixer l'image que le XIXe siècle se faisait de lui-même, en France, ils auront peu de documents aussi sincères et aussi riches que l'œuvre et les lettres de Gustave Flaubert.

L. LÉVY-BRUHL

CENDRES

I

Comme un ange déchu qui marche dans ses ailes.
Quand on sort d'une alcôve impure, subissant
La tristesse et l'horreur que traînent après elles
Les lâches voluptés de la chair et du sang,
Si c'est un soir boueux d'hiver, froid et maussade,
A l'heure où les passants vont fouettés par le vent,
Où l'on voit s'allumer de façade en façade
Les lampes comme un peu d'espoir chaud et vivant,
Et qu'on aille au hasard, on passera peut-être
Devant les transparents rideaux d'une fenêtre.

Arrête-toi, jeune homme inquiet, qui toujours
Et vainement cherchas l'amour dans les amours,
Et regarde. La chambre est paisible, la chambre
Est claire. Un crucifix d'ivoire brille au mur.
Sous la lampe, enfermé dans un vase au col pur,
S'arrondit un bouquet de roses de décembre.
Le feu, dans les miroirs agitant ses reflets,
Baigne d'un rouge éclat la peau de bête blanche
Où deux enfants, aux pieds de leurs parents muets,
Dorment parmi la foule éparse des jouets.

Or sur l'époux l'épouse en souriant se penche :
« Vois, dit-elle, ils sont beaux et frais, ils ont tous deux
Tes cheveux blonds, mon cher époux, et tes yeux bleus... »
Elle parle, et ses cils se mouillent de tendresse ;
Dans ses bras longuement son bien-aimé la presse ;
Ils se taisent, heureux d'écouter en rêvant
Le souffle des enfants et le fifre du vent.

Et toi que ce mirage arrête à la fenêtre,
Voyant comme un remords ton enfance renaître,
Tu t'enfuiras, haineux, impuissant, flagellé
Par la neige, innombrable et chaste fouet ailé,
Dans ces quartiers déserts peuplés de pins funèbres
Où la prostituée écume les ténèbres,
Loin de l'amour, loin du bonheur, toujours plus loin,
Pour souffrir de ton âme et pleurer sans témoin.

Ainsi quand d'un cœur sombre et blessé le poète,
Silencieux, le front baissé, les yeux rougis,
Pour une heure s'assied dans un heureux logis,
Il essuie à la hâte une larme secrète
En vous voyant nouer et dénouer vos jeux,
Purs enfants dont la chair semble encore de l'âme.
Ses doigts, pour y laver leur âcre odeur de femme,
D'un geste lent et doux caressent vos cheveux.
Se souvenant qu'il fut un jour ce que vous êtes,
Il vous parle, il sourit avec vous et vous prend
Contre son cœur, les yeux fermés, vous murmurant
La chanson qui jadis le berçait, chères têtes !

II

Le jour blanc se levait à peine sur la mer.
Des gouttes d'eau tintaient à mon balcon de fer.
Je m'accoudai, tremblant de fièvre et triste, en face
De l'océan obscur et rauque et de l'espace.
Sépulcre cimenté de plomb blême et de poix,

Le ciel bas sur mon cœur pesait de tout son poids,
Et je songeais à l'heure où le Christ rendit l'âme.
Ma vitre ouverte, à chaque écroulement de lame,
Vibrait d'un faible son de flûte. J'étais seul.
Dans ma chambre, les draps traînaient comme un linceul,
La veilleuse en mourant jetait de grandes ombres
Sur les meubles confus et dans les miroirs sombres.

O nuits, nuits sans pavots qu'on passe au bord du lit
A guetter le moment où l'orient pâlit !
On s'éveille d'un rêve amer, baigné de larmes,
L'esprit halluciné de secrètes alarmes.
Anxieux tour à tour d'amour et de remords,
On sent autour de soi la présence des morts.
On voit revivre, usant son spleen de ville en ville,
Sa jeunesse asservie à la volupté vile,
Où quelque douce femme invisible parfois
Vous pose sur le front la fraîcheur de ses doigts.

Ainsi, les yeux brillants et l'oreille sonore,
J'observais, tout songeur, la soucieuse aurore.
Le souvenir du vieil amour et du passé
Me plantait jusqu'au fond du cœur son fer glacé.
L'image que nulle autre image n'a chassée
Visitait en pleurant mon âme et ma pensée.
Ses bras nus m'accablaient de leurs tendres liens ;
Elle disait : « C'est moi, mon bien-aimé, je viens
Apporter mon plus clair sourire à ta détresse.
Reconnais ton enfant chérie et ta maîtresse.
Voici mes seins, voici l'odeur de mes cheveux ;
Baise ma bouche et sois consolé, je le veux !... »

Elle s'évanouit alors, la pure image,
Et le vent pluvieux flatta seul mon visage.

Et je rêvais toujours.
Et je fus en esprit
Dans le champ où la plante humaine défleurit.
J'allais avec lenteur de tombe en tombe, l'âme

Tremblante encor du triste adieu de cette femme.
C'était un soir brumeux de Toussaint. J'arrivai
Au sépulcre où le nom de ma race est gravé,
Et, pressant d'un profond baiser la pierre verte,
Ivre d'une douleur âcre, je criai : « Certe,
O morts, il ne faut pas envier ce vivant
Qui gémit comme un pin rebroussé par le vent !
Alors que vous goûtez enfin, à jamais calmes,
L'incorruptible paix sous les fleurs et les palmes,
Cet homme, cet enfant qui se jette à genoux
Pour être, ô bienheureux défunts, plus près de vous,
Ce rêveur âprement s'enracine à la terre.
L'insatiable feu des voluptés l'altère,
Il ouvre son cœur vide à la gloire ; il attend
Comme une église où va tonner l'orgue éclatant ;
Il espère, il a soif d'aimer, il aime, il doute,
Et, buttant de fatigue, il traîne sur sa route
L'effroi des jours qu'il faut pour atteindre en marchant
Le bas du ciel rougi par le soleil couchant...
Vous qu'il a vus, les doigts crispés, la chair jaunie,
Boire d'un œil obscur les lampes d'agonie,
Vous encor qu'il revoit hélas! joyeux et forts
Et rayonnants d'amour et de jeunesse, ô morts,
O morts, partagez-lui les fleurs et les prières
Que les passants pieux répandent sur vos pierres,
Afin de l'adoucir, cet homme amer, afin
Qu'un murmure de foi le guide en son chemin! »

J'ouvris les yeux. Le ciel versait un jour avare.
Des goëlands berçaient leur vol autour du phare.
Les voiles des pêcheurs se glissaient hors du port,
Le flot sur les rochers brisait d'un sourd effort,
Et la cendre de cette aube m'entrait dans l'âme
Avec le vent, avec la pluie, et, lame à lame,
La monotone mer rongeait mon cœur tremblant.
Je demeurai longtemps, plein de larmes, songeant
Aux fins d'amour, aux nuits de départ où l'on pleure,
Aux serments démentis par la fuite de l'heure,

Aux sanglots étouffés dans la gorge, aux baisers
Trempés de sel, aux cris, aux silences brisés,
A ces amants dont l'œil sourit au suicide
Et qui s'en vont, muets et hagards, l'esprit vide,
Emportant sous le ciel douteux du petit jour
Le froid intérieur d'un adieu sans retour.

O jeunesse qui fus la mienne, ô douloureuse,
Je te laisse clouée à ta croix amoureuse
Avec un poids mortel de roses sur le front.
Les femmes qui t'ont fait souffrir te pleureront...
Pour moi je redescends la colline gravie,
D'un pas viril, les yeux plus larges, vers la vie.
Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des chemins son manteau,
Être bon, être pur, être grand, être un homme
Que seul le bruit du bien qu'il a semé renomme,
Visiter les chevets et les esprits sans joie,
Dire : « Croyez en Dieu, car c'est lui qui m'envoie » ;
Élever droit au ciel, comme on offre des lys,
De chastes jours des pleurs du repentir remplis.
Bénissez-le, Seigneur, ce rêve, il est sincère.
Il console, pensive étoile, ma misère ;
Je l'ai fait, une nuit de mars où j'étais seul,
A l'heure où l'orient déchirait son linceul,
Et j'accueille depuis avec l'esprit d'un sage
Toute aube aux doigts de cendre et son triste présage.

III

Maîtresse, tendre femme aimée au pur visage
Qu'un sévère destin me ravit sans retour,
Si quelque triste et doux hasard t'apporte un jour
Ce livre d'un enfant prématurément sage
Où je pleure le temps, hélas ! de notre amour,
Où, fidèle et pieux souci, dans chaque page
J'évoque pour nous seuls ton invisible image,

L'ayant lu, ferme-le pour toujours. Dis-toi bien
Que tu ne viendras plus, confiante et paisible,
Bercer pour l'endormir ton cœur contre le mien
Ni, comme un lierre noue et serre son lien,
M'étreindre de ton corps frémissant et flexible,
Ni dans une langueur de rose qui se rompt
Sourire, suspendue à ma bouche et lassée,
Ni longuement poser tes lèvres sur mon front
Pour y souffler ton âme et boire ma pensée.

Songe, imagine encor les jours évanouis
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée ;
Notre chambre d'amour sur la mer et les nuits
Où nos yeux lourds, du fond du lit sombre, éblouis,
Contemplaient le carré de fenêtre étoilée.
Songe, et dis un adieu suprême à ton bonheur ;
Et puis brûle ce livre en larmes qui t'appelle
Et n'appelle que toi dans sa peine mortelle.
Ecarte-moi, malgré toi-même, de ton cœur,
Rejette le linceul sur la volupté morte,
Détourne ton esprit de la terre. Sois forte.

Va, le destin te marque un austère devoir.
N'y manque pas. Voici la route. Je demeure
Seul au sommet désert du coteau pour te voir
Jusqu'à ce que ta forme au loin dans l'ombre meure.
Va, tu seras heureuse et fière, tu vivras
Gravement dans la paix de ton âme affermie...
Et maintenant, toi qui dormais entre mes bras,
Que la grâce de Dieu te garde, mon amie.

CHARLES GUÉRIN

LES THÉATRES ANGLAIS [1]

I

CARACTÈRES PRINCIPAUX

Le théâtre n'est pas uniquement, pour l'Anglais, un lieu de repos et d'agrément improvisé. Il y vient chercher un plaisir de luxe et une distraction préméditée. A Paris, le soir venu, les affaires terminées, on dit à table : « Si nous allions au Vaudeville? » Et l'on y va. A Londres, c'est un projet plus sagement délibéré d'aller chez Tree ou à Haymarket. Vous n'y rencontrerez que des femmes décolletées, des hommes en habit noir, qui prétendent y retrouver tout au moins l'apparence de leur *home*. Aller au théâtre, c'est en quelque sorte, pour eux, être convié à une soirée particulière donnée par lady X... Conception essentiellement aristocratique, non point particulière à telle ou telle classe de spectateurs, mais commune à l'ensemble du public, et qui justifie toute l'organisation matérielle des théâtres de Londres.

1. Par lettre ministérielle en date du 6 avril 1898, M. Georges Bourdon, ancien administrateur de la scène au théâtre de l'Odéon, a reçu la mission d'étudier « l'organisation théâtrale des différents pays de l'Europe ». M. Georges Bourdon a commencé son enquête par l'Angleterre, et il a adressé à ce sujet un rapport au ministre des Beaux-Arts. C'est la substance de ce rapport que nous publions aujourd'hui, l'abondance des détails techniques ne nous permettant pas de l'insérer en entier. L'auteur prie d'observer que cette étude a été écrite en septembre 1898.

L'Anglais s'y contente sans regret de contes puérils; il écoute sans rancune, et même avec gratitude, des histoires d'enfants perdus ou de mariages contrariés. Mais il exige qu'elles soient ordonnées avec grâce, présentées avec soin, que tout, dans la salle et sur la scène, soit adroitement combiné pour son plaisir personnel. Car il a le souci du détail, et il est, à tous les moments de sa vie, intraitable sur ce point : le confortable est la plus impérieuse exigence de son goût et la moindre politesse qu'on lui doive.

Mais le confort est pour lui un besoin beaucoup plus divers et plus compliqué que ne l'imaginent nos pauvres cervelles satisfaites d'apparences. Les Anglais ont, en quelque manière, l'âme épicurienne : s'ils ne demandent pas uniquement du divertissement et de la jouissance, ils veulent du moins qu'on leur rende faciles les actes les plus obscurs et les obligations les plus coutumières. Le confort, pour eux, ce n'est pas seulement des coussins moelleux, des voitures rapides ou des maisons congrûment agencées. Ceci n'en est que la petite monnaie et l'aspect le plus vulgaire. C'est aussi parer les choses, y mettre de l'attrait et de la grâce, multiplier pour soi-même les occasions de plaisir, faire la vie savoureuse. Ils ont du goût, bien que leurs femmes possèdent mal l'art du couturier. C'est un goût particulier à leur race, moins symbolique et plus pratique que le goût français, mais réel cependant. Tout ce qui embellit la vie, ce qui la rend avenante et aimable, ils le goûtent à l'égal de ce qui la simplifie et la facilite; ou, pour mieux dire, leur agrément est de se mouvoir parmi de la sympathie éparse. Ils aiment les fleurs; ils les aiment démesurément et à profusion. N'est-ce pas charmant? Et ils les sèment partout : les marguerites, les géraniums, les pensées, toutes les corolles et tous les pétales s'inclinent aux balcons des plus austères maisons d'affaires, à Piccadilly et dans la Cité. Les rues de Londres, si souvent embrumées et moroses, avec leurs façades grises et sales, prennent ainsi parfois un aspect de printemps, qui est comme un sourire de fête dans leur agitation maussade.

Or, ce goût ardent du joli et de l'utile mêlés, c'est au théâtre qu'il se manifeste dans la plus surprenante harmonie. Il y faudra du confort, de l'élégance, enfin toutes les com-

modités que l'Anglais a coutume de rencontrer dans la vie et sans lesquelles il ne conçoit point la vie. Ainsi, les directeurs de théâtres s'ingénient à parer la maison où ils le reçoivent, à en faire un lieu de réunion aimable et cordial. Ce ne sont point des entrepreneurs qui bousculent leur public dans des passages trop étroits et se tiennent quittes envers lui s'ils lui ont donné le spectacle d'une pièce intéressante, spirituelle ou passionnée. Ce sont des maîtres de maison, dont le grand souci est d'agencer et d'orner leur logis pour le bien-être de ceux qu'ils y convient, et de faire oublier à leurs hôtes la fâcheuse formalité du bureau de location. Le théâtre est un salon, et vous y êtes accueilli en grand seigneur invité chez un grand seigneur. On y parle à mi-voix, avec une discrétion de bon goût; on y reste nu-tête, comme si l'on assistait à un spectacle offert dans la galerie de quelque lord amoureux du beau langage; on n'y entend jamais résonner, sous le bâton sonore du régisseur, ces trois coups qui, dans nos salles parisiennes, retentissent comme des appels de sépulcre, et rappellent trop bien les pratiques des baraques de foire. Un timbre discret qui vibre dans les couloirs, l'éclairage qui s'abaisse dans la salle suffisent à avertir que la pièce va continuer et à interrompre les conversations. Nulle part on ne se heurte à ces importants et prétentieux personnages qui, chez nous, sous le vocable d'inspecteurs ou de contrôleurs, étalent leur insolence à travers tous les vestibules et accablent de leur majesté des spectateurs trop magnanimes. Partout, au contraire, vous trouvez non pas des seigneurs, mais des employés déférents, auxquels une livrée sagement distribuée rappelle à propos l'humilité de leur personne et le caractère de leur rôle. Au bureau de location, où l'usage est de se prémunir de places, vous avez affaire à un gentleman, qui vous remet votre coupon préalablement séché au papier buvard et enfermé dans une enveloppe... Détails tout cela, je le veux bien, mais qui attestent, mieux que toutes les affirmations, un extrême souci de plaire au public et de ne contrarier en aucun moment l'agrément qu'il se propose. J'ai tout dit en écrivant que le théâtre est pour lui une distraction de luxe et une sorte de plaisir somptuaire. La conception qu'il en a — si différente de la nôtre — explique et détermine tous les raffinements

dont on l'entoure. Elle donne l'intelligence du théâtre anglais, car elle impose aux directeurs le double zèle par où ils se distinguent : leur extrême attention à prodiguer au public des commodités que nous noterons plus tard, et la surprenante perfection de leurs mises en scène.

Ici est la supériorité incontestable du théâtre anglais. Le souci de la mise en scène y est poussé à un degré inconnu à Paris. Nous nous émerveillons à juste titre de certaines mises en scène de la Renaissance, du Vaudeville ou des Variétés[1] : à Londres, elles seraient l'ordinaire de dix théâtres. Un auteur dramatique pourra trouver ailleurs des acteurs aussi excellents, un public aussi intelligent; nulle part, je le crois, il ne rencontrera un pareil zèle à exprimer toute sa pensée ni une telle adresse à donner une réalité aux apparences de son imagination. J'entends bien que des personnes notables professent que la mise en scène est chose secondaire et la tiennent volontiers en mépris. Ce n'est pas l'opinion des auteurs ni des artistes dramatiques. Porter une œuvre sur la scène, ce n'est pas seulement mettre des mots dans la bouche d'acteurs qui les répéteront avec un génie plus ou moins exercé; c'est aussi la faire vivre dans le milieu où elle se meut, dans « l'atmosphère » qui l'explique, parfois même en détermine les péripéties et en forme les caractères. Cette réalité de la vie, c'est le costume, c'est le choix et l'aspect des choses qui la créent, c'est-à-dire la mise en scène. Elle n'est donc qu'un des modes d'expression de la pensée de l'auteur ; elle peut la compléter parfois; elle n'a pas moins de valeur significative que l'interprétation même d'un rôle.

Les Anglais l'ont compris, et leurs théâtres donnent chaque jour, à cet égard, des exemples éclatants et décisifs. On a prétendu que leurs directeurs sont les réalistes du théâtre. Ce n'est pas assez dire. Ils sont cela, et autre chose encore. Ce qu'ils cherchent dans la mise en scène, ce n'est pas tant la représentation, sous une forme aussi précise que possible, des objets matériels, que leur mise en valeur pour

1. C'est de l'ancienne Renaissance qu'il est ici question. En 1898, madame Sarah Bernhardt n'avait pas encore ouvert le théâtre qui porte aujourd'hui son nom ; — et M. Rochard n'était pas directeur du Châtelet, qu'il a transformé.

une signification plus haute. Ils se préoccupent moins d'établir un décor qui sera une image fidèle de la nature, que de lui donner une expression symbolique adéquate au caractère des personnages qui doivent y vivre. Ils ne restituent pas uniquement la nature, ce qui serait office de peintres et de menuisiers; ils évoquent des milieux, ils créent « l'atmosphère », ils donnent une pensée et une voix au décor, ils en font un personnage vivant et parlant, ils l'imposent à l'esprit du spectateur, ils épandent à travers la salle l'âme même de l'œuvre, insaisissable et présente. La mise en scène a donc pour eux une valeur subjective autant qu'objective, et, ainsi comprise, elle devient un art qui n'est pas seulement l'interprète, mais le collaborateur direct de l'art de l'écrivain, car il est, à sa manière, créateur. Et je ne sais si ce serait un paradoxe de dire que les metteurs en scène anglais, réputés réalistes, sont en vérité des idéalistes, puisqu'ils ne se proposent que d'évoquer des idées ou des sensations.

Sans nous attarder à des exemples, voyons comment les Anglais, dans la construction et l'administration de leurs théâtres, ont assuré le bien-être du public.

II

LA SALLE

L'attente sous la pluie, le vent ou la neige, l'attente exaspérante entre des balustrades de bois, dans les remous des gens qui poussent en sens contraire, est tenue à Londres pour une médiocre préface à un plaisir; elle n'est guère pratiquée qu'à la porte des *music halls* — et encore, aux guichets des petites places. — Le spectateur a loué son fauteuil au bureau, dans la journée ou la veille, et l'a payé sans augmentation de prix. A huit heures un quart, il descend de l'omnibus ou du cab pour entrer au théâtre, et il y est incontinent chez lui.

Il y est chez lui, parce que, dès le seuil, tout y est disposé pour lui donner l'illusion qu'il pénètre dans son propre hôtel ou dans une maison amie. On ne le plante pas, entre les deux bras écartés d'une cordelière pourpre, à travers un vestibule de pierre qui a des prétentions à l'architecture, et qui est balayé par tous les courants d'air. Ici le vestibule est sagement aéré, des tapis de laine épaisse s'étendent sous les pieds, des fleurs en relèvent l'élégante sobriété, une lumière douce et tamisée s'y répand en ondes discrètes. Sans doute, nous n'y sommes pas à l'Opéra; mais les théâtres de Londres, qui ne sont que des maisons d'agrément, ne visent point au monumental. Au Daly, au Majesty, construits l'un en 1897, l'autre en 1896, le vestibule est tout en boiseries de chêne épaisses et largement ouvragées; le plafond, au Majesty, est à caissons; au Daly, il est ouvert en ovale, et, de l'étage supérieur, où est installé le foyer, on plonge ainsi dans le vestibule pardessus une balustrade dorée. Au Lyceum, dès l'entrée, on trouve en face de soi un haut et large escalier, qui monte droit et aboutit à un vaste palier, au-dessus et autour duquel court la rampe d'un balcon qui du couloir supérieur fait une sorte de loggia circulaire. La décoration en est charmante, d'une polychromie où dominent le bistre et le rouge, éclairée par des lampes écarlates qui lui donnent une coloration de sanctuaire. Nous sommes ici dans le vestibule d'un temple. Les couleurs s'y estompent dans une tonalité générale assombrie, la clarté des lampes s'adoucit dans la transparence des verres rouges, c'est du mystère et c'est du rêve qui s'évaporent des murs empourprés. Le public parle bas, dans un recueillement attentif, comme s'il subissait le charme de cet archaïsme vénérable, ou comme s'il communiait avec les symboles.

A l'Empire, c'est encore du chêne, des tapis et des fleurs; à Haymarket, au Criterion, c'est de la pierre, mais toujours des tapis et des plantes.

Nulle part, l'encombrant comptoir du contrôle; nulle part, ces trois messieurs en habit noir, rogues et solennels, qui sont les Charons grognants de nos Champs-Élysées dramatiques. Mais, partout, des géants étranges et graves, vêtus de tuniques à brandebourgs dorés, chamarrés, flambants et silen-

cieux, inclinent devant vous avec déférence leurs uniformes excessifs d'amiraux péruviens, et vérifient avec une promptitude exercée le ticket que vous leur tendez.

Alors vous vous engagez le plus souvent dans une série d'escaliers étroits et compliqués, qui sont le défaut de la plupart des théâtres de Londres. Si l'on peut dire que l'architecte du nouvel Opéra-Comique a tout sacrifié aux escaliers, ce n'est pas un grief que l'on puisse adresser aux architectes anglais. Leur mérite est d'avoir su généralement donner à chaque étage ses dégagements particuliers : chaque catégorie de places a ainsi son escalier spécial, et c'est à merveille; mais ces escaliers sont trop étroits, coupés de paliers, repliés sur eux-mêmes dans des espaces trop mesurés. A la décharge des architectes, il est équitable de signaler la double difficulté à laquelle ils se heurtaient. D'abord l'obligation de loger les services accessoires dont nous parlerons bientôt réduisait la place dont ils pouvaient disposer; puis la disposition même des théâtres anglais leur suscitait de sérieux embarras. La plupart, en effet, par suite de différences de niveaux, sont construits en sous-sol. Ceux dont l'orchestre est au niveau de la rue, comme Haymarket, sont très rares. Le Lyceum, où l'on gravit un étage pour atteindre l'orchestre, est, je crois bien, unique. Dans les autres, il faut descendre un ou deux étages pour toucher le plancher du rez-de-chaussée. Même l'un d'eux, le Criterion, est tout entier enfoui dans le sol, au point que sa troisième galerie affleure le niveau de Piccadilly.

Mais les murs de ces escaliers, mais les couloirs qui entourent les différents balcons, au lieu d'être lavés au badigeon, comme ceux de nos théâtres, sont peints de couleurs chaudes, tapissés d'étoffes ou de cuir repoussé, éclairés par des appareils électriques qui sont le plus souvent des appliques de bougies, dont la lumière se tamise à travers des abat-jour de soie, et toutes ces coquetteries leur donnent un aspect d'élégante intimité et de luxe familier que l'on chercherait en vain dans les couloirs mornes, désolés, maussades de nos théâtres[1].

1. La petite salle de l'Athénée est, de tous nos théâtres, celle qui se rapprocherait le plus du type anglais.

Entrons dans la salle.

Ici, le contraste est plus frappant encore, car le principe de construction diffère. A Paris, ce principe est le plus grand luxe. A Londres, la plus grande commodité.

Le dos à la scène, regardons une salle anglaise.

Ce qui surprend immédiatement, c'est l'absence de loges et de baignoires. A droite et à gauche, vous voyez bien quelques avant-scènes, mais en petit nombre : quatre par étage et par côté au Savoy, une seule à Haymarket, trois au Daly, deux au Lyceum, une au Majesty. En face de nous, un orchestre très profond, dont le plancher suit une inclinaison très forte : j'en pourrais donner ici la cote pour quelques théâtres; elle est de beaucoup plus élevée que dans les salles parisiennes (j'en excepte les anciens Menus-Plaisirs, aujourd'hui Théâtre-Antoine). De la sorte, la vue de la scène est dégagée, et le regard franchit sans obstacles les têtes des spectateurs interposés.

Les fauteuils sont larges et moelleux; presque partout ils se replient sur eux-mêmes; mais les rangs en sont assez espacés pour rendre cette disposition inutile, et permettre à chacun de regagner sa place sans risque pour les genoux ou pour les pieds de ses voisines. Le strapontin est inconnu : suppression d'une cause d'encombrement et de bruit. Londres enfin est privé des joies renouvelées sans cesse par le déclenchement sonore des portes qui se ferment et qui s'ouvrent. Les loges n'existant pas, c'est autant d'instruments de musique de moins. Quant aux portes qui donnent accès dans la salle, qu'elles soient pleines, comme au Lyceum ou à Drury-Lane, ou d'acajou massif encadrant une épaisse glace sans tain, comme au Daly ou au Savoy, ou à petits carreaux masqués d'un rideau de soie rouge, comme au Majesty, elles se ferment lentement, d'un mouvement automatique et obstinément silencieux. J'ai connu à l'Odéon une porte d'orchestre (côté cour) que toute une année d'efforts et de soins vigilants n'ont pu réduire au silence.

Au-dessus de l'orchestre se dessine le balcon du premier étage. En général, sa courbe est moins accentuée à Londres qu'à Paris, c'est-à-dire que l'arc de cercle qu'il forme est plus tendu, et que, par conséquent, il se rapproche davantage

de la scène, couvrant ainsi un plus grand espace de l'orchestre. Ce n'est un inconvénient qu'en apparence, car la partie du rez-de-chaussée ainsi couverte est affectée à des places populaires, qui correspondent aux stalles conservées dans quelques-uns de nos théâtres. Cette disposition a, par contre, le grand avantage d'augmenter le nombre des fauteuils de balcon, qui sont des places de luxe, à l'égal des fauteuils d'orchestre, et en même temps de supprimer presque complètement les places de côté.

Celles-ci sont exécrables, chacun le sait par expérience. Il n'est pas de théâtre à Paris où un spectateur, assis dans une certaine partie du balcon, soit à droite, soit à gauche, ne soit contraint à des manœuvres plastiques imprévues. Dans la plupart des théâtres de Londres, ces places sacrifiées n'existent pas. Le balcon décrivant un arc de cercle très ouvert, et non une demi-circonférence, tous les fauteuils sont établis selon un angle qui, même pour les plus éloignés du centre, ne s'écarte pas sensiblement de la ligne perpendiculaire à la scène. De plus, les rangs nombreux sur lesquels ils s'espacent, au lieu d'être simplement surélevés d'un degré insuffisant, sont étagés en amphithéâtre, de telle sorte que le spectateur assis à l'une des extrémités du rang le plus éloigné aperçoit la scène aussi complètement que celui qui est assis au centre du premier.

Les galeries supérieures répètent cet heureux plan, et j'ai vérifié, en l'expérimentant moi-même, que le public populaire des petites places à un shilling peut voir les mouvements de la scène, sinon dans toute leur netteté, en raison de la distance, du moins dans toute leur étendue.

Je ne sais si ces indications donnent une image assez nette des plus modernes salles anglaises. De l'endroit que nous avons choisi, au centre du proscénium, face au public, la salle se présente sous un aspect en somme lourd, encombré, et comme écrasé. Ce n'est plus, selon le modèle classique, un vaisseau harmonieux, une poupe évasée, de forme légère et de proportions élégantes, quelque peu relevée, comme si l'avant, qui paraît se perdre derrière le rideau de scène, piquait dans la lame. Ici la profondeur apparente ne correspond pas à la largeur. Ces balcons surchargés, en surplom-

bant l'orchestre, écrasent les proportions générales et brisent l'harmonie de l'ensemble. Ces rangs de fauteuils en amphithéâtre, qui montent jusqu'au faîte, semblent un peu des gradins de cirque. Ils donnent la sensation de quelque chose qui tombe, d'une énorme coulée de matière humaine qui, incessamment, se précipiterait du ciel par le cintre jusqu'à l'orchestre, où elle trouve enfin la stabilité et le repos.

Ce n'est pas tout. Dans nos théâtres, les loges, qui, à chaque étage, s'alignent en demi-lunes, font à elles seules un fond de décor. Elles circonscrivent la vue, elles achèvent le dessin du vaisseau, elles le précisent par une ligne élégante, elles donnent à la salle tout entière, aux heures de représentation, son aspect de gaieté et de fête; et vraiment ne sont-elles pas toute la joie et toute la parure du théâtre? Ne semble-t-il pas qu'en elles se concentre toute l'âme du public, si l'orchestre en est le cœur?

Les loges et les baignoires supprimées, c'est la ligne d'horizon elle-même qui est arrachée; la vue n'est plus circonscrite; l'œil, que rien n'arrête plus, plonge et se perd dans les profondeurs, se disperse entre les gradins, se heurte à des murs froids et nus. La salle de théâtre devient quelque chose comme une halle imprécise, un bâtiment sans proportions et sans harmonie, qui reste comme inachevé et semble se prolonger on ne sait où, et le pourrait en effet.

Mais, en revanche, quel bénéfice de confortable! Toutes les places sont bonnes ; je dis « toutes les places », et j'en parle par expérience. Point de fauteuils de côté; point de loges ni de baignoires, dont les locataires, hormis les deux personnes du premier rang, sont condamnés à rester debout pour voir mal; plus de chapeaux ni de têtes placés en obstacles, comme la rançon trop chère d'un plaisir qui l'est déjà beaucoup. De toutes les places, les spectateurs voient et entendent; de partout, ils distinguent les évolutions des personnages et les détails de la mise en scène; de partout, ils perçoivent, directement et distinctement, la voix de l'acteur, et non point ces sons assourdis et ces résonances caverneuses dont les ondes disjointes et attardées s'entre-choquent au fond de nos loges.

Voilà des avantages assez réels. Ne pense-t-on pas qu'ils

vaillent en agrément pratique ce qu'ils nous font perdre en élégance?

Cependant, une telle disposition architecturale peut-elle, doit-elle être adoptée intégralement chez nous? Je ne le crois pas.

Outre que le Français subordonnera volontiers à l'apparence et au luxe extérieur sa commodité personnelle, à laquelle l'Anglais sacrifiera tout, une autre raison me paraît décisive. Le public parisien renoncera malaisément à la loge. Il y tient par vanité, par ostentation, et aussi par un obscur et faux sentiment de propriété. Il y voit mal, mais il a l'illusion d'y être chez lui. Les places de loge sont des places de luxe, les seules places de luxe de nos théâtres. La suppression des loges entraînerait l'augmentation du prix des places d'orchestre et de balcon, déjà fort élevé. A Londres, il est généralement, dans les principaux théâtres, de dix shillings six pence, soit treize francs dix centimes. A Paris, les mêmes places sont cotées huit et dix francs, parfois douze[1]. En surélever le prix aurait pour conséquence immédiate de pousser vers la première galerie une grande partie de leur public accoutumé, qui vraisemblablement ne s'y résignerait pas et préférerait s'abstenir.

Les habitudes anglaises, en faisant du théâtre un rendez-vous d'élégance, ont du même coup empêché les préventions qu'une pareille transformation rencontrerait chez nous. A quelque classe qu'il appartienne, l'Anglais fait toilette pour aller à la comédie. La vue d'une salle de spectacle, même dans un théâtre de second ordre et pour une représentation quelconque, est une pleine vision d'élégance. Aux galeries supérieures, vous verrez encore des habits et des toilettes. Aux moindres soirées du Lyceum ou de Haymarket, la femme découvre ses épaules, comme aux « premières » les plus mémorables de notre Opéra. Le public assis à l'orchestre et au

1. C'est-à-dire que, en réalité, des places qui, à Londres, correspondent à nos places de loges, coûtent sensiblement le même prix que nos simples fauteuils d'orchestre et de balcon : — car la différence entre treize francs dix et dix francs n'est qu'apparente; le shilling, qui vaut un franc vingt-cinq de notre monnaie, a la même valeur représentative que notre franc, et dix shillings équivalent à dix francs.

balcon est exclusivement un public élégant, paré comme pour une fête. Par contre-coup, les fauteuils de première galerie sont plus considérés qu'ils ne sont chez nous, et nous avons vu d'ailleurs qu'ils sont infiniment supérieurs à ceux de nos théâtres.

Les coutumes que nous apportons au théâtre sont différentes, et, le public français étant ainsi fait que la satisfaction de sa vanité prévaut sur son bien-être, ou plutôt qu'elle n'est qu'une des formes de son bien-être, ce serait sottise d'abolir les loges de théâtre. Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait point de progrès à tenter? Non pas, et nous soumettons aux directeurs et au public les trois ou quatre idées essentielles que voici :

1° Diminuer le nombre des loges, tout en conservant la ligne générale qui circonscrit si harmonieusement nos salles de théâtre. Disposer en même temps ces loges avec un plus grand sens du confortable, par exemple par l'adjonction de salons de repos, comme à Covent-Garden et à l'Opéra, et par une inclinaison notable de leur plancher, de manière que les spectateurs du premier rang ne gênent pas la vue de ceux du second.

2° Surtout, modifier profondément le plan général de la salle par l'avancement des balcons et des galeries, et trouver un mode de construction qui redresse les places de côté, en rapprochant le plus possible leur axe de la ligne perpendiculaire à la scène. Du même coup, on accroît le nombre des places en augmentant la profondeur, car il est à retenir que les salles anglaises, à superficie égale, contiennent plus de spectateurs que les nôtres : Her Majesty's Theatre, par exemple, peut recevoir deux mille personnes; Drury Lane, près de quatre mille. Or l'Odéon, qui est immense, en contient à peine plus de dix-huit cents, la Gaîté deux mille, l'Opéra deux mille cent cinquante-six.

3° Donner aux planchers de l'orchestre, du balcon, des galeries, une pente suffisante pour que les divers rangs des spectateurs se dominent l'un l'autre. Élargir l'espace d'écartement des rangs de fauteuils, de manière à y faciliter le passage des spectateurs.

4° Ajoutons enfin cette recommandation administrative :

obliger les dames à enlever leurs chapeaux à l'orchestre... Grave affaire, je le sais bien, mais qui n'est grave que pour les chroniqueurs. Le jour où les directeurs de théâtre le voudront sérieusement, la question sera résolue le plus aisément du monde. Qu'ils prennent une décision d'ensemble, et qui les lie tous, qu'ils fassent en même temps établir dans leurs couloirs des tablettes destinées à recevoir les pièces montées de mesdames les spectatrices, le chapitre des chapeaux sera clos. Ils auront avec eux plus de gens qu'ils ne croient : tous les hommes d'abord, et le plus grand nombre des femmes élégantes.

Mais, à cet égard, l'esprit de routine est invraisemblablement tenace. Au mois d'octobre 1898, la préfecture de police, revisant les ordonnances qui régissent les théâtres, insérait dans son nouveau règlement un article qui confère aux directeurs la faculté d'interdire le port des chapeaux à certaines places. C'était, j'imagine, une manière discrète et louable de les engager à le faire, car, en vérité, les directeurs sont maîtres chez eux, et la préfecture de police n'a rien à voir dans des arrangements de cette sorte.

Que pense-t-on qu'ils ont fait? Qu'ils ont saisi avec joie ce prétexte offert pour stipuler en commun une interdiction devant laquelle frémissait leur timidité personnelle?... Vous les connaissez mal. Interrogés par un journal, ils ont successivement répondu par des lazzi et des calembredaines infiniment spirituelles et gracieuses, et ont conclu... qu'il n'y a rien à faire. L'un a dit : « Je n'emploierai jamais les gendarmes contre des dames. » Un autre propose un concours de modistes pour la création d'un « chapeau-fauteuil d'orchestre ». Un troisième invoque les mœurs de « gens du monde » des directeurs. Celui-ci demande, en se tordant de rire, « beaucoup de chapeaux, énormément de chapeaux ». Celui-là confesse ingénument la terreur de la concurrence qui est au fond de chacun d'eux : « Que mes confrères commencent! » Etc..., etc... Pas un n'a pensé aux intérêts du public qui les paye. Allez, après cela, leur demander de bouleverser leurs salles et de réformer leur mise en scène!

Voilà pour la salle de théâtre elle-même. Il reste les acces-

soires. Car les architectes anglais ne se préoccupent pas seulement d'assurer au spectateur la jouissance totale du spectacle. Ils s'inquiètent aussi de l'emploi de ses entr'actes et de la garde de ses vêtements.

A Paris, la question a été vite résolue : on l'a supprimée. Des patères contre un mur, des planches superposées dans un réduit obscur : voilà le vestiaire. Les collets de soie, les fourrures, les pardessus sont roulés, empaquetés, suspendus à des ficelles, entassés sur des chaises, fripés, déchirés : n'importe. Ils encombrent les passages, obstruent les couloirs, sont chaque soir l'enjeu de batailles rangées dans un champ clos large de deux mètres, où les appels retentissent, où les coudes et les épaules se précipitent dans des assauts furieux... Qu'est-ce que cela ? Le public, seigneur débonnaire, accepte tout, se résigne à tout.

A Londres, un théâtre qui se permettrait de recevoir son monde avec un pareil sans-gêne ne tiendrait pas quinze jours. L'exigence du public y a créé l'organe. Les théâtres anglais ont des vestiaires, — au moins un, souvent deux par étage. Ce sont des pièces profondes, pourvues d'une large ouverture, et le service y est fait rapidement par des ouvreuses empressées. Bien mieux, souvent aussi — pour ne pas dire toujours — les dames ont un vestiaire spécial, un salon meublé de psychés, avec des murs recouverts de glaces ; elles y déposent leurs vêtements, vérifient leur coiffure et y trouvent, à tout moment de la soirée, l'intimité qu'elles n'ont nulle part dans nos théâtres.

A Paris, les entr'actes sont plus longs que partout ailleurs, et Paris, cependant, est la ville du monde où l'on se soucie le moins du sort du spectateur pendant les attentes qu'on lui impose. Le foyer ? N'en parlons pas. Les couloirs ? Tristes, étroits, encombrés. Le vestibule ? C'est la rose des vents. Le café ? Souvent il faut sortir du théâtre pour le trouver ; il est empesté, empuanti par les relents de bière et de fumée.

Nos voisins, eux, peuvent à leur gré, soit demeurer dans la salle sans y gagner la migraine, soit aller au café sans y risquer la bronchite. Les salles de spectacle sont constamment et judicieusement aérées, au moyen d'appareils de ventilation qui y projettent l'air frais du dehors, — comme celui de l'Em-

pire. — L'air n'y est donc pas seulement renouvelé chaque jour, au moment de l'ouverture des portes : il se renouvelle sans cesse pendant la durée même de la représentation. Et l'on ne voit point dans une salle de Londres, sitôt le rideau baissé pour un entr'acte, cette cohue de spectateurs s'empressant vers les portes, dans un besoin fiévreux de sortir, d'échapper à l'oppression d'une atmosphères sans oxygène. Tout en demeurant à leurs places, ils peuvent encore se rafraîchir et se restaurer : d'accortes ouvreuses, pareilles à des femmes de chambre, avec leurs tabliers à bavettes et leurs bonnets de dentelle (ce qui complète l'illusion du « théâtre privé »), circulent sans cesse entre les fauteuils, portant sur des plateaux du thé, des glaces, des sirops, des gâteaux ; ce service se fait avec discrétion et promptitude, sans gêner ni les mouvements des spectateurs ni la conduite du spectacle.

Si l'on préfère aller au bar, on n'a que l'embarras du choix. Il y en a un par étage. Ils sont bien agencés, bien tenus et bien pourvus. Dans les théâtres de Paris, le service du buffet est en général confié, moyennant une redevance, à un limonadier, dont toute l'habileté commerciale est de vendre très cher des consommations peu variées et très mauvaises.

Le foyer?... Ce n'est plus cette galerie morose, où de rares canapés s'appuient tristement au bas de murs nus, et dont le parquet ciré, la décoration terne font penser à une antichambre de ministère ou à la salle de mariage d'une mairie de province. C'est un « salon », qui sans doute n'a pas toujours l'élégance de celui de Her Majesty's Theatre, mais qui partout a quelque chose de discret et d'intime, comme un appartement privé. Il est de bon ton de n'y pas rester couvert. Cependant la cigarette n'en est pas proscrite, pas plus que du vestibule ni des bars.

Paris allègue en vain, pour l'interdire, les dangers d'incendie. Outre que l'expérience de Londres est acquise, ne voyons-nous pas que nos cafés-concerts, où l'on fume partout, ne sont pas plus menacés que nos théâtres? D'ailleurs, les précautions contre le feu ne sont pas moins strictes chez les Anglais que chez nous. De fréquentes inspections de police assurent l'exécution des mesures imposées aux directeurs. On n'exige pas que les décors soient ignifugés, opération vexa-

toire, inutile et dangereuse pour leur conservation; mais on surveille de très près l'installation des fils électriques, et l'on impose des portes de dégagement en nombre suffisant.

L'organisation des secours éventuels est plus pratique et plus rationnelle que chez nous. On ne contraint pas les directeurs à payer un poste de pompiers, quotidiennement renouvelés, qui, la statistique le dit, ne sont appelés à exercer que tous les quatre-vingts ans environ, et qui, le jour néfaste venu, se trouvent infailliblement gauches, hésitants, désemparés, dans une maison où ils pénètrent pour la première fois. Les premiers secours, qui sont les plus efficaces, sont confiés aux machinistes eux-mêmes, certainement mieux préparés que qui que ce soit, dans un théâtre où ils se meuvent du matin au soir, à parer aux premiers périls et à organiser les premières défenses. Ils sont constitués en quelque sorte militairement; en cas d'alerte, chacun a son poste déterminé, sa fonction prévue; à Covent-Garden, par exemple, le conservateur du matériel, dès la première menace, se transformerait en capitaine et prendrait le commandement de ses hommes en attendant l'arrivée des pompiers. Pourquoi la préfecture de police ne s'inspirerait-elle pas d'une méthode si simple? Il est vrai qu'elle a manifesté son bon vouloir. Le préfet Charles Blanc a signé un arrêté qui spécifie le concours que les machinistes doivent apporter aux pompiers de service dans les théâtres et qui indique le nombre de ceux d'entre eux qui sont tenus de rester en permanence sur la scène du commencement à la fin de la représentation.

C'est parfait; mais ne pense-t-on pas que placer les machinistes, qui connaissent leur théâtre, sous la direction des pompiers, qui l'ignorent, c'est mettre proprement la charrue devant les bœufs? Ne serait-il pas plus sage que les premiers services de secours fussent effectivement dirigés par des machinistes spécialement préparés à cet office, jusqu'à l'arrivée des pompes à vapeur?

La prévoyance anglaise serait, sur ce point, difficilement mise en défaut. En voici, je n'ose dire l'excès, du moins la manifestation la plus déplaisante qui soit : partout, dans les couloirs, dans les vestibules, dans les bars, dans les foyers, dans les escaliers, sur la scène, à côté de toutes les portes, on aper-

çoit, suspendus à des crochets, sans coffres ni grillages qui les dissimulent, de lourds tuyaux de cuir, des lances de cuivre, des seaux de bois constamment pleins d'eau. Tous ces appareils sont sans doute fort reluisants : les cuirs sont soigneusement graissés, les lances de cuivre astiquées brillent comme des cierges d'or. Sans doute aussi, ils témoignent d'une prudence attentive qui rassure. Cependant ces tuyaux menaçants, ces lances de combat, cet attirail de sinistre, redoutable comme une armée en bataille, sont de médiocres préparations au plaisir du spectacle. Après tout, les Anglais, philosophes ironiques, ont peut-être voulu, en évoquant ainsi, parmi les faux semblants des contes de théâtre, l'image du drame toujours possible, rappeler à l'homme l'éternelle infirmité de son destin. Alors tout est bien, et voilà un spectacle moralisateur, qui place la leçon à côté du plaisir!

Il nous reste à formuler brièvement quelques observations de détail pour achever de décrire l'aspect général des salles anglaises.

Tous les théâtres de Londres ont un orchestre, et il n'est pas de pièce où l'on ne mêle la musique. Si d'aventure le texte en est trop manifestement réfractaire à quelque accompagnement musical, l'orchestre joue dans l'entr'acte, mais il joue. Du reste, il gêne peu, et la place qu'il occupe est discrète et ingénieusement aménagée. Il est logé en contre-bas et presque tout entier enfoui sous l'avant-scène : économie de place. Même à Haymarket, il est complètement installé sous le plancher de la scène, et rien au dehors ne trahit sa présence.

Beaucoup de théâtres n'ont pas de lustre. Ou bien il est remplacé par un intense foyer de lampes électriques munies d'un réflecteur qui projette dans la salle un unique faisceau lumineux; ou bien il est entièrement supprimé, et la lumière nécessaire est obtenue des appareils isolés.

Notons aussi que la déplaisante boîte du souffleur est inconnue à Londres. Cet honorable fonctionnaire n'a pas l'indiscrétion d'y installer sa bosse ronde en plein milieu de la scène; il a la pudeur de se dissimuler dans la coulisse, soit à droite, soit à gauche, hors de la vue du public. Révolution

hardie, n'est-ce pas? que madame Sarah Bernhardt, seule, a jusqu'à ce jour osée à Paris.

Bornons ici ce rapide examen de la disposition générale des théâtres anglais. N'est-ce pas assez déjà pour établir que leurs *managers* ont un sens du confort et de l'élégance qui manque aux nôtres? — Tout est-il donc parfait à Londres?... Rien n'est parfait ici-bas; ce que nous appelons la perfection n'est que l'effort d'un jour, que le lendemain dépasse. Le dernier mot n'est jamais dit, et, au-dessus du but que la bonne volonté de l'homme se propose, il y a toujours un degré, puis un degré encore qu'il n'atteint jamais. D'autres théâtres s'édifieront, d'autres existent déjà, auprès desquels les théâtres de Londres ne seraient que des inventions d'avant-hier. Certes. Mais en attendant qu'un de ceux-là s'érige à Paris, souhaitons seulement que quelques-uns des nôtres deviennent pareils à ceux-ci.

III

LA SCÈNE

Après la salle, la scène.

Les proportions d'une scène normale sont, théoriquement, les suivantes :

1° Trois hauteurs égales : celles du cadre de scène, du cintre, et des dessous.

2° La profondeur de la scène, du trou du souffleur au mur du lointain, ne doit pas être inférieure à la largeur du cadre, augmentée des deux tiers.

3° Enfin la largeur des coulisses de côté doit être aussi grande que possible. En principe, elle égalera la moitié de la largeur du cadre, c'est-à-dire que la largeur totale d'une scène, de mur à mur, devra doubler l'ouverture du cadre. Mais peu d'architectes disposent de terrains assez vastes pour donner tant d'espace aux coulisses.

S'il faut préciser par un exemple, supposons un cadre de scène ayant dix mètres de hauteur et douze de largeur. Le

plancher de scène aura vingt mètres de profondeur, et chacune des coulisses, du côté « cour » et du côté « jardin »[1], au minimum six mètres. Le cintre aura dix mètres, les dessous dix mètres.

Enfin, pour terminer avec ces indispensables explications préliminaires, la manœuvre des décors peut se faire de trois manières : à bras d'hommes, ou à l'aide de contrepoids, ou par l'emploi d'une force mécanique (hydraulique ou électrique)[2].

Depuis deux siècles, depuis que les théâtres ont inauguré les grandes mises en scène, on n'emploie la force humaine que pour les petites manœuvres. Les grosses manœuvres (maniement des rideaux, des fermes, des frises, des plafonds) se font par le moyen des contrepoids. La force hydraulique ou électrique n'est encore, sauf pour de rares théâtres, que le moteur de l'avenir.

Cela dit, dans quelle mesure les théâtres anglais peuvent-ils être cités en exemple? La réponse sera formelle : sur tous ces points, la supériorité de la plupart des théâtres anglais est nulle; en aucun d'eux (sauf deux exceptions peu probantes qui seront signalées), on n'a tenté le moindre progrès. Nous allons le voir, en examinant successivement chacun des points signalés :

1° *Les proportions rationnelles.* — Un seul d'entre eux s'en rapproche; c'est le dernier construit, celui de M. Berboom Tree, Her Majesty's Theatre. Encore la largeur des coulisses y est-elle restreinte, et la profondeur de la scène insuffisante pour la largeur du cadre.

2° *La force mécanique.* — Un seul aussi a tenté l'emploi de la force hydraulique; c'est Drury-Lane, sous la direction de

1. Ces vocables consacrés devant se retrouver souvent ici, expliquons-les : le côté « cour » indique la droite du spectateur, le côté « jardin » désigne sa gauche. Au siècle dernier, on disait concurremment et plus volontiers : « côté du roi » et « côté de la reine » ; mais la Terreur y a mis bon ordre. Les expressions de « cour » et de « jardin » datent de la fin du XVIIe siècle. Elles étaient familières aux machinistes du Théâtre des Machines, construit en 1660 aux Tuileries, entre le pavillon de Marsan et le pavillon Philibert Delorme, et qui avait à sa droite une cour, à sa gauche un jardin.

2. On abusera le moins possible ici des termes et des explications techniques. Je renvoie les personnes curieuses de ces choses à l'ouvrage très complet de M. Georges Moynet : *Trucs et Décors.*

M. Arthur Collins. Mais l'installation en est défectueuse et M. Collins songe du reste à y pourvoir.

3° Quand nous disons que les théâtres anglais se servent de contrepoids, ceci n'est même pas tout à fait exact. J'ai visité de fond en comble le théâtre de Covent-Garden, où M. Grau donnait alors les inoubliables représentations de la Tétralogie. La machinerie de Covent-Garden est si rudimentaire que l'on y croirait assister aux premiers essais d'un théâtre barbare. Ainsi l'emploi des contrepoids, universellement adopté depuis un siècle, n'y est qu'exceptionnel, et la plupart des manœuvres les plus pénibles et les plus périlleuses s'y font à bras d'hommes, au moyen de treuils, logés dans des corridors de service trop étroits.

Au point de vue essentiel de la machinerie et de la manœuvre des décors, il n'y a donc rien à apprendre à Londres. Mais l'esprit pratique des Anglais se révèle dans l'utilisation d'un matériel suranné.

Voici des constatations qui s'imposent.

Les changements de décors sont incomparablement plus rapides à Londres qu'à Paris. Les changements à vue y sont pratiqués avec une certaine complaisance et exécutés avec une dextérité miraculeuse. Des théâtres comme Drury-Lane jouent des féeries (que les Anglais appellent *pantomimes*) où sont accumulés les trucs, les changements, les transformations, les inventions les plus déconcertantes. On y voit des bateaux qui s'avancent, des rivages qui se déroulent; des scaphandres qui descendent du pont d'un navire et semblent s'enfoncer progressivement dans l'eau, à mesure que le navire s'élève au cintre, jusqu'à ce qu'ils aient touché le fond de la mer; cette mer où ils marchent, pleine de poissons vivants, dont l'illusion est obtenue au moyen de projections à travers un aquarium de verre, et qui vont, viennent, évoluent, descendent, remontent, etc... Et M. Collins me montrait la maquette d'un truc nouveau qu'il se proposait d'essayer l'hiver suivant : un drame en ballon, un personnage projeté par son compagnon hors de la nacelle, en plein ciel, et la chute vertigineuse de la victime que l'on verrait tomber sur la terre ferme, tandis que le ballon se serait élevé dans les nuages... Je pourrais citer dix exemples semblables.

Si les théâtres anglais ne disposent pas de moyens mécaniques plus perfectionnés que les nôtres, d'où vient donc qu'ils réalisent des effets que nos théâtres ne tentent même pas?

C'est d'abord que les Anglais sont gens d'initiative et savent risquer l'argent. Nos directeurs, pour la plupart, sont gens de routine et ne songent qu'à lésiner sur la dépense. Il y a d'autres raisons pratiques : la force mécanique manquant, on la remplace par la force humaine. Là où nous employons trente machinistes, les Anglais en ont cinquante. Le Lyceum, qui n'est pas un théâtre de rapide mise en scène, occupe chaque jour près de cinq cents personnes, artistes, employés, machinistes, ouvreuses, etc... Quatre cents personnes travaillent quotidiennement au Majesty. Ces chiffres auront toute leur signification, si nous disons qu'à l'Opéra, — de tous nos théâtres celui qui a le plus nombreux personnel, — on ne compte pas plus de quatre-vingts machinistes et seulement deux cent soixante-dix employés non exécutants, c'est-à-dire n'appartenant ni à la troupe ni à l'orchestre.

Il est impossible de n'être pas frappé de ce fait, sur lequel on ne saurait trop réfléchir, que les plus longs spectacles anglais, — même les pièces de Shakespeare les plus copieuses, — commencés à huit heures un quart ou huit heures et demie, sont terminés à onze heures et demie au plus tard, que les entr'actes ne se prolongent jamais au delà de dix minutes, que les changements de décors sont presque instantanés. Défaut de méthode, défaut de personnel, — défaut de place aussi, — voilà les seules causes de l'infériorité de nos théâtres sur ce point. Or, si l'on ne supplée pas à la place qui manque, la méthode, du moins, s'acquiert avec un peu de réflexion, et le personnel est à qui voudra l'engager.

Mais nous savons que la rapidité des spectacles n'est pas le souci principal de nos directeurs, Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si toutes leurs entreprises ne pèchent pas par une erreur initiale, et si les doléances qu'ils nous font périodiquement entendre sont aussi justifiées qu'ils veulent bien le dire. Ils semblent s'efforcer quotidiennement à ce prodige d'étirer au delà du vraisemblable les spectacles qu'ils nous offrent, et de faire rendre à un minimum de pièce un maxi-

mum de durée. Or on persuadera difficilement le public que le plaisir qu'il a payé à la porte consiste principalement à errer mélancoliquement toute une soirée dans des vestibules glacés, avec la faveur d'une heure un quart ou d'une heure et demie de comédie. A Londres, les entr'actes ne figurent pas au programme : ils sont ce qu'ils doivent être, un repos indispensable pour les comédiens, l'intermède nécessaire au travail des machinistes, la détente attendue par le public. Et on s'en excuse en les abrégeant.

La tâche des machinistes y est d'ailleurs simplifiée par l'arrangement des scènes anglaises. J'en énumérerai brièvement les particularités principales.

1° La plupart des théâtres anglais, à l'imitation des théâtres allemands, possèdent une arrière-scène, sorte d'annexe située dans le prolongement de la scène, et plus étroite qu'elle. A Covent-Garden, à Drury-Lane, l'arrière-scène double presque la scène. Au Lyceum, au Daly, elle n'est plus petite que d'un tiers environ. Au Shaftesbury, elle est moindre. Le Majesty, Haymarket n'en ont point. Elle a une double utilité : d'une part, elle permet, le cas échéant, d'obtenir de grandes profondeurs et de donner à certaines mises en scène un développement considérable ; d'autre part, elle sert de remise aux décors, aux accessoires, au matériel des pièces en cours, et décharge d'autant les resserres spéciales.

2° Presque partout, le plateau de scène est complètement libre, débarrassé de tout matériel. Les cases où se rangent les décors sont vastes et situées hors des limites de la scène elle-même, sur ses côtés. Le Lyceum a deux grands magasins attenant à la scène, où peuvent se loger non seulement tous les décors des pièces en cours, mais aussi ceux des pièces du répertoire. Le magasin des accessoires et des meubles n'est pas moins important. Drury-Lane possède, au « lointain » et à « la cour», de profondes resserres de mobilier et de décors. Le Daly a installé son magasin d'accessoires dans les dessous ; les décors seuls sont au niveau du plancher. Au Majesty, M. Tree a fait établir, contre le mur du fond, de forts supports de fer, où sont rangées, roulées, étiquetées, les toiles qui ne sont pas en service courant. De même à Haymarket. Presque nulle part on ne trouve, comme à Paris, de ces « tas » surchargés où

les décors s'empilent en désordre, pour le plus grand dommage de leur conservation, et qui obligent chaque jour les machinistes à des rangements laborieux. Le travail de la représentation y gagne en bon ordre et en rapidité. L'espace manque à beaucoup de nos théâtres, pour ne pas dire à tous : lorsque l'Odéon jouait simultanément *Don Carlos* et le *Capitaine Fracasse*, il était impossible d'y loger à la fois le matériel des deux ouvrages, et il fallait chaque jour transporter au magasin les décors de celui qui n'était pas à l'affiche, et en ramener les autres : d'où frais nombreux, perte de temps, détérioration des toiles et des châssis.

3° Les Anglais utilisent très peu les dessous. Les dessous du Daly, théâtre tout nouveau, n'ont qu'un étage, de deux mètres de hauteur, et l'on vient de voir que leur fonction principale est d'abriter les meubles et les accessoires. En revanche, les machinistes bourrent le cintre de tout ce qu'il peut contenir. Chaque fois qu'une ferme, un châssis, un morceau de décor quelconque peut être accroché à un fil, on se hâte de l'équiper et on l'envoie au ciel! Ils débarrassent ainsi le plateau de tout ce qui pourrait le surcharger; mais ils encombrent le dessus outre mesure. Ce n'est pas une méthode à importer. Les services du cintre, pour fonctionner régulièrement, doivent conserver une certaine aisance, et l'aisance est impossible dans le prodigieux amas de rideaux, de fermes, de frises, de châssis, dans l'entrelacement déconcertant des fils et des commandes qui se mêlent, dans l'entassement périlleux des treuils sur les corridors de service, et des contrepoids le long des cheminées.

4° Les Anglais construisent chez eux, peignent chez eux. Avantage considérable. Leurs peintres et leurs menuisiers travaillent sous leur surveillance, sous leur direction immédiate. On économise le temps de courses nombreuses dans des ateliers éloignés. On économise aussi les frais, au total très gros, d'incessants « chariotages ». Dans plusieurs théâtres, à Drury-Lane par exemple, l'arrière-scène sert précisément d'atelier de construction. Le plus souvent, l'atelier de peinture est établi immédiatement au-dessus d'elle, à huit ou dix mètres du plancher, par conséquent en arrière du mur de scène. Les peintres anglais brossent leurs toiles debout, contraire-

ment à l'habitude de nos décorateurs, qui les couchent à plat sur le sol. Les châssis de construction une fois achevés en bas, et la toile clouée, la ferme est relevée verticalement, placée sur un monte-charge et portée, à travers une fente étroite, jusqu'à l'atelier de peinture. Lorsque la toile est couverte, elle est replacée sur l'ascenseur et descendue en scène, où les machinistes la reçoivent et l'équipent.

5° L'art décoratif n'est que médiocre. Le décorateur s'entend à merveille à peindre des palais, à figurer de luxueux intérieurs, où il accumule les dorures; mais dès qu'il aborde la nature, dès qu'il a à évoquer de lointains horizons ou des paysages de fraîcheur et de grâce, dès qu'il a à faire œuvre de poète, son imagination est courte, sa peinture lourde, sa brosse sans délicatesse. Nous sommes loin ici de l'admirable école française moderne. Comment expliquer de telles défaillances dans la patrie de Constable et de Gainsborough?

6° Mais voici une innovation particulièrement intéressante, et sur laquelle la discussion ne sera jamais close. Dans plusieurs théâtres anglais, notamment au Majesty, le plancher de la scène est horizontal. Pas un seul, à Paris, ne présente cette disposition. On sait que nos scènes sont toujours inclinées, et que leur plancher se relève à mesure qu'il s'enfonce au lointain. Cela pour deux raisons principales: d'abord, pour permettre aux spectateurs de l'orchestre de mieux distinguer les derniers plans; puis, pour faire concorder la ligne du sol avec les lignes de la perspective générale.

Il est en effet nécessaire, pour donner l'illusion d'un espace plus grand que ne l'est en réalité celui de la scène, et pour obtenir des effets de profondeur, de donner aux objets, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de l'avant-scène, des dimensions d'autant moins grandes, les dimensions réelles que leur attribuerait l'œil s'ils étaient vraiment placés à la distance où il semble les apercevoir. De là l'adaptation et une sorte de codification des lois générales de la perspective à l'usage spécial du théâtre. Leur connaissance est le premier devoir du décorateur. La principale de ces lois est que des lignes parallèles semblent s'infléchir et se rejoindre dans leur fuite à l'infini, par un phénomène qui fait apparaître les rails d'un chemin de fer comme les deux côtés égaux d'un triangle iso-

cèle, et un tunnel comme un tube conique. La constatation de ce phénomène optique a amené les décorateurs à abandonner la forme rectangulaire qui circonscrivait autrefois les plantations de théâtre et à donner à leurs décors une forme trapézoïdale, de telle sorte que si les quatre plans du plafond, du plancher et des châssis latéraux étaient prolongés au lointain, ils se confondraient réellement en un point de l'espace.

Qui ne comprend aussitôt qu'il en résulte, pour toute décoration, une infirmité originelle? Le décor étant un trompe-l'œil et la perspective qu'il figure n'étant qu'apparente, il est fait et ne peut être fait que pour un spectateur unique. Ce spectateur supposé, cet « œil » idéal, les décorateurs le placent au milieu de la salle, dans l'axe de l'avant-scène (c'est-à-dire au trou du souffleur), à une distance approximative de deux fois la largeur du cadre, et à une hauteur proportionnelle à la hauteur de ce cadre. C'est pour cet œil qu'ils travaillent, c'est lui qu'ils supposent constamment, c'est en prolongeant jusqu'à la rencontre des châssis et des différentes parties de la décoration les rayons visuels qui s'en échappent, qu'ils déterminent la perspective générale du décor. Des objets réels auraient autant d'aspects particuliers que l'on imaginerait de points de vision, c'est-à-dire de spectateurs. Mais comme ils sont figurés, l'aspect concerté et immuable que la peinture leur donne par le jeu des ombres et des lumières et la construction par des dimensions décroissantes, c'est celui qu'ils auraient d'un point de vision unique, sur la rétine de cet œil idéal que l'on situe à une place déterminée. Pour tous les spectateurs placés plus haut ou plus bas, en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, le décor est donc faux, puisqu'il y a autant de points de fuite dans la nature, c'est-à-dire autant de perspectives, qu'il y a d'yeux pour la considérer.

Mais ce défaut capital est inévitable pour tout décor de théâtre; et du reste, outre que l'adresse des décorateurs s'emploie à y suppléer par l'habileté des plantations et des peintures, l'accoutumance du public a peu à peu atténué, puis presque complètement aboli, cette tare originelle. J'indique en passant que la substitution des constructions au décor, c'est-à-dire de l'objet vrai à l'imitation, que les Anglais pratiquent avec tant de bonheur aux premiers plans, y remédie

dans une certaine mesure, en offrant à l'œil non plus des surfaces planes, mais des lignes et des angles réels.

L'inclinaison du plancher des théâtres exige en premier lieu que la hauteur des décors soit strictement proportionnée à la place qu'ils y occupent : un châssis ou une feuille du troisième plan ne pourra, par conséquent, se guinder au premier plan et *vice versa* ; elle ne pourra pas davantage être indifféremment affectée à la cour et au jardin : d'où nécessité d'en augmenter le nombre.

D'autre part, les acteurs ne pourront, sans une grave disparate, remonter trop haut au lointain, où leur taille réelle ne s'harmonisera plus avec des décors dont les besoins de la perspective auront fortement réduit les proportions.

Avec le plancher horizontal, le premier de ces inconvénients disparaît et le second s'atténue : la hauteur de la scène étant partout la même, les différentes parties d'une décoration s'adapteront à volonté à tous les plans et sur les deux faces latérales, ce qui réduira le nombre des châssis et permettra des combinaisons plus variées.

Il donnera en même temps plus de solidité aux dessous. Dans tous les théâtres, les pièces verticales qui, du sol, supportent la scène, la forêt des poteaux et des potelets où s'encastrent les sablières a, par le fait de l'inclinaison du plancher qui les pousse en avant, une tendance à tomber vers le mur de cadre, en dépit des crochets d'écartement qui maintiennent l'intervalle des différents plans entre eux et les appellent incessamment vers le mur du lointain. L'inclinaison étant supprimée, l'aplomb est assuré, et cette lente poussée est enrayée.

On peut, il est vrai, faire au plancher horizontal une objection importante. Je ne veux pas dire qu'il dissimule les arrière-plans aux spectateurs de l'orchestre : il n'y a, pour y remédier, qu'à augmenter l'inclinaison du plancher de la salle. Un inconvénient plus grave touche aux lois mêmes de la perspective théâtrale. Le plancher étant horizontal, c'est une des lignes, celle du sol, qui cesse de contribuer à l'illusion générale, c'est un élément, et non le moindre, qui manque au décorateur pour établir sa perspective. Comment y suppléera-t-il dans un décor de large horizon et de grande

profondeur? Essayera-t-il d'y remédier en abaissant le plan supérieur, c'est-à-dire les bandes d'air, et en les rapprochant progressivement du sol? Ce serait duperie, car alors la perspective, au lieu de fuir en hauteur, comme l'œil en reçoit l'impression devant la nature, s'abaisserait, et l'horizon semblerait s'enfoncer dans le sol. Mais les vastes perspectives sont l'exception dans un théâtre qui n'est pas voué aux grandes mises en scène, et il suffit d'indiquer ici que le plancher horizontal ne permet pas de les réaliser avec la force d'illusion nécessaire.

Tels sont, au juste, les avantages et les inconvénients du plancher horizontal. Pour ce qui est de le juger en définitive, c'est affaire de praticiens; mais j'engage ses adversaires à essayer de réfuter d'abord un éminent architecte anglais, M. O. Sachs, qui m'en vantait les mérites avec l'autorité que lui donnent des travaux sur le théâtre connus des deux mondes.

7° L'éclairage des scènes anglaises est incomparablement supérieur à l'éclairage des nôtres. Par là, autant que par la mise en scène et par le souci du confort, les théâtres anglais se distinguent des théâtres parisiens, sans comparaison possible; ou, pour mieux dire, l'éclairage n'y est qu'un des aspects de la mise en scène. Un décor n'a sa valeur totale que s'il est convenablement éclairé; et les acteurs eux-mêmes ne peuvent donner la pleine illusion de la vie que si la lumière qui frappe leurs visages est assez adroitement distribuée pour faire oublier qu'elle est factice. La rampe est, à cet égard, un déplorable agent. Les théâtres de Londres n'y ont point renoncé; mais du moins la lumière brutale et conventionnelle qu'elle projette est complétée et en partie corrigée par un système d'éclairage étendu et rationnel. La plupart d'entre eux sont pourvus d'appareils perfectionnés, d'une puissance et d'une souplesse remarquables, qui épandent la lumière sur la scène en ondes larges et fondues. Je ne sais qu'un théâtre à Paris qui ait tenté quelque effort analogue : c'est celui de madame Sarah Bernhardt. Mais personne n'ignore que notre Opéra était naguère[1] encombré d'appareils à ce point démodés

1. La réforme est faite aujourd'hui, et, depuis le mois d'octobre, l'Opéra est doté, grâce aux soins de M. Gailhard et de son chef électricien, M. de Ciris, d'un système d'éclairage qui est un modèle de perfection.

et imparfaits que la réforme totale en était depuis longtemps résolue en principe.

8° J'arrive enfin à quelques particularités notables, mais qui tiennent plus à la décoration générale qu'à l'organisation même des scènes anglaises. Beaucoup d'entre elles ont un proscénium droit. Chez nous, le proscénium est invariablement arrondi et affecte la forme d'un segment de cercle. Pourquoi? On ne voit pas que l'harmonie d'ensemble y gagne, mais l'on comprend en revanche que la mise en scène y perde. En effet, le proscénium est la partie neutre et morte de la scène : en bonne école de mise en scène, l'acteur n'y doit point paraître; mais il se sent alors isolé, en communication lointaine avec le public, et il est, par cela même, enclin à forcer ses effets, au détriment de la vérité de son jeu. L'Odéon est, de tous les théâtres, celui où il est le plus aisé de vérifier ce fait. Là, ce n'est plus un proscénium, c'est une lande! Les meubles du premier plan sont placés à deux mètres cinquante du trou du souffleur; toute la mise en scène en est troublée, démontée, bouleversée... Mais l'Odéon est un théâtre fait pour la musique, et l'on n'y joue la comédie que par erreur.

En outre, les théâtres anglais suppriment le manteau d'Arlequin. Le manteau d'Arlequin est cette lourde draperie rouge peinte sur bois, qui, de chaque côté, limite la décoration de scène et constitue en réalité le cadre du décor. Il a de plus cette fonction utile de servir à élargir ou à restreindre le cadre, selon qu'on le repousse dans la coulisse ou qu'on l'attire en scène. Il n'est en somme qu'un châssis, le premier de tous et le plus important. Mais pourquoi cette imitation de draperie? Pourquoi ne pas incorporer ce châssis éminemment utile à la décoration générale de la scène, y simuler un arbre, si le décor représente une forêt, une tenture de muraille, s'il figure un intérieur? Est-ce que la vérité de la mise en scène n'y gagnerait pas, dans une mesure restreinte, si l'on veut, mais réelle cependant? C'est ce que les Anglais ont compris. C'est aussi, du reste, ce qu'avait fait M. Porel dans *Paméla*, de M. Sardou, au tableau de la prison. Mais ce qui, chez nous, est une exception, les théâtres de Londres le pratiquent traditionnellement.

Enfin les rideaux d'avant-scène qui se déroulent sont rares à Londres. Presque partout, la scène est fermée par un ample et luxueux rideau de velours, partagé en deux par le milieu, qui, tantôt tombe droit du cintre, tantôt se relève de chaque côté, comme à la Renaissance et aux Folies-Bergère.

J'ai signalé, aussi brièvement que je l'ai pu, les particularités les plus caractéristiques des théâtres de Londres. Dès à présent, il est possible d'en tirer certaines conclusions générales et d'en extraire la leçon.

IV

CONCLUSIONS

Par quoi se distingue en définitive le théâtre anglais? Par ceci :

1° Le soin et la vérité de la mise en scène;

2° La promptitude des changements de décors;

3° Le confort des salles de spectacle.

Et qu'est-ce qui lui manque principalement? Les pièces.

Mais, ceci est à retenir, dans ses méthodes essentielles et dans sa construction générale, la machinerie anglaise n'est pas supérieure à la nôtre, et ses moyens d'action sont identiques. Au point de vue matériel et mécanique, aucune innovation profonde, aucune transformation radicale, rien qu'un ou deux efforts isolés et caducs. Et le bilan du théâtre anglais tient en ceci que, les conditions initiales étant à peu près pareilles ici et là, les effets obtenus y sont incontestablement supérieurs. Ce que font les Anglais, nous pouvons donc y atteindre, et, si l'événement commun ne montre pas que nous réussissions, les raisons diverses en ont été exposées; mais la principale est l'absence de cet esprit d'initiative et d'audace qui les pousse — et qui nous manque. Le succès ne se refuserait pas plus à nos directeurs qu'aux *managers* anglais, s'ils osaient. Les Anglais sont beaux joueurs. Ils jettent allègrement leur bourse sur le tapis: si le numéro sort, ils ramassent leur

gain ; et s'ils perdent, ils recommencent sans trouble ; la fortune est là, quelque part, pour une certaine heure marquée, ils le savent, et ils attendent patiemment l'instant de l'infaillible revanche. Il faut bien parler argent, puisque l'argent est le grand connétable de toutes choses, et qu'en somme les directeurs de théâtre ne sont pas les grands-prêtres d'un art désintéressé.

Or le public français est enthousiaste du théâtre. A Paris, cent mille personnes, c'est-à-dire le vingt-cinquième de la population, se pressent chaque soir dans tous les lieux publics, devant tous les tréteaux où se dispense la souveraine Illusion : théâtres, cafés-concerts, spectacles de quartier, cabarets, les mille et un sous-sols où l'on débite la chansonnette dans le relent des bocks. Viennent une œuvre où palpite un peu de rêve ou de vie, un mélodrame qui émeuve les passions les plus élémentaires, ou des rigodons hygiéniques où se distende l'esprit, toute cette foule s'y rue dans un emportement de fièvre ; et les succès des *Deux Gosses*, du *Maître de Forges*, de *Miss Helyett*, de *Cyrano de Bergerac* ou de la *Dame de chez Maxim* ne sont pas des faits aussi exceptionnels que l'on se plaît à le dire.

Eh bien, donc, qui persuadera-t-on que cette armée si impressionnable, si ardente aux joies du théâtre, ne soit pas entraînée, par une longue éducation, à des exigences de plus en plus impérieuses ? Elle a des yeux pour voir, et, à force de regarder les faux semblants de la scène, elle se convainc qu'il y a mieux à faire que ce qu'on lui offre, et que le théâtre manque à sa fonction, qui ne lui donne pas la plus grande somme d'illusion réalisable. Elle s'aperçoit aussi que les salles où on la parque sont des chambres de supplices, d'une ordonnance rudimentaire et barbare, et que c'est lui faire payer cher le plaisir espéré, que de la contraindre aux attentes insupportables des entr'actes et aux longues stations à travers la bourrasque des courants d'air. Et quand on lui dit que ces choses qui sont pourraient ne pas être, qu'à côté de nous, à nos portes, des théâtres existent où elles sont abolies, elle songe qu'elle aussi a droit à quelque déférence, et que Paris, fournisseur breveté des théâtres du monde, mérite d'être traité chez lui comme les Hongrois chez eux.

Sans doute elle se tait, l'armée vivante et frémissante. Mais elle se tait par indifférence d'habitude, par timidité d'action, par l'inclination d'une invincible « volonté », par cette raison qui faisait écrire à Charles Garnier, dans son livre sur *le Théâtre* : « Il faut avouer que les Français sont vraiment bien patients, lorsque la routine leur retire l'idée de se plaindre. » Elle se tait comme le peuple de France, las d'agir et las d'errer, se résigne peu à peu à se taire devant toutes choses. Et elle ne pense pas plus à élever la voix devant la porte de ses théâtres qu'elle ne se résout à bousculer le prodigieux amas de formalisme administratif, à chaque heure et à chaque pas mobilisé contre elle par des règlements vexatoires. Elle garde donc le silence, mais elle réserve son jugement et apprend à mesurer sa confiance. Elle résiste davantage à se laisser attirer dans un théâtre, car elle est sceptique devant la réclame et ne croit plus aux articles de journaux. Elle s'engouffre aux cabarets de Montmartre ou d'ailleurs, qui ne lui donnent — elle le sait — ni art ni confort, ni quoi que ce soit qui ressemble à un plaisir rare, mais où du moins ne l'attend nul mécompte. Cependant est-il téméraire de dire que, si les théâtres étaient pour elle, ne fût-ce que dans leur condition extérieure, les maisons d'élégance et de confort qu'ils devraient être, où du moins l'œil pût se reposer dans une atmosphère de grâce, elle n'attendrait pas toujours l'événement du succès incontesté pour en passer le seuil? Ne peut-on croire aussi que, si le plaisir qu'elle y vient prendre était barricadé de moins d'obstacles, nous verrions se prolonger davantage la vie de pièces, acceptables en somme, et dont la destinée est à peine médiocre? Et que veut-on que pense l'opinion publique lorsque l'État, ayant à lui donner un monument comme l'Opéra-Comique, et se créant ainsi le devoir d'édifier un théâtre nouveau, le confie à un architecte qui n'a d'autre préoccupation que d'y appliquer les plus anciennes formules, en les aggravant?

Cette enquête serait infructueuse et vaine, si, au moment de la clore, nous ne tentions d'en dégager les faits principaux. Nous le ferons en brèves formules. En résumant l'essentiel de cette étude, nous pensons à un théâtre qui n'existe pas, mais que nous verrons quelque jour sans doute.

Et à l'instigateur de ce théâtre supposé, de ce théâtre prochain, nous soumettons les conclusions suivantes :

1° Qu'il soit vaste. Que la circulation y soit aisée. Que l'on s'y meuve aisément. Sinon, qu'il ne soit pas.

2° Que le plan général de la salle de spectacle soit régi par les principes que voici : qu'elle ait la forme d'un segment de cercle, dont la corde soit, le plus possible, éloignée du diamètre, de manière à restreindre, sinon à supprimer, les lignes architecturales perpendiculaires à la scène. Les balcons et galeries épouseront cette forme générique. Les fauteuils y seront disposés de manière à être tournés vers la scène sous l'angle le plus faible. Trois étages au maximum. L'inclinaison du plancher d'orchestre assez prononcée pour que chaque rang de fauteuils domine le rang immédiatement antérieur. Entre les rangs, du dos au dos des deux fauteuils consécutifs, un écartement d'environ quatre-vingt-quinze centimètres. Aux balcons et galeries, établissement de gradins en amphithéâtre. Réduction du nombre des loges et des baignoires, tout en respectant la ligne harmonique, d'une élégance si sobre, de nos salles actuelles; mais, en même temps, aménagement supérieurement confortable de ces loges, qui deviendront ainsi de véritables places de luxe : elles seront larges, joliment décorées, meublées et éclairées, disposées chacune comme de « petits amphithéâtres », selon le mot même de Garnier, de manière que tous les occupants y puissent également voir et entendre, tournées le plus possible face à la scène, et enfin complétées d'un petit salon de repos, qui leur servira en même temps de vestiaire. La salle, outre le lustre ou tout autre foyer central, sera éclairée par une multitude de girandoles, d'appliques, d'appareils isolés, pour éviter l'éclat déplaisant et aveuglant des foyers lumineux trop puissants.

3° Les dépendances et les services accessoires ne seront pas établis avec une moindre attention. Nous supprimerons le contrôle, inutile, encombrant, vexatoire; des huissiers remplaceront les personnages redoutables qui l'occupent. Des vestibules, des corridors larges, élégamment décorés et éclairés. Des escaliers nombreux, spéciaux à chaque étage, aboutissant à des paliers, et non directement sur les couloirs, cause d'en-

combrements constants. A chaque étage : deux vestiaires au moins, larges et facilement accessibles ; un salon de dames desservi par des femmes de chambre, un bar-fumoir. Au premier balcon, un foyer réellement meublé, contigu à un buffet aussi bien installé que possible, et, s'il se peut, une terrasse dominant l'entrée du théâtre. Un service d'ouvreuses et d'huissiers zélés, un peu moins solliciteurs, un peu plus attentifs que les nôtres. Enfin des ascenseurs rapides, qui conduiront le public aux places supérieures. — Je passe sur des détails d'organisation d'ordre plus intime.

4° Appareils de ventilation puissants et efficaces, qui renouvelleront constamment l'air du théâtre. Il n'en manque pas, et l'on pourra au besoin aller chercher des leçons à Wiesbaden.

5° Enfin suppression absolue des chapeaux à l'orchestre — et des billets de faveur. Mais ceci est d'ordre directorial et administratif. Il y aura des résistances à vaincre : elles tiendront un mois, et tout sera dit.

Voilà pour la salle et ses dépendances. Passons sur la scène et continuons :

6° Nous avons déterminé ses dimensions principales ; n'y revenons pas. Elle sera complétée par : une arrière-scène, une resserre à décors, un magasin de meubles et d'accessoires ; ces trois logements pourront, si le terrain le permet, être aménagés dans son prolongement, derrière le mur du lointain, et occuperont ainsi une largeur égale à la sienne : — au milieu, l'arrière-scène ; à droite et à gauche, les deux magasins. — L'arrière-scène servira dans la journée d'atelier de construction ; au-dessus, l'atelier de peinture. Une haute porte, de plain-pied avec la rue, s'il est possible, donnera passage aux décors, sans complications de treuils ou de pentes et sans obligation de les sectionner en petites feuilles, par raison d'insuffisance d'ouverture. Le proscénium sera, sinon complètement droit, pour ne pas introduire une ligne rigide dans l'ensemble d'une architecture de lignes courbes, du moins très légèrement convexe.

7° Toute la charpente, dessous, cintre, etc., sauf le plancher de scène, sera en fer. On se contentera d'un revêtement

de lames de bois sur les corridors et passerelles, et dans les parties du théâtre où les pas des machinistes pourraient déterminer des ébranlements bruyants pendant les représentations.

8° S'il s'agit d'un théâtre de grande mise en scène, le plancher sera mobile, à partir du second plan, selon un système à déterminer, mais de telle sorte que, soit en totalité, soit partiellement, il soit apte à prendre toutes les positions horizontales ou obliques, et qu'il puisse s'élever à un minimum de cinq mètres au-dessus du niveau de la scène.

Si c'est un théâtre de comédie, où la mise en scène est plus restreinte et se borne, la plupart du temps, à des décorations d'intérieurs, il y aura lieu d'étudier l'établissement d'un plancher tournant, analogue à celui qui fonctionne à Munich, et dont nous avons vu une imitation aux Variétés, pendant les représentations du *Nouveau Jeu*. — ou de tout autre mode de mobilisation du plancher, qui permette d'y équiper simultanément deux décors. Nous obtiendrons ainsi d'accélérer la marche du spectacle, d'où ce double bénéfice : de pouvoir jouer une pièce de longue haleine ou deux pièces importantes en un temps plus court, d'une part, et, d'autre part, de diminuer la longueur des entr'actes, ou même d'en supprimer quelques-uns, pour le plus grand profit de certaines œuvres qui s'accommodent mal d'une interruption d'action aux moments où elle devrait, au contraire, se précipiter. A ce propos, les exemples ne manqueraient pas, et il y a longtemps que les auteurs dramatiques souhaitent une telle réforme.

9° Substitution de la force mécanique — hydraulique ou électrique — à la force animale et aux contrepoids, dans tous les cas où cela sera possible.

10° Établissement d'un système d'éclairage complet, rationnel et nombreux, dont voici quelques éléments : renforcement de la lumière au premier plan par l'usage de herses verticales et d'appareils à projections; renforcement de la lumière des portants et de tous les appareils mobiles, dont le rôle sera considérablement développé; mesures nouvelles destinées à restreindre la fonction de la rampe ; superposition de trois couleurs au moins dans tous les systèmes lumineux, sans exception aucune, rampes, herses, portants, etc., indépen-

dance réciproque de ces trois sources de lumière, qui pourront être le blanc, le bleu et le rouge; si, par une dernière amélioration, on en ajoute une quatrième, que ce soit le jaune.

11° Emploi du panorama, chaque fois que la décoration le permettra. D'où diminution du nombre des châssis et des bandes d'air, et bénéfice notable pour l'illusion totale.

12° Substitution, dans la plus large mesure, des constructions réelles aux châssis de coulisses, déplaisants à l'œil et destructeurs de toute illusion. Extension de ce procédé à tous les accessoires qui le permettront, par exemple aux « terrains », aux arbres, aux colonnes, etc... Recherche constante du « décor nature », qui, seul, évoque la vérité.

13° Accessoirement, allègement des décors par la simplification de leur menuiserie, suppression du manteau d'Arlequin et de la boîte du souffleur, etc...

Sans doute, ce programme demeure incomplet, et il y aurait à dire encore. Mais nous croyons que le théâtre qui se recommanderait de ces principes généraux réaliserait déjà un progrès important. Il attesterait un souci du bien-être du public et un respect de la pensée de l'écrivain, qui doivent être les préoccupations essentielles d'un directeur conscient de son rôle et appliqué à ses devoirs.

Ici se borne notre objet. Il serait déplaisant d'insister davantage. Je n'ai ni la vanité de supposer ces choses ignorées, ni la prétention de morigéner personne. Mais sans doute il était bon que ce tableau d'ensemble fût dressé : de la gerbe de tant de faits naguère épars, quelque profit peut sortir. Enfin cette observation minutieuse d'un théâtre si proche du nôtre est consolante, lorsqu'on établit la balance des gains et des pertes. La France a des pièces — et parfois des œuvres — l'Angleterre n'en a pas ; si l'organisation matérielle de nos théâtres est médiocre en regard de la sienne, qu'est cela? Un ferme vouloir de notre part peut y pourvoir, et, si la voix publique consent à s'enhardir, j'ai l'assurance qu'elle n'aura pas à parler bien haut pour y déterminer ceux de qui le théâtre attend sa rénovation.

C'est l'affaire des scènes libres de décider s'il leur plaira de

l'entendre. Mais à côté d'elles, au-dessus d'elles, des théâtres régis par l'État, — dont les subventions ne sont qu'une prime de désintéressement et qui, avec elles et par elles, se trouvent investis de la mission de donner à l'art dramatique quelque chose comme la force d'un enseignement, — ont des devoirs particuliers et déterminés. Servir l'art national, c'est aussi en assurer et en perfectionner le mode de diffusion; un directeur de théâtre n'a pas tout dit quand il a fait comparaître des manuscrits au tribunal de sa critique, même impeccable : qu'il aille aussi regarder la salle de son théâtre, qu'il en mesure les angles, le compas à la main, qu'il se promène dans ses corridors, qu'il descende dans les dessous et qu'il monte au cintre, qu'il étudie la manœuvre des trappes et des treuils, qu'il sache guider ses employés et leur commander dans leur langage... Besogne d'architecte, d'ingénieur, de machiniste ? Soit ! Mais un directeur de théâtre doit être cela aussi. L'État dira s'il lui convient de montrer l'exemple. Qu'il institue des expériences, qu'il devienne et demeure le prophète de progrès, au lieu de s'endormir dans la papauté de sa routine : ce faisant, il suscitera de profitables émulations et remplira sa fonction.

GEORGES BOURDON.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1900

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
HENRIK IBSEN	Quand nous nous réveillerons d'entre les morts	5
VICOMTE DE REISET	Les Funérailles de Louis XVIII	54
MARCEL PRÉVOST	Léa (*3e partie*)	76
CH.-V. LANGLOIS	La Question de l'Enseignement secondaire. — I.	113
MARY J. DARMESTETER	Les Sœurs Brontë. — II	153
XX	L'Éducation des Officiers de réserve	172
MATHILDE SERAO	Au Soleil couchant (*fin*)	182
ERNEST LAVISSE	Précautions contre l'Angleterre	211

LIVRAISON DU 15 JANVIER

HENRI DE RÉGNIER	La Femme de Marbre	225
JEAN CAROL	Une Question Franco-Anglaise	242
MARCEL PRÉVOST	Léa (*4e partie*)	277
A.-É. KOZMIAN	Le Carnet d'un Mondain sous la Restauration	311
CH.-V. LANGLOIS	La Question de l'Enseignement secondaire. — II.	353
FERNAND GREGH	La Beauté de Vivre	383
É.-F. GAUTIER	L'Ame Malgache. — I	400
MARY J. DARMESTETER	Les Sœurs Brontë (*fin*)	419
MICHEL CORDAY	La Force à l'Exposition	435

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

Pages.

É. DUCLAUX . . . . . La Défense contre la Peste 449
MARCEL PRÉVOST . . . . . Léa (*5e partie*) 467
H. BERGSON . . . . . Le Rire. — I 512
GÉNÉRAL D'ANDIGNÉ . . . . . Bonaparte et les Chouans 545
CAMILLE JULLIAN . . . . . Routes romaines et Routes de France 559
★ . . . . . La Princesse Donia et le Prince Diadème 579
ALBERT DUFOURCQ . . . . . Berthier à Rome 612
É.-F. GAUTIER . . . . . L'Ame Malgache. — II 623
CHARLES LOISEAU . . . . . L'« Irrédentisme » contemporain 645

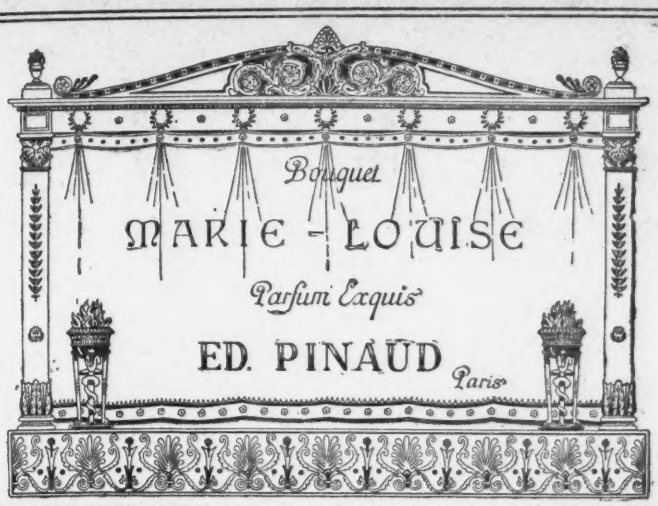
LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

VICTOR BÉRARD . . . . . Science et Force allemandes 675
MARCEL PRÉVOST . . . . . Léa (*6e partie*) 708
H. BERGSON . . . . . Le Rire. — II 759
FRÉDÉRIC MASSON . . . . . La Princesse Pauline (1805-1809) 791
MYRIAM HARRY . . . . . Le Glaneur de Myrrhe 824
L. LÉVY-BRUHL . . . . . Flaubert philosophe 836
CHARLES GUÉRIN . . . . . Cendres 853
GEORGES BOURDON . . . . . Les Théâtres anglais 859

Pages.

. 449
. 467
. 512
. 545
. 559
. 579
. 612
. 623
. 645

. 675
. 708
. 759
. 791
. 824
. 836
. 853
. 859



Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :

Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET** (Seine) France. *Toutes Pharmacies.*

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

AUX SOURDS. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympans artificiels de L'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25.000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympans puissent les avoir gratuitement.

S'adresser à L'INSTITUT, « LONGCOTT, » GUNNERSBURY, LONDRES, W.

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes pour la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, venue de la Grande-Armée, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

Maison réputée pour ses mélanges de thés Indiens et de Ceylan introduits en France depuis 1889

CHINE ◆ INDES ◆ CEYLAN

THÉ des 3 MARQUES

14, PLACE DE ROME (Gare St-Lazare), PARIS

Qualité supérieure depuis 3 fr. 60 le 1/2 kilo. Envoi franco du Prix courant illustré

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

CHEMINS DE FER DE L'EST

Représentations d'Oberammergau

Nous sommes informés que les célèbres représentations de la Passion qui, depuis plus de deux siècles, ont lieu tous les dix ans à Oberammergau (Bavière) auront un éclat extraordinaire en 1900. De Paris à Munich on a, par le train d'Orient ou par les express ordinaires, des communications excellentes. On pourra, en 1900, après avoir vu l'Exposition de Paris, faire un voyage des plus intéressants en visitant Bayreuth, Munich, Oberammergau, les châteaux du roi Louis II et les magnifiques Alpes Bavaroises.

Le **COURRIER de la PRESSE**, 19, boulevard Montmartre, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde, sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER de la PRESSE** lit **6.000 Journaux par Jour.**

TH. COOK & FILS
1, Place de l'Opéra, PARIS

Excursions accompagnées en ITALIE

Turin, Milan, Venise, Florence, Naples, Le Vésuve, Sorrente, Pompéï, Capri, Rome, Gênes, Monte-Carlo, Nice, Marseille.

Départs de Paris
15 Février et 29 Mars

1re Classe : **995** Francs
2e — **890** —

comprenant :
Chemin de fer, Hôtels de premier ordre, Excursions en voitures, etc.

Des Prix spéciaux peuvent être établis au départ de n'importe quelle gare française.

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE**

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz. 12 »
Savon Boraté . . à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol . . à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12
Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine . . . . . de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

FRÈRES MARISTES
SOLUTION DE BI-PHOSPHATE DE CHAUX
Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).
29 *Ans de Succès* contre Scrofule, Débilité, Ramollissement, Carie des Os, Maladies des Voies respiratoires. — Spécialement recommandée pour Enfants et Jeunes Filles, excite l'appétit, facilite la digestion. *Notice franco.*

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

BON d'ACHAT
BON
pour escompte supplémentaire de 5 pour 100 sur tout achat d'une Machine à Coudre ou Fournitures
Mon D. BACLE N.C.
(Créée depuis 33 Années)
46, Rue du Bac, Paris.
Cette bonification spéciale sera faite en plus des facilités de paiement ou de l'escompte au comptant de toutes Machines modèles et prix désignés sur l'Album illustré qui est envoyé *gratis* et *franco*.
Valable jusqu'à fin Mars.
Cet avantage ne peut avoir d'effet rétroactif. Il ne sera accordé que sur indication lors de l'achat ou de l'envoi de la Commande.

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.
63e ANNÉE — JOURNAL — 63e ANNÉE
D'AGRICULTURE PRATIQUE
Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO
RÉDACTEUR EN CHEF : **M. L. GRANDEAU**
Professeur d'Agriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers
Le plus ancien (62 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Paraît toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et **12 planches coloriées** d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.
Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **23** fr. — Six mois, **12** fr. ». — Trois mois, **6** fr. »
Un **numéro spécimen avec planche coloriée** sera adressé à toute personne qui en fera la demande.
Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

CONTRE **TOUX, INSOMNIE** DOULEURS, PRENEZ UN PEU DE **SIROP FORGET** VOUS PASSERA une bonne nuit

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Capital : 100 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE, ✻ ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O. ✻.

Opérations du Comptoir :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair.

BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS

A. 176, boul^d St-Germain;
B. 3, boul^d St-Germain;
C. 2, quai de la Rapée;
D. 11, rue Rambuteau;
E. 16, rue de Turbigo;
F. 21, pl. de la République;
G. 24, rue de Flandre;
H. 2, rue du 4 Septembre;
I. 84, boul^d Magenta;
K. 92, b^d Richard-Lenoir;
L. 36, avenue de Clichy;
M. 87, avenue Kléber;
N. 35, avenue Mac-Mahon;
O. 71, b^d Montparnasse;
P. 27, faub^g St-Antoine;
R. 53, boul^d Saint-Michel;
S. 2, rue Pascal.
T. 1, avenue de Villiers.

BUREAUX DE BANLIEUE

Levallois-Perret : 3, place de la République.
Enghien : 47, Grande-Rue.

AGENCES EN PROVINCE

Abbeville, Agen, Aix-en-Provence, Alais, Amiens, Angoulême, Arles, Avignon, Bagnères-de-Luchon, Bagnols-sur-Sèze, Beaucaire, Beaune, Bergerac, Béziers, Bordeaux, Caen, Calais, Carcassonne, Castres, Cavaillon, Cette, Chagny, Châlon-sur-Saône, Châteaurenard, Clermont-Ferrand, Cognac, Condé-sur-Noireau, Dax, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Epinal, Firminy, Flers, le Havre, Hazebrouck, Issoire, La Ferté-Macé, Lesignan, Libourne, Limoges, Lyon, Manosque, Marseille, Mazamet, Mont-de-Marsan, Le Mont-Dore, Montpellier, Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes, Orange, Périgueux, Perpignan, Pont-Lévêque, Remiremont, Rivesaltes, Roanne, Roubaix, Rouen, Royat, Ruffec, Saint-Chamond, Saint-Dié, Saint-Etienne, Saint-Hippolyte-du-Fort, Salon, Toulouse, Tourcoing, Trouville-Deauville, Vichy, Le Vigan, Villeneuve-sur-Lot, Vire.

AGENCES DANS LES PAYS DE PROTECTORAT

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Tanger, Majunga, Tamatave, Tananarive.

AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Calcutta, Chicago, San-Francisco, New-Orléans, Melbourne, Sydney.

Intérêts payés sur les sommes déposées :

A 4 ans. . . .	4 %	A 1 an	2 ½ %
A 3 ans. . . .	3 ½ %	A 6 mois . . .	1 ½ %
A 2 ans. . . .	3 %	A vue.	1/2 %

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public

14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra et dans les principales Agences.

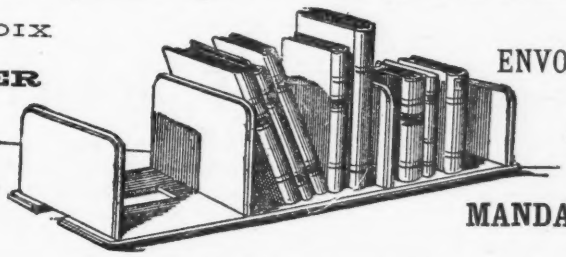
Compartiments depuis CINQ *francs par mois*

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

APPUI-LIVRES A COULISSES

Cet article, très élégamment fini,
est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

AU CHOIX
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU



ENVOI FRANCO
CONTRE
MANDAT-POSTE

QUATRE MODÈLES EN VENTE :

Modèle O. —	Dimensions :	longueur,	0^m,20;	largeur,	0^m,08. Prix. . . .	8 francs.
— A. —	—	—	0^m,35;	—	0^m,13. Prix. . . .	10 francs.
— B. —	—	—	0^m,40;	—	0^m,15. Prix. . . .	15 francs.
— C. —	—	—	0^m,60;	—	0^m,18. Prix. . . .	20 francs.

☞ **Envoi franco du Catalogue.**

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE
27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL,
19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE,
44, rue d'Arenberg.

LAMPE à OZONE

Fumivore Hygiénique
à bout de Platine Incandescent

Aspire la Fumée du Tabac; Absorbe toutes les mauvaises odeurs; Préserve des Moustiques; Purifie et Parfume l'air respirable

Prix de la Lampe à la Pharmacie de l'Europe
- À PARIS..... 12 fr. 50
- En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste..... 13 fr. 50
- ou contre remboursement 14 fr. 50

L. MULLER, Phien de 1re Classe, 40, r. de la Bienfaisance, PARIS

60 ANNÉES DE SUCCÈS
2 GRANDS PRIX (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
Hors Concours, Membre du Jury
Exposition de ROUEN 1896 et BRUXELLES 1897

ALCOOL DE MENTHE DE

RICQLÈS

Le seul Alcool de Menthe véritable
Contre ***Maux*** *de* ***Cœur***, *de* ***Tête***, *d'Estomac*
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les **DENTS** et la **TOILETTE**
EXIGER le nom : **DE RICQLÈS**

GRAINES POUR SEMENCES

A BERNARD DE JUSSIEU

PLANTES
Vivaces et Bulbeuses
FRAISIERS
Arbres et Arbustes

FRÉDÉRIC BROSSY

Marchand-Grainier

GRAINES
Potagères, Fourragères
ET DE FLEURS
Outils et Accessoires

LYON — 6, Quai de la Guillotière, 6 — LYON

La Maison est fermée les Dimanches et jours de Fêtes

Catalogues illustrés envoyés franco sur demande

Les meilleures conditions seront faites aux abonnés de *la Revue de Paris* qui voudront bien accompagner leur commande de la bande du journal

PLUME YOST en OR

à RÉSERVOIR d'ENCRE

INUSABLE
PRIX : depuis **12** fr. **50.**
Renommée dans le Monde entier
pour **Voyageurs, Militaires, Ecrivains**, etc.
EN VENTE à la Cie des **MACHINES à ÉCRIRE YOST**
36, Boulevard des Italiens, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

GRANDE PROPRIÉTÉ rue de la Roquette, 88, de 3.867 m. 80 c. Rev. br. 22.130 fr. M. à pr. 300.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 6 mars 1900. S'adr. à Me Fontana, notaire, 10, rue Royale, à Paris.

ANZIN. — HUIT CENTIÈMES et UN MILLIÈME de DENIER. — Mises à prix 5.550 fr. et 550 fr. par lot. A adjuger le lundi 19 février 1900, à 3 heures préc., étude de Me Boullaire, not. à Paris, 5, quai Voltaire.

MAISON avenue des Gobelins, 76, angle de la place l'Italie. Locat. par baux 7.290 fr.; verbales 8.660 fr.; à faire 620 fr.; ensemble 16.570 fr. Mise à pr. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 6 mars 1900. S'adr. à Me Brécheux, notaire, n° 21, avenue d'Italie.

45 HECTARES TERRES LABOURABLES, propres en partie à Construction et Industrie. Communes de Drancy, Le Bourget, Bobigny, La Courneuve (Seine), Bonneuil et Blanc-Mesnil (S.-O.). A adj. par lots, Ecole de Drancy, dimanche 4 mars, 1 h. pr., par Me Cottenet, not. à Paris, n° 25, boulev. Bonne-Nouvelle; dem. aff.

MAISON rue aux Ours, 23, près boul. Sébastopol. Cont. 335 m. env. Rev. br. 21.340 f. M. à pr. 250.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 6 mars 1900. S'adresser à Me Benoist, notaire, n° 38, rue de Bondy.

MAISON boul. Voltaire, 159. Cont. 321 m. 20. Rev. br. 14.305 fr. M. à pr. 150.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 6 mars. Me Lanquest, not., 92, boul. Haussmann.

MAISON à Paris, r. du Luxembourg, 32. Rev. brut 35.000 f. M. à pr. 540.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 6 mars. Me d'Hardiviller, not., 60, boulev. Sébastopol.

MAISON DE RAPPORT à Neuilly, aven. de Neuilly, n° 46, et pl. du Marché. Rev. br. 9.480 fr. Mise à prix 130.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 20 février. S'adr. à Me Mouchet, notaire, n° 57, Faubourg-Montmartre.

TERRAIN à Paris, r. de Picpus, 36, dans l'impasse. Cont. 11.271 m. Rev. br. 4.000 fr. M. à pr. 60.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 6 mars 1900. S'adr. à Me Philippot et à Me Sabot, notaire, n° 3, rue Biot.

MAISON à Paris, rue de Seine, 41. Conten. 600 mèt. Rev. br. 21.530 fr. M. à pr. 250.000 fr. Crédit foncier. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 6 mars 1900. S'adresser à Me Meignen, not., 2, boul. Malesherbes.

PROPRIÉTÉ à Asnières, rue du Tintout, 8 (station de Bécon). Rev. br. 5.315 fr. env. M. à pr. 50.000 fr. — PETITE VILLA à Bois-Colombes, r. de l'Aube, 21. Cont. 300 mèt. Rev. br. 1.000 fr. M. à pr. 10.000 fr. A adj. Ch. des not. de Paris, le 6 mars 1900. S'adr. à Mes Houel et Pérard, not., 66, r. des Petits-Champs.

VENTE au Palais, à Paris, le 21 février 1900,
à 2 heures, en 2 lots :
1° UNE PROPRIÉTÉ A COLOMBES
Boulevard National, n° 35.
Contenance : 478 mètres environ.
Revenu 730 francs environ.
Mise à prix : 8.000 francs.
2° UNE PROPRIÉTÉ A LA GARENNE DE COLOMBES
Rue d'Asnières, n° 37
Et Place de la Colonne.
Contenance 259 mèt. 44 cent.
Revenu 630 francs environ.
Mise à prix : 8.000 francs.
S'adresser à Mes Raynaud, avoué poursuivant, rue d'Enghein, n° 7; — Herbet, avoué; Danvin, notaire à Boulogne-sur-Seine.

VENTE au Palais, le 24 février 1900,
En 2 lots.
1° IMMEUBLE A PARIS
Avenue des Ternes, 58.
Mise à prix : 50.000 francs.
2° IMMEUBLE A COURBEVOIE (Seine)
Rue Adam-Ledoux, 12.
Mise à prix : 4.000 francs.
S'adresser à Mes Victor Tricot, avoué poursuivant, 51, rue Le Peletier; Lortat-Jacob, Beaumé, avoués; A Me Michelez, notaire.

VERSAILLES. — A adj. en l'ét. de Me Haizet, not. à Versailles, place Hoche, 5, le 3 mars 1900, 2 heures.
DEUX MAISONS avec JARDINS,
rue Saint-Louis, 21, et rue des Bourdonnais, 28.
Rev. 3.670 et 2.000 fr. — M. à pr. 30.000 et 18.000 fr.

VENTE au Palais, le 21 février 1900.
MAISON A MONTROUGE
Rue Victor-Hugo, 14.
Mise à prix baissée 12.000 francs.
S'adresser à Me Poinsot, avoué, 4, rue Sainte-Anne, dépositaire d'une copie du cahier des charges,
Et Me Trempé, notaire à Orsay (Seine-et-Oise).

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le mardi 7 mars 1900,
à 2 heures.
MAISON A PARIS
BOULEVARD DE STRASBOURG, N° 71.
Revenu brut environ 33.700 fr. 80.
Mise à prix 350.000 francs.
S'adresser à Me Auguste Tricaud, avoué à Paris, 17, boulevard Poissonnière;
A Me Lortat-Jacob, avoué;
A Mes William Bazin, Meignen et Dufour, notaires

DOMAINE DE MONTHORIN

Beurre fin garanti pur de tout mélange.

4 FRANCS LE KILO

S'ADRESSER A M. HURLIN

Régisseur du DOMAINE DE MONTHORIN, par Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine.)

JOINDRE A LA DEMANDE D'ENVOI LE PRIX DE LA COMMANDE ET LES FRAIS D'EXPÉDITION PAR COLIS POSTAL

Soit pour 2 kilos 500 et au-dessous. 0 85
Pour 4 kilos 500 et au-dessous. 1 05

L'ASSURANCE COMBINÉE

Économiser 627 francs par an est, pour beaucoup, chose facile. Mais que faire d'une somme aussi minime ? LA NATIONALE (Vie) en offre l'emploi fructueux.

A 30 ans, avec 627 francs de prime annuelle, souscrivez une assurance combinée de 20 ans pour un capital de 10 000 francs. Si vous mourez dans le cours des 20 années fixées, le capital de 10 000 francs est immédiatement versé à vos héritiers ou ayants droit.

Si vous êtes vivant à l'expiration des 20 années, vous pouvez à votre choix :

1° Résilier et toucher comptant une somme de 15 359 francs ;

2° Rester assuré pour 10 000 francs sans avoir de nouvelles primes à payer et toucher de suite 9 405 francs ;

3° Rester assuré pour 10 000 francs en cessant tous versements et recevoir, jusqu'à votre mort, une rente annuelle de 627 francs payable par semestre.

Ne pas confondre cette combinaison avec celle qui porte le nom d'accumulation ou de distribution. Dans l'assurance combinée les chiffres sont garantis et inscrits dans le contrat.

Dans les polices d'accumulation ou de distribution, les chiffres ne sont pas garantis par contrat et ne peuvent pas l'être, étant basés sur des évaluations hypothétiques.

LA NATIONALE (Vie) a son siège social à Paris, 18, rue du Quatre-Septembre, et des Agents généraux dans tous les arrondissements de France.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

RENTES VIAGÈRES

ACHATS DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

COMMISSION **VINS DE BORDEAUX** EXPORTATION
Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.
Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

COMPRIMÉS DE VICHY
Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière
En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature. *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvenient pour la peau, même la plus délicate. Securité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1er ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

3e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

DURÉE DE LA VALIDITÉ : **30** JOURS

PRIX DES BILLETS : 1re CLASSE **163** FR. **50.** — 2e CLASSE **122** FR. **50.**

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide de la Compagnie, dont l'envoi gratuit est fait sur demande adressée à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de l'Agence Cook, deux excursions en **ITALIE.**

Départs de Paris : les 15 février et 29 mars 1900.

Prix : 1re classe **995** francs. — 2e classe **890** francs.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence Cook, 1, place de l'Opéra, à Paris.

VOYAGES CIRCULAIRES

à COUPONS COMBINABLES sur le RÉSEAU P.-L.-M.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau. en 1re, 2e et 3e classe, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des *réductions très importantes* qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 0/0 du Tarif Général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de Validité

DES BILLETS D'ALLER & RETOUR

(Grandes lignes)

Faculté de Prolongation de ces Billets.

Depuis le 15 mars, la validité des billets Aller et Retour (grandes lignes) est portée, pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de **Un à Deux jours**; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de	126 à 250	kilomètres	sont valables	3 jours.
—	de 251 à 400	—	—	4 —
—	de 401 à 500	—	—	5 —
-	de 501 à 600	—	—	6 —
—	au-dessus de 600	—	—	7 —

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 10 FÉVRIER 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les Associations ouvrières de production. — Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1899. — Le Commerce extérieur de l'Angleterre pendant l'année 1899. — Le Projet de loi sur l'armée coloniale. — L'Allemagne économique en 1899. — La Suppression des fumees industrielles. — L'Union des porteurs français de mines d'or et de valeurs du Transvaal. — Lettres d'Angleterre : la chronique monétaire de la quinzaine; la cote de l'argent en lingots; un rapport du consul britannique sur le mouvement d'importation des charbons à Hambourg; une conférence devant l'« Institute of Bankers » sur la concurrence des succursales des banques étrangères à Londres. — Correspondance : l'anarchie postale. — Revue économique : le rendement des impôts et et revenus indirects pendant le mois de janvier 1900; les produits de l'octroi de Paris pendant le mois de janvier 1900; le chemin de fer transsaharien. — Nouvelles d'outre-mer : les villes côtières est-africaines allemandes.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal, de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris, des Voitures à Paris, des Tabacs de Portugal et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

59e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 4. — 25 janvier 1900.

Die deutsche Weltpolitik. Von Hans Wagner.

Polnische Politik. Von E. von der Brüggen. 2. Russen und Polen.

An der Schwelle des Orients. Von C. Ad. Fetzer

August von Goethes Briefe aus Italien. Mitgeteilt von Adolf Stern.

Massgebliches und Unmassgebliches : Die Proletarisierung der « Erwerbthätigen » — Bemerkungen zu Kosers Geschichte Friedrichs des Grossen im Siebenjährigen Kriege — Die Landwehrdienstauszeichnung zweiter Klasse — Eine Zuschrift.

SOMMAIRE DU No 5. — 1er février 1900.

Böhmische Wirren.

Ein Wort über die preussischen General kommissionen.

An der Schwelle des Orients. Von C. Ad. Fetzer

Biographische Litteratur.

Herbstbilder aus Italien. Von Otto Kaemmel. Der italienische Herbst.

Massgebliches und Unmassgebliches : Mein wunderlicher Freund — Auch eine Entwicklung — Der Schuppenpelz

Litteratur.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard

LIBRAIRIE C. REINWALD. — SCHLEICHER Frères, ÉDITEURS
PARIS — 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15 — PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

LA LUTTE DES CLASSES
EN FRANCE

LE XVIII BRUMAIRE
DE
LOUIS BONAPARTE
Par **KARL MARX**

Un volume in-12 traduit de l'allemand par **Léon Remy**. — Prix..... **3 fr. 50**

Cet ouvrage forme le cinquième volume de la *Bibliothèque internationale des Sciences Sociologiques.*

LEÇONS
D'ANTROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE
SES APPLICATIONS A LA MORALE POSITIVE
Par **DANIEL FOLKMAR**

Docteur ès sciences sociales, Professeur d'anthropologie à l'Université Nouvelle de Bruxelles.
Ancien lecturer de sociologie à l'Université de Chicago.

Un volume in-8°. — Prix..... **7 fr. 50**

Cet ouvrage forme le sixième volume de la *Bibliothèque internationale des Sciences Sociologiques.*

ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES
SUR
L'ORIGINE DE L'HOMME
Mémoire présenté au IVe Congrès international de Zoologie à Cambridge, le 26 avril 1898, augmenté de remarques et tables expticatives
Par **ERNEST HÆCKEL**
Professeur à l'Université d'Iéna

Traduit sur la 7e édition allemande et accompagné d'une préface par le **Dr Laloy**

Une brochure grand in-8. — Prix..... **2 fr.**

LE POUVOIR ET LE DROIT
PHILOSOPHIE DU DROIT OBJECTIF
Par **LADISLAS ZALESKI**
Professeur à l'Université de Kazan

Traduit du russe par Mlle **A. Balabanoff**, préface de M. **Léon Hennebicq**, professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Un volume in-8°. — Prix..... **3 fr.**

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
Librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

Collection gr. in-18 à 3 fr. 50

Gens de la Noce

Grand Roman inédit

PAR

Georges OHNET

Principaux Ouvrages du même Auteur :

Le Maître de Forges.
Serge Panine.
La Comtesse Sarah.
Lise Fleuron.
La Grande Marnière.
Volonté.
Le Docteur Rameau.
Le Droit de l'Enfant.
La Dame en gris.
Le Curé de Favières.
Roi de Paris.
Au Fond du Gouffre, etc.

Œuvres inédites de
GUY DE MAUPASSANT

Le Colporteur

Déjà paru dans les Œuvres inédites de GUY DE MAUPASSANT :

LE PÈRE MILON

Principaux Ouvrages du même Auteur :

Bel Ami (illustré).
Une Vie.
Pierre et Jean.
Fort comme la Mort.
Notre Cœur.
La Maison Tellier (illust.).
Mademoiselle Fifi.
Le Horla.
Monsieur Parent, etc.

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NEUVIÈME ANNÉE

L'ANNÉE CARTOGRAPHIQUE

SUPPLÉMENT ANNUEL

à toutes les publications de Géographie et de Cartographie

DRESSÉ ET RÉDIGÉ SOUS LA DIRECTION DE

F. SCHRADER

Directeur des Travaux Cartographiques de la Librairie Hachette et Cie

Ce Supplément contient les modifications géographiques et politiques de l'année 1898
TROIS cartes d'une feuille double chacune, avec texte explicatif au dos. — Prix : **3** francs.

SOMMAIRES :

1re **Carte : ASIE**, par E. GIFFAULT. — *La Traversée du Tibet*, voyage du capitaine M. S. WELLBY et du lieutenant MALCOLM (1896). — *Formose*, d'après les cartes japonaises publiées par la Société de Géographie de Tokio. — Itinéraires de M. CL. MADROLLE au *Yun-Nan et au Se-Tchouen* (1895-1896). — *Haï-Nan et la presqu'île de Louei-Tchiou*, exploration de M. CL. MADROLLE (1896). — *Les Sources de Brahmapoutre*, voyage de M. SAVAGE-LANDOR (1897).

2e **Carte : AFRIQUE**, par M. CHESNEAU. — Itinéraire de la Mission E. GENTIL, entre *l'Oubangui et le Tchad* (1897-1898). — *L'Ouganda* et les régions limitrophes entre le lac Rodolphe et le Nil (1897-1898). — *Région frontière Franco-Libérienne*, d'après les travaux des missions BLONDIAUX, LARTIGUE, EYSSÉRIC (1897-1898). — Itinéraire de M. L. DARRAGON entre *Djibouti et Addis-Ababa* (1897). — *La Région du Bahr-el-Gazal*. — Itinéraire de la mission du commandant MARCHAND (1897-1898-1899). — Itinéraire du lieutenant DURUY entre *Tsaratanana et Nossi-Bé* (1897).

3e **Carte : AMÉRIQUE**, par V. HUOT. — *Patagonie Argentine, Région Andine*, au-delà du 48e parallèle, d'après un document inédit de M. FR.-P. MORENO. — *Partie de l'Amérique Centrale*, d'après la carte du Dr C. SAPPER. — *Chemins de fer Argentins et de l'Uruguay* (1898).

EN VENTE :

1re année (1890). — 2e année (1891). — 3e année (1892). — 5e année (1894). — 6e année (1895). — 7e année (1896). — 8e année (1897). — *Chaque année*, **3** francs. — 4e année (1893), **2** francs.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN & FR. SCHRADER

ATLAS UNIVERSEL
DE
GÉOGRAPHIE

CONSTRUIT D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES ET LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS
CARTES, VOYAGES, MÉMOIRES, TRAVAUX GÉODÉSIQUES, ETC.

AVEC UN TEXTE ANALYTIQUE

Contenant 85 cartes in-folio gravées sur cuivre sous la direction de **MM. COLLIN et DELAUNE**

MISE EN VENTE DES CARTES

N° 32. — AUTRICHE-HONGRIE
A l'échelle de 1/2 500 000e

N° 42. — ASIE PHYSIQUE
A l'échelle de 1/25 000 000e

Chaque carte double in-folio, gravée sur cuivre, avec texte . . . . . **2** fr.
Cinquante-cinq cartes sont en vente.

C. LATREILLE
Docteur ès lettres

LA FIN DU THÉATRE ROMANTIQUE
ET
FRANÇOIS PONSARD

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Un volume in-16, orné d'un portrait, broché. . . . . **3** fr. **50**

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

AUGUSTIN FILON

Sous la Tyrannie

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LUCIEN PEREY

Figures du Temps passé

— XVIIIe SIÈCLE —

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

EUGÈNE LE ROY

Jacquou le Croquant

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

COMTE D'HAUSSONVILLE
de l'Académie Française

Salaires et Misères de Femmes

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

TH. BENTZON

Malentendus

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

GÉNÉRAL SCHILDER

Histoire anecdotique de Paul Ier

Tiré du Russe par DIMITRI DE BENCKENDORFF

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

LA DOUBLE MAITRESSE, par **Henri de Régnier.**

Ce que les Goncourt ont fait pour certains personnages du XVIIIe siècle, M. Henri de Régnier l'a fait en ce roman pour M. de Galandot. De l'enfance à la mort, il nous raconte la vie de ce pauvre homme ; il l'a reconstituée en tous ses détails, et il nous le montre victime d'une éducation trop jalousement surveillée par sa mère, docile, irrésolu, troublé parfois de vagues tentations, mais toujours craignant les reproches et se résignant à ne point suivre ses penchants secrets. Des années se passent ; madame de Galandot décline et meurt ; le jeune homme est devenu un vieil enfant. Sa liberté même lui vient trop tard ; et il va mourir misérablement à Rome dans la maison d'une courtisane qui le dupe, et dont il ose à peine baiser la main. Cette courte analyse est bien incomplète : car, en nous contant l'histoire de M. de Galandot, M. Henri de Régnier se plaît à nous présenter d'autres personnages, bien vivants tous ceux-là, épris de caresses et de bonne chère. Il a su faire tenir aux pages de ce livre toute la vie galante du siècle dernier.

LES MÉDAILLES D'ARGILE, par **Henri de Régnier.**

En même temps que la *Double Maîtresse*, M. Henri de Régnier publie un nouveau recueil de poèmes. C'est comme une vitrine de médailles antiques ; l'auteur y a modelé des groupes et des paysages : il excelle à dire en un vers la souplesse d'une attitude, l'énergie d'un geste, la grâce pittoresque d'un costume. Chaque vers, à lui seul, est une médaille, où s'accuse en relief tout un tableau. Le livre est offert à la mémoire d'André Chénier ; le poète de Myrto en eût aimé la sereine mélancolie, et il eût aimé les beaux alexandrins sonores que M. Henri de Régnier se plaît à rythmer au milieu des strophes les plus libres. Ce recueil est un des plus parfaits que nous ait donnés le poète.

HUMAIN, TROP HUMAIN, par **Frédéric Nietzsche**, traduit par **A.-M. Desrousseaux.**

On sait que Nietzsche est à peu près intraduisible, car il est avant tout un écrivain, et sa pensée secrète n'apparaît pas toujours d'une façon précise à travers les mots dont le philosophe se plaît à la vêtir. Nul ne peut avoir la certitude absolue de l'avoir surprise tout entière. M. A.-M. Desrousseaux s'est efforcé de rendre toutes les nuances, toutes les intentions du texte allemand ; naturellement, il l'interprète ; mais sa traduction a le grand mérite d'être élégante et claire. De l'œuvre elle-même disons seulement que c'est une suite de courtes réflexions, de pensées inquiètes, d'impressions éparses : cela fait penser aux *Caractères de La Bruyère*, avec plus d'imagination et moins de mesure, mais avec autant de verve et de subtilité.

FIGURES DU TEMPS PASSÉ, par **Lucien Perey.**

Toutes ces études furent composées par Lucien Perey pour la seule curiosité de connaître bien et pour le seul plaisir de faire bien connaître quelques intéressantes figures du siècle dernier. C'est ainsi qu'il nous présente le comte Fédor Golowkin et ses Mémoires inédits, la Jeunesse de madame de Sabran, le salon littéraire de madame Geoffrin. On trouvera aussi dans le volume une correspondance curieuse entre le prince de Ligne et l'impératrice Catherine, celle que le prince appelait « Catherine le Grand ». Les lettres du prince sont inédites, sauf deux ; et quant à celles de l'impératrice, elles n'avaient encore été publiées que dans un recueil russe. Le livre se termine par un portrait de la reine Hortense d'après des documents nouveaux. Le tout est plein de choses et se lit avec intérêt.

LA CHANSON DE JEHANNE D'ARC, par **Clovis Hugues.**

Voici que Jehanne la Pucelle vient d'inspirer enfin un excellent poème. M. Clovis Hugues nous évoque sa vie « en tableaux coloriés comme vitraux gothiques ». Il a emprunté aux vieux chanteurs de gestes leur style expressif et familier, jusqu'à cet admirable vers décasyllabique des anciens romans, qui s'accommode si bien des plus simples détails. Le poème de M. Clovis Hugues est exquis ; il est divisé en sept gestes : la Révélation, la Volonté, l'Épreuve, la Bannière, la Rédemption, la Chevauchée, le Sacre ; chaque geste est une série de courts poèmes. M. Clovis Hugues n'a point prolongé la chanson de Jehanne au delà du Sacre ; il ne nous dit point la captivité, ni le procès de la sainte fille. Seulement, en quelques vers, il nous laisse pressentir le supplice, et cette fin est d'une tristesse poignante : « Mais dans le temps qu'on sacre ainsi Jehanne, — Le bûcher pousse emmi les verts taillis ».

DRACO, par **Paul Gaulot.**

Ce surnom de *Draco* fut celui de cette exquise duchesse de Bourgogne, petite-fille de Louis XIV, qui fut emportée à vingt-sept ans par une maladie mystérieuse. Elle est l'héroïne de ce roman qui nous fait pénétrer dans la vie intime de la princesse. L'intrigue, imaginée par M. Paul Gaulot, est attachante. L'auteur feint que pour mieux cacher sa liaison avec M. de Nangis, la duchesse de Bourgogne eût prié son amant de faire à madame de la Vrillière une de ces cours respectueuses, mais compromettantes, qui égarent l'attention des curieux et la malignité des médisants. Madame de la Vrillière se croit aimée : quand elle découvre la duperie, elle souffre et se plaint de façon si touchante que M. de Nangis l'aime vraiment. L'histoire est joliment présentée.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2416-2-00. — (Encre Lorilleux).